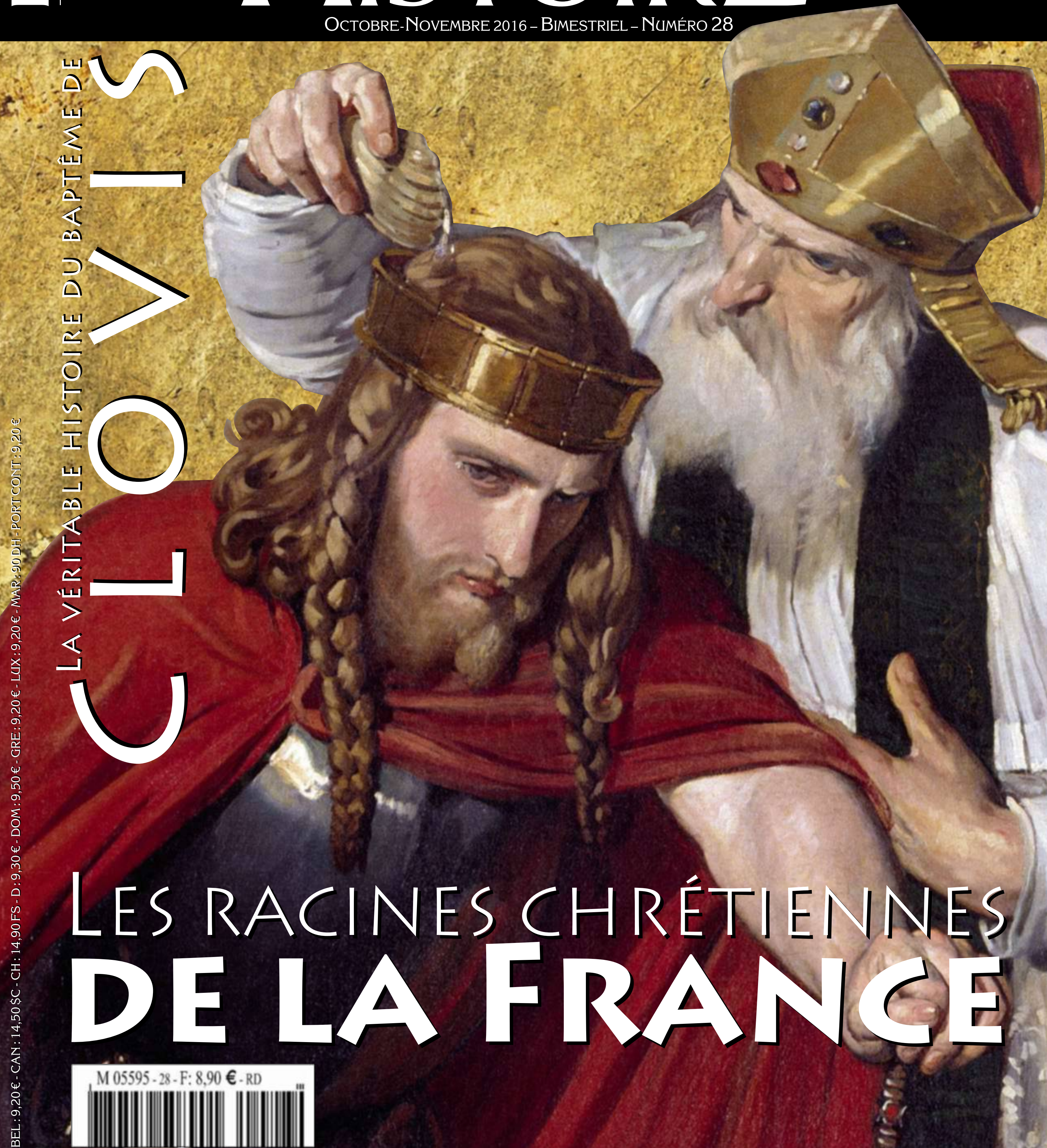
LE FIGARO HISTOIRE

LE FIGARO HISTOIRE

Octobre-Novembre 2016 – Bimestriel – Numéro 28



La véritable histoire du baptême de

CLOVIS

Les racines chrétiennes DE LA FRANCE

BEL : 9,20 € - CAN : 14,50 $C - CH : 14,90 FS - D : 9,30 € - DOM : 9,50 € - GRE : 9,20 € - LUX : 9,20 € - MAR : 90 DH - PORT CONT : 9,20 €

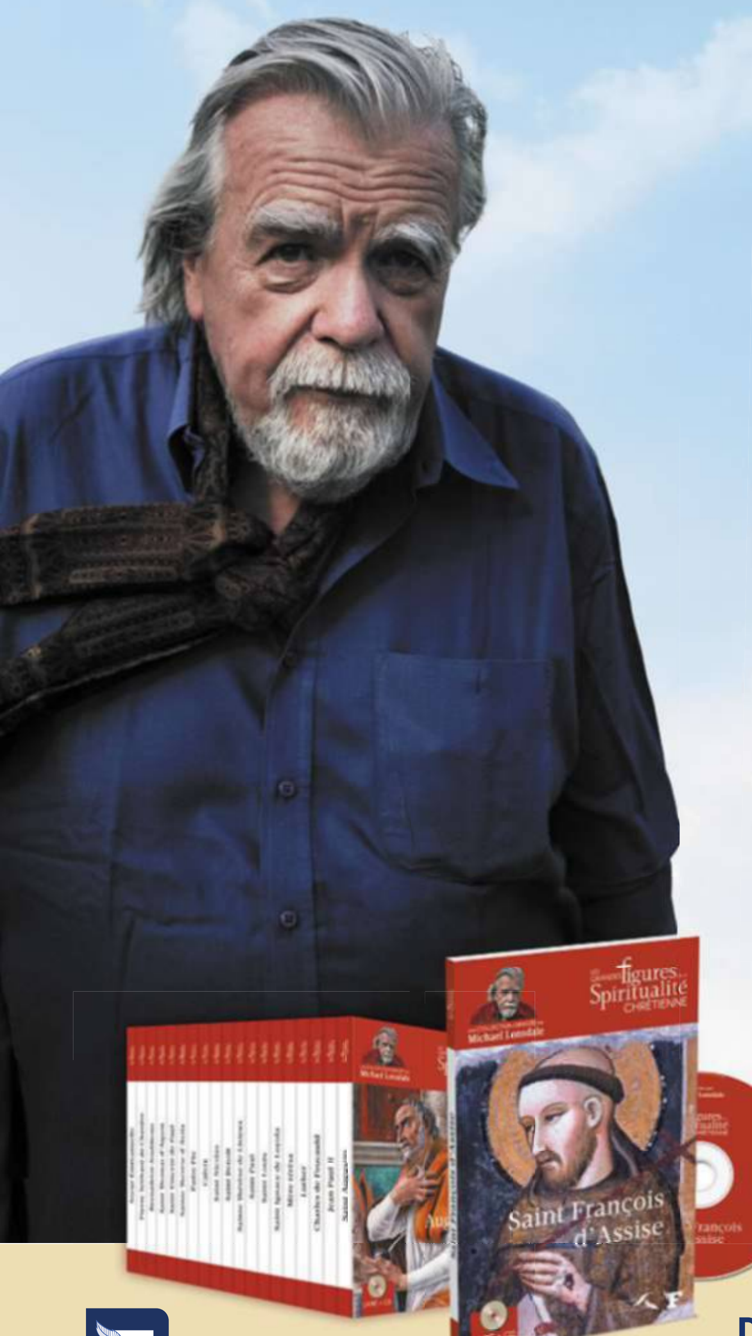
M 05595 - 28 - F: 8,90 € - RD

LE FIGARO

présente

LES GRANDES figures DE LA Spiritualité CHRÉTIENNE

UNE COLLECTION DIRIGÉE PAR Michael Lonsdale



CHARLES DE FOUCAULD

EN VENTE DÈS LE **6 OCTOBRE**



LE **VOLUME 4**

9,95 €

SEULEMENT

1 LIVRE DE 140 PAGES + **1 CD AUDIO** DES TEXTES

"Découvrez le message des grandes figures de la spiritualité à travers leur biographie et leurs écrits. Écoutez leurs textes remarquablement mis en voix par Michael Lonsdale."

DISPONIBLE DÈS LE JEUDI
chez votre marchand de journaux

EN PARTENARIAT AVEC



Pour commander ou s'informer, rendez-vous sur **www.lefigaro.fr/spiritualite**

Par Michel De Jaeghere


© VICTORE PASTOP.

GESTA DEI PER FRANCOS

C'est l'un des événements fondateurs de notre histoire ; il y a pourtant en lui une part de mystère qui nous restera toujours inaccessible. Pendant la nuit de Noël, durant les dernières années du Ve siècle ou les premières années du VIe (la tradition a retenu la date de 496, mais ce put aussi bien être en 506 ; plus tard encore, peut-être), le roi Clovis s'est fait baptiser par saint Remi à Reims, en compagnie de trois mille guerriers francs.

Avait-il été converti par l'invocation du Dieu de Clotilde, et la victoire que lui avait procurée son intercession à Tolbiac, comme l'a prétendu Grégoire de Tours ? On n'est pas très certain des dates de la bataille. Et l'histoire de la conversion du roi mérovingien a visiblement été recomposée par l'historien des Francs pour l'assimiler à celle de Constantin, remodeler a posteriori son image afin de la faire correspondre aux aspirations des élites gallo-romaines.

On sait que Clovis avait été dûment catéchisé par l'illustre évêque de Reims. On ignore, et on ignorera toujours, si sa conversion était sincère. Il fit certes assassiner, devenu chrétien, un nombre impressionnant de ses rivaux, parents ou concurrents. Pas plus pourtant que ne l'avaient fait, avant lui, certains empereurs romains dont tout montre par ailleurs le christianisme fervent.

On a contesté que son baptême pût légitimement être tenu pour celui de la France. Souligné ce que l'idée d'une nation française pouvait avoir d'anachronique au Ve siècle. Rappelé que nombre de chefs et de rois barbares étaient, bien avant lui, chrétiens.

C'est passer à côté de la véritable signification de l'événement. Car ce qui donne au baptême de Clovis sa portée décisive, c'est qu'instruit par Remi des mystères chrétiens, il embrassa la foi nicéenne, à la différence des autres chefs barbares, qui, à l'instar des Goths, avaient, au IVe siècle, adopté le christianisme sous la forme de l'hérésie arienne. En faisant pleinement sien le dogme trinitaire, il avait opté au contraire pour la foi qui était celle de la majorité des habitants de la Gaule romaine, évangélisée depuis plus d'un siècle ; celle des élites de l'aristocratie gallo-romaine, passées en masse dans l'épiscopat lors de l'effondrement des structures politiques de l'Empire romain d'Occident, et dont Remi était l'un des plus insignes représentants ; celle des Gaulois, qui subissaient, au sud, la domination de rois ariens, dans les royaumes wisigoth et burgonde. « *Votre foi,* écrira saint Avit, l'évêque de Vienne, en Burgondie, *est notre victoire.* »

Clovis ne fut certes pas le Barbare profondément romanisé qu'abusé par le titre de consul, la chlamyde de pourpre, le diadème que lui conféra l'empereur Anastase, au lendemain de sa victoire sur les Wisigoths à Vouillé, on a parfois complaisamment décrit. Les Francs avaient été, autant que les autres peuplades germaniques, des envahisseurs de l'Empire romain avant de devenir ses auxiliaires. Il avait lui-même agencé les funérailles de son père, Childéric, comme celles d'un chef barbare, selon un rituel inspiré des coutumes des Huns. Et il avait, aussitôt devenu roi, conforté son pouvoir en se retournant contre Syagrius, qui commandait, entre la Seine et la Somme, une principauté romaine, et au père duquel Childéric avait dû son commandement. Il mit fin, en 486, à ce dernier surgeon de l'empire d'Occident et fit égorger l'ultime représentant du pouvoir légitime quand il tomba entre ses mains.

S'il arbora les insignes d'un magistrat romain, ce fut pour éblouir les populations et asseoir sa domination sur les multiples chefs barbares qui renâclaient à reconnaître sa prééminence. Jamais, au moins jusqu'au concile d'Orléans, en 511, à la toute fin de son règne, il ne se comporta autrement que comme un chef tribal imposant son pouvoir par la force, les assassinats, la corruption. Jamais lui ni ses hommes ne se comportèrent comme des fonctionnaires romains. Il tint le royaume qu'il s'était constitué par ses conquêtes comme son patrimoine personnel, au contraire, et ses fils ne trouvèrent rien de plus naturel que de le partager, à sa mort, sans respecter la continuité territoriale qui aurait pu donner quelque consistance à leurs nouveaux royaumes, sur le seul fondement des ressources fiscales qu'ils entendaient accaparer comme leurs biens. Ils se firent la guerre chaque fois qu'ils en eurent l'occasion, sans nul souci du bien commun.

La conversion de Clovis allait pourtant avoir des conséquences qui iraient au-delà même de ses propres intentions. L'adoption de la foi catholique avait fait du roi franc un allié de revers de l'empereur Anastase dans sa tentative de reprendre le contrôle de l'Italie occupée par Théodoric et ses Ostrogoths ariens. Elle lui valut d'être consacré par les autorités de Constantinople comme le continuateur de l'Empire romain d'Occident. Elle conduisit naturellement les populations gallo-romaines des royaumes wisigoth et burgonde à le considérer comme un libérateur des souverains hérétiques qui s'étaient faits, plus d'une fois, leurs persécuteurs. Il eut soin, de fait, de présenter sa guerre contre Alaric II et les Wisigoths comme une croisade placée sous le patronage de saint Martin.

Le prestige que lui avait valu son baptême avait conduit, dès avant l'invasion du royaume de Toulouse, le roi wisigoth, inquiet de l'attraction qu'exerçait sur ses propres sujets nicéens le souverain franc, à leur lâcher du lest, en publiant ce *Bréviaire d'Alaric* qui reprenait à destination des Gallo-Romains les dispositions du Code théodosien. Etendu par Clovis à tout son royaume, il assurerait la survie, en Gaule, du droit romain, et contaminerait jusqu'aux dispositions, couchées par écrit au VIe siècle, de la loi salique elle-même.

La commune adhésion au dogme trinitaire jetterait, dans le même temps, les bases d'une collaboration entre les rois mérovingiens et les représentants de l'épiscopat gallo-romain auxquels la plupart d'entre eux ne cesseraient, en dépit des traverses, de reconnaître une autorité morale qui leur permettrait de maintenir le flambeau de la civilisation dans des siècles de fer. Consacrées par le concile d'Orléans, les règles présidant à la répartition des pouvoirs civils et religieux dans toute la Gaule se révéleraient comme un facteur d'unité lorsque le royaume de Clovis aurait été disloqué par ses descendants.

Au contraire de ce qui se passerait dans l'Espagne wisigothique, dans l'Italie des Ostrogoths et des Lombards, dans l'Afrique vandale, la communauté de religion des envahisseurs et des autochtones susciterait, surtout, la rapide fusion, par mariage, des populations de la Gaule. Par quoi elle préparerait, de fait, en dépit de l'émiettement auquel la disparition de l'Empire avait condamné son territoire, la naissance de la France comme communauté de destin.

Le dire, le reconnaître ne peut certes conduire à nier l'évidence de la régression mérovingienne. A jeter un voile pudique sur les invasions germaniques et parer les temps obscurs qui ont suivi la disparition des structures politiques de l'empire d'Occident des prestiges d'une renaissance qui se fit attendre en réalité pendant des siècles. Ce ne sont pas les Barbares qui ont fait naître la civilisation chrétienne. Ils se sont contentés d'en rendre aléatoire la transmission en apportant le chaos politique, la misère, l'état de guerre permanente.

Le baptême de Clovis n'en est pas pour autant dépourvu, pour nous, de signification. A l'image de tout baptême, qui ne communique la grâce que comme une puissance, sans garantir la sainteté de ceux à qui on le confère, il lui fallut du temps pour développer ses conséquences. Il n'a pas fait naître aussitôt la France, non plus qu'il n'a instantanément provoqué l'émergence de la chrétienté médiévale. Il reste l'événement qui, assurant l'alliance de la monarchie franque avec les élites gallo-romaines, la survie du droit romain, l'assimilation progressive des guerriers barbares dans le moule brisé du monde romain, a permis à l'Eglise de se saisir du témoin et de sauver, pour l'avenir, l'essentiel. Une flamme palpitant au cœur d'une nuit d'encre, dans l'attente d'un jour lointain.

P8





AU SOMMAIRE

En partenariat avec



Société du Figaro Siège social 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris.
Président **Serge Dassault**. Directeur général, directeur de la publication **Marc Feuillée**. Directeur des rédactions **Alexis Brézet**.

LE FIGARO HISTOIRE. Directeur de la rédaction **Michel De Jaeghere**. Rédacteur en chef **Geoffroy Caillet**.
Enquêtes **Albane Piot**. Chef de studio **Françoise Grandclaude**. Secrétariat de rédaction **Caroline Lécharny-Maratray**.
Rédacteur photo **Carole Brochart**.
Editeur **Sofia Bengana**. Editeur adjoint **Robert Mergui**. Directeur Industriel **Marc Tonkovic**. Responsable fabrication **Serge Scotte**.
Responsable pré-presse **Alain Penet**. Relations presse et communication **Marie Müller**.
LE FIGARO HISTOIRE. Commission paritaire : 0619 K 91376. ISSN : 2259-2733. Edité par la Société du Figaro.
Rédaction 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris. Tél. : 01 57 08 50 00. Régie publicitaire **MEDIA.figaro**
Président-directeur général **Aurore Domont**. 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris. Tél. : 01 56 52 26 26.
Imprimé en France par Imaye Graphic, 96, boulevard Henri-Becquerel, 53000 Laval. Septembre 2016.
Imprimé en France/Printed in France. **Abonnement** un an (6 numéros) : 33 € TTC. Etranger, nous consulter au 01 70 37 31 70,
du lundi au vendredi, de 7 heures à 17 heures, le samedi, de 8 heures à 12 heures. *Le Figaro Histoire* est disponible sur iPhone et iPad.

Le Figaro Histoire est imprimé dans le respect de l'environnement.

CE NUMÉRO A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE JEAN-LOUIS VOISIN, JOSÉPHINE DE VARAX, ÉRIC MENSION-RIGAU, DOROTHÉE BELLAMY, PHILIPPE MAXENCE, PIERRE DE LA TAILLE, BLANDINE HUK, SECRÉTAIRE DE RÉDACTION, MARIA VARNIER, ICONOGRAPHE, PATRICIA MOSSÉ, FABRICATION, MARIE-LOUISE AUVRIGNON, RELATIONS PRESSE. EN COUVERTURE **DÉTAIL DU *BAPTÊME DE CLOVIS*, PAR JEAN-FRANÇOIS GIGOUX, 1844 (BORDEAUX, MUSÉE DES BEAUX-ARTS).** © GILLES MERMET/LA COLLECTION.

RETROUVEZ *LE FIGARO HISTOIRE* SUR WWW.LEFIGARO.FR/HISTOIRE ET SUR



LE FIGARO HISTOIRE

ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE





34 Et voilà la vie parisienne !

Dans le miroir étincelant qu'il tendit au monde s'est fixé à jamais le spectre de 1870. Le musée d'Orsay vient corriger cette injustice en faisant revivre, des fastes de sa cour aux opérettes d'Offenbach, des peintures de Winterhalter aux grandioses Expositions universelles, ce Second Empire mal connu et souvent mal aimé.



Et aussi

Par Henri-Christian Giraud



Un automne à Budapest

Le soulèvement hongrois d'octobre 1956 a fait l'objet d'une répression impitoyable. Mais il a aussi donné le signal du dégel des esprits face à la tyrannie communiste.

C'était il y a tout juste soixante ans : le 23 octobre 1956, à Budapest. Un peuple de 10 millions de personnes défiait une superpuissance de 220 millions d'habitants, et la plus forte armée du continent européen : l'URSS, le pays aux cent divisions. Armés de « cocktails Molotov », des étudiants, des ouvriers, des femmes et des enfants, affrontaient les chars de l'Armée rouge. Cette révolution, qui s'est poursuivie en résistance passive, a fait des milliers de morts et de blessés, poussé 200 000 Hongrois à l'exode et entraîné la déportation au goulag de plus de 16 000 d'entre eux.

Sans que l'on en ait alors pleinement conscience, cette autre révolution d'octobre fondée sur le retour de la nation ne ruinait pas seulement l'aura de la « mère des révolutions » : elle sonnait le glas de l'Empire soviétique. Elle contribuerait trente-trois ans plus tard, à provoquer sa chute. Car c'est de Hongrie qu'est partie, le 2 mai 1989, l'onde de choc qui a fait tomber le mur de Berlin, l'ouverture de sa frontière avec l'Autriche permettant alors à des centaines d'Allemands de l'Est de passer soudain à l'Ouest. Prélude au démantèlement du camp socialiste, et signal avant-coureur de la chute de l'Union soviétique. La preuve



Octobre hongrois
Ci-contre et en bas : le 23 octobre 1956, à Budapest, des milliers de Hongrois réclamèrent le départ des troupes soviétiques et le retour au pouvoir du réformiste Imre Nagy. L'insurrection sera violemment réprimée par Moscou et l'Armée rouge dont les chars envahirent la capitale hongroise le 4 novembre.

était ainsi apportée qu'il y a des défaites plus prometteuses que des victoires.

Son histoire est pourtant mal connue, quand elle ne reste pas encore tributaire de la désinformation communiste, qui a diffusé la légende d'une intervention mesurée, imposée presque malgré eux aux dirigeants de l'Union soviétique. Elle mérite d'être rappelée dans toute son ampleur. Tour d'horizon de sept vérités méconnues.

L'insurrection hongroise a sauvé la Pologne

Inédite par son ampleur et par son radicalisme, la révolution hongroise s'inscrit dans un processus insurrectionnel marqué par deux temps forts : les révoltes ouvrières de Berlin en juin 1953 et de Poznan, en Pologne, en juin 1956. Dans les deux cas, Moscou répond par la répression. La révolte allemande est étouffée dans l'œuf au prix de 267 morts parmi les grévistes lors des affrontements, de 21 exécutions après jugement, et de 1 386 condamnations à des peines de prison.

Malgré une cinquantaine de morts et 300 blessés, la révolte polonaise se révèle pour le Kremlin beaucoup plus difficile à mater, du fait que les dirigeants communistes polonais, Ochab et Cyrankiewicz, conscients de la violence du mécontentement populaire, jugent que la survie du régime passe par le rappel au secrétariat général de Wladyslaw Gomulka, autrefois victime des purges staliniennes, et récemment libéré de prison.

Le Comité central du Parti communiste polonais se réunit le 19 octobre. Le jour même, furieux et bien décidé à bloquer cette initiative, Khrouchtchev débarque à Varsovie à la tête d'une délégation pléthorique du praesidium comportant les maréchaux Joukov, ministre de la Défense, et Koniev, chef d'état-major de l'Armée rouge. Mais les Polonais tiennent bon : après avoir laissé le Tupolev attendre plus d'une heure l'autorisation d'atterrir, ils interdisent à la délégation soviétique d'assister à la session du Comité central de leur parti.

Khrouchtchev donne alors aux troupes d'occupation soviétiques en Pologne l'ordre de marcher sur Varsovie. Aussitôt, une partie de l'armée polonaise fait savoir qu'elle se battra jusqu'au dernier homme. Sur les conseils du maréchal Rokossovski, (un Russe d'origine polonaise placé par Staline à la tête de l'armée polonaise), Khrouchtchev recule. Il finit même par admettre l'élection de Gomulka. Mais le leader soviétique n'a pas digéré l'affront et, le 22, de retour à Moscou, il décide de revenir sur sa parole, de renverser Gomulka et de faire sortir l'Armée rouge de ses casernes.

Or, ce même 22 octobre 1956, dans l'après-midi, la contestation qui couvait dans les universités hongroises accouche de la publication d'une série de revendications (les fameux « seize points », dont le premier est le départ des Russes du territoire hongrois) précédées du préambule suivant : « *Etudiants de Budapest : la résolution*





qui suit a vu le jour le 22 octobre 1956, à l'aube d'une ère nouvelle de l'histoire hongroise, dans la grande salle de l'université technique, et elle est issue du mouvement spontané de plusieurs milliers de jeunes Hongrois qui aiment leur patrie. »

Une manifestation de solidarité avec la Pologne est programmée pour le lendemain 23 octobre. Cette même Pologne que M. « K » vient de décider de mettre au pas manu militari !

On imagine l'ambiance à Moscou et les idées de meurtre qui traversent l'esprit du bouillant Nikita, qui dépêche aussitôt à Budapest son vieux complice des purges en Ukraine à la fin des années 1930, le chef du KGB, le général Ivan Serov, un technicien de la répression, avec mission de prévenir tout désordre. La question polonaise passe, dès lors, au second plan.

Le peuple hongrois a vécu l'enfer

« *L'une des principales victimes de "l'Etat du peuple"*, dit l'historien Miklós Molnár, *était précisément la classe ouvrière proclamée, comme par dérision, détentrice du pouvoir...* » En réalité, le véritable maître de la Hongrie est la police politique, l'AVH, dirigée par le chef du parti en personne, Mátyás Rákosi, puis Ernö Gerö, activement secondés par douze officiers du KGB. Omniprésente et intouchable, l'AVH est devenue un Etat dans l'Etat, s'employant exclusivement à dominer la population par la terreur et l'oppression. Dans ses salles de torture, elle fait avouer aux paysans qu'ils agissent en koulaks, aux étudiants qu'ils espionnent pour l'ennemi capitaliste, aux ouvriers qu'ils sabotent la production. Rien ni personne n'échappe à son emprise. Pas même les puissants du jour, ainsi que l'a montré, en 1949, l'« affaire Rajk » (du nom de l'ancien ministre de l'Intérieur exécuté pour « titisme ») montée de toutes pièces par le kagébiste Fiodor Bielkine, et son homologue hongrois Gábor Péter.

Incontestables (puisque de la bouche même de Beria) les chiffres sont stupéfiants : en six ans, entre 1948 et 1953, sur neuf millions et demi de Hongrois, 1 300 000 personnes ont comparu devant les tribunaux qui ont prononcé

695 625 condamnations allant de l'amende à la peine capitale, soit une moyenne de 116 000 par an. Dans la seule année 1952, 77 000 jugements à des peines de détention ont été prononcés et des milliers de personnes ont été internées sur décision administrative. Le nombre des exécutions politiques et des prisonniers politiques battus et torturés n'est toujours pas connu. On dit alors que la Hongrie a « *un pied en prison et l'autre dans la tombe* ».

Mais l'asservissement du peuple hongrois par Moscou ne s'arrête pas à la soviétisation. Soumis à une russification à outrance, il vit l'expérience ultime de la dépossession de soi-même. Pour prévenir en effet tout sursaut d'orgueil national, les séides du Kremlin, hongrois pour la forme, mais citoyens soviétiques et d'origine juive pour la plupart (ce qui expliquera les quelques – rares – manifestations d'antisémitisme qui marqueront les événements), s'emploient à déraciner systématiquement le peuple magyar. L'abolition des fêtes nationales, la suppression des emblèmes hongrois, l'adoption d'uniformes calqués sur le modèle soviétique sont les signes visibles de cette russification massive, auxquels s'ajoutent, plus sournois, la mise au pilon des écrivains magyars, l'enseignement obligatoire de la langue russe et la submersion d'un peuple passionné de lecture sous une littérature aux ressorts grossièrement partisans.

Transformée en colonie pénitentiaire, où le peuple expie la faute d'être lui-même, la Hongrie survit cependant dans quelques cerveaux contestataires pour la plupart issus d'un milieu encore relativement privilégié pour son appui au régime : les intellectuels, rassemblés dans la très orthodoxe Union des écrivains. Leur révolte de moins en moins silencieuse a trouvé un écho chez des étudiants, membres de la non moins très orthodoxe Ligue de la jeunesse travailleuse (DISZ), mais qui, au bord de l'asphyxie idéologique, ont créé le « cercle Petöfi », du nom d'un poète, héros de la révolution de 1848. Leur seul espoir à tous s'appelle alors Imre Nagy, que la déstalinisation avait porté au pouvoir entre juillet 1953 et fin 1954. Paysan plus que militant, Nagy avait osé dire sous Staline qu'« *il n'était pas au garde à vous devant* L'Internationale » et il avait néanmoins survécu. Au pouvoir, il avait tenté de promouvoir un « *communisme à visage humain* ». Mais l'appareil du parti avait eu sa peau. Refusant de se prêter à l'autocritique habituelle, Nagy a été privé de sa carte du parti et même de sa pension de retraite, mais sa légende en a fait une sorte d'homme providentiel.

LE « PETIT PÈRE » À TERRE
Ci-dessus : la manifestation du 23 octobre 1956 prit très vite un caractère antisoviétique. La foule en colère s'attaqua à la colossale statue de Staline et la déboulonna. Page de gauche : les insurgés brûlant des drapeaux soviétiques devant le quartier général de la police secrète.

UNE HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION HONGROISE

HENRI-CHRISTIAN GIRAUD

A soixante ans de distance, que reste-t-il de l'insurrection de Budapest ? Une série de contrastes, tour à tour sidérants et effrayants. Deux peuples : 10 millions de personnes d'un côté, 220 millions de l'autre. Le combat de David contre Goliath, où l'on vit des gamins hongrois affronter les chars russes au cocktail Molotov. Et puis la double histoire trentenaire de cette révolution réprimée dans le sang : en Hongrie, une chape de plomb ; en Occident, une brutale ouverture des yeux, que tant s'obstinaient à garder fermés sur les crimes soviétiques. Historien de la Seconde Guerre mondiale, Henri-Christian Giraud est familier de l'histoire soviétique. De sa carrière de journaliste (il fut longtemps le directeur de la rédaction du *Figaro Magazine*), il a conservé intact le goût de l'enquête. Celle qu'il mène dans les coulisses de la révolution hongroise étonne par son ampleur, sa rigueur et sa précision. Elle révèle par le menu le déroulement de ces journées et la destinée tragique de ses acteurs, notamment celle du Premier ministre Imre Nagy, devenu aujourd'hui un héros national. Mais aussi, grâce à la consultation des archives américaines et russes, les rouages de la répression soviétique et le cynisme des Etats-Unis, qui ne se payèrent guère que d'une indignation de façade en guise de réponse à l'appel désespéré du peuple hongrois. Il faudra attendre 1989 pour voir le bloc soviétique s'effondrer. Six mois avant la chute du mur de Berlin, la détonation était, là encore, partie de Hongrie. Il n'y a pas de hasards. A lire absolument. *Geoffroy Caillet*

Editions du Rocher, 812 pages, 24,40 €.



David contre Goliath
Disposant d'armes légères et de cocktails Molotov *(ci-dessous)*, les quelques milliers d'insurgés hongrois auront à faire face, du 4 au 11 novembre, aux 150 000 hommes et 2 000 chars des troupes soviétiques *(à droite)*. L'intervention du « grand frère russe » avait été organisée dès le 24 octobre par les dirigeants de Moscou et le chef suprême de l'Armée rouge, le maréchal Ivan Koniev *(en bas)*. Mais il leur fallut d'abord s'assurer de l'appui de Mao et de Tito.



Dès le début, Khrouchtchev a décidé d'employer la force

Le 23 octobre, après une halte, place du 15-Mars, auprès de la statue de Sándor Petöfi devant laquelle elle prête serment en reprenant en chœur ces vers du poète : « *Debout, Hongrois ! Votre pays vous appelle / L'heure est venue, c'est aujourd'hui ou jamais ! / Serons-nous esclaves ou serons-nous libres ? / Telle est la question... Que répondrez-vous ? / Devant Dieu le Très-Haut, nous le jurons / Jamais plus nous ne serons esclaves, jamais plus !* », la foule franchit le pont Margit en direction de la statue du général Bem, héros polonais de la guerre d'indépendance de 1848, et symbole de la lutte commune des deux peuples contre l'absolutisme de Vienne et de Saint-Pétersbourg. Hurlant l'hymne de Kossuth, *L'Internationale* et *La Marseillaise*, et brandissant des drapeaux tricolores rouge-blanc-vert avec un trou au milieu à la place de l'emblème communiste, la foule se redécouvre peuple, et les slogans fusent : « *Nous voulons un gouvernement hongrois ! Nous voulons l'emblème de Kossuth ! Nous voulons la liberté, vive la Pologne !* » Ou encore : « *Imre Nagy, qu'on nous le rende, Rákosi, qu'on nous le pende !* » Bientôt le ton monte d'un cran : « *Les Russes dehors !* »

Pour Iouri Andropov, l'ambassadeur soviétique, comme pour le kagébiste Ivan Serov, c'est le signe du basculement. D'autant que le discours du chef du parti Gerö, spécialiste des basses besognes, responsable durant la guerre d'Espagne des purges sanglantes menées contre les anarchistes du POUM, n'arrange rien : sa servilité à l'égard de Moscou provoque la colère des manifestants, qui, après avoir abattu la statue de Staline, se rendent devant l'immeuble de la Radio pour obtenir la diffusion des « seize points ». Le refus de Valéria Benke, la directrice de la radio, qui a commencé par se jouer d'eux en organisant une diffusion fictive, met le comble à leur fureur.

Il est 21 heures à Budapest. 23 heures à Moscou.

Alerté par le duo Serov-Andropov, et alarmé par un Gerö aux abois, le praesidium du PCUS se réunit en urgence. La réunion va durer une demi-heure et s'ouvre par un bref exposé de Joukov relatant l'incendie de l'immeuble de la Radio à Budapest et

l'occupation des locaux du Parti à Debrecen. Le maréchal-ministre ne fait pas encore mention de morts car (tous les témoignages tant du côté des communistes que du côté des combattants de la liberté le confirmeront) les premiers coups de feu ne retentiront que vers 22 heures (heure locale) et ils seront le fait de l'AVH.

« Les troupes devraient entrer dans Budapest », déclare Khrouchtchev. Tous, Boulganine, Kaganovitch, Molotov, Souslov, Chepilov et les autres l'approuvent, sauf un : Anastase Mikoyan. *« Sans Imre Nagy*, dit-il, *on ne pourra pas maîtriser le mouvement. Il est préférable que l'ordre soit rétabli par les Hongrois eux-mêmes ; si nos troupes entrent, nous risquons de tout gâter. »* Il n'emporte pas la décision. Le praesidium accepte certes de l'envoyer avec Souslov à Budapest pour procéder au remplacement de l'équipe Gerö-Hegedüs par le tandem Nagy-Kádár, mais ordre est en même temps donné au général Piotr Laschenko, le patron des deux divisions soviétiques stationnées en Hongrie, de marcher sur Budapest et pour une partie de ses troupes de monter en protection face à la frontière autrichienne. Ce sont 20 000 hommes et 600 chars qui sont ainsi mobilisés. A 21 h 30, heure de Budapest, avant même que le sang coule dans la capitale hongroise, la décision est donc prise à Moscou de régler l'affaire hongroise par la force. A l'aube du 24 octobre, ce qui n'était qu'un affrontement entre les communistes hongrois et le peuple hongrois est devenu une guerre de libération nationale.

Les Etats-Unis ont fait savoir à Moscou qu'ils ne bougeraient pas

A Moscou, la peur d'une intervention américaine en Hongrie est, semble-t-il, réelle puisque le Kremlin ne s'est pas contenté de mobiliser ses troupes d'occupation. En effet, dans la nuit du 23 octobre, ordre a aussi été donné au général Batov, commandant du district militaire des Carpates, dont le QG était à Lvov, de marcher sur la Hongrie en direction de Budapest. *« Joukov m'a dit :* "Si vous n'arrivez pas très vite là-bas, vous allez vous retrouver devant les Américains, alors dépêchez-vous !" *Deux heures plus tard, mes soldats y pénétraient. »*

De son côté, Washington a, de fait, très vite pris la mesure du déploiement militaire soviétique comme en témoigne cette réflexion du secrétaire d'Etat John Foster Dulles à Henry Cabot Lodge Jr., le représentant des Etats-Unis à l'ONU, le 24, à midi





(il est 18 heures à Budapest) : « *Apparemment les combats se développent sur une assez grande échelle, et nous avons des preuves évidentes d'une activité militaire soviétique considérable dans la région, visant apparemment à réprimer ces troubles.* »

Artisan de la « coexistence pacifique », et alors en pleine campagne électorale, qui plus est, sur le thème de la paix, Eisenhower est pourtant décidé à ne pas bouger. Le 27 octobre, à Dallas, après les paroles d'indignation obligées, Dulles déclarera à l'intention de Moscou : « *Nous ne considérons pas les pays satellites comme des alliés militaires potentiels.* » Le 28, le State Department se dessaisira de l'affaire hongroise et la transférera à l'ONU, où Henry Cabot Lodge Jr. s'emploiera, avec la complicité de Dag Hammarskjöld, secrétaire général de l'Organisation, à freiner la saisine de la « question hongroise » par l'Assemblée générale, malgré les interventions véhémentes des Français et des Britanniques.

L'invasion soviétique n'a jamais connu d'interruption

L'arrivée à Budapest, le 24 au soir, aux côtés de Mikoyan et de Souslov, l'idéologue en chef du régime, du général Malinine, premier adjoint du chef d'état-major de l'Armée rouge, le maréchal Koniev, a un objectif précis : assurer la coordination des nouvelles unités d'invasion en provenance de Roumanie, d'Ukraine et de Pologne et des unités d'occupation rapidement débordées. En effet, dès l'aube du 24, les combats ont éclaté dans les grandes villes. En cinq jours, grâce aux armes saisies dans les arsenaux avec la complicité de l'armée hongroise, qui rejoint en masse les rangs des insurgés, et à l'utilisation systématique de « cocktails Molotov » contre des blindés prisonniers des rues étroites, l'action héroïque des combattants de la liberté, femmes et enfants compris, sous la direction souvent de chefs improvisés, va transformer Budapest en cimetière de chars. L'une des principales manœuvres utilisées par les insurgés consiste à forcer les équipages à mettre pied à terre pour démolir les barricades qui entravent leur avance. Le combat s'engage alors, au corps à corps, furieux. Les pièges naturels que présente une ville pour des blindés sont utilisés au mieux. L'Armée rouge retiendra d'ailleurs la leçon et utilisera par la suite les tanks pour détruire méthodiquement les immeubles, pâté de maisons par pâté de maisons.

Au terme de ce premier assaut soviétique, on comptera jusqu'à 282 blindés détruits. Pál Maléter, le « général de la révolution » ne s'y trompe pas. « *Les Russes ont subi un revers* », dit-il à Nagy.

Promu Premier ministre pour la forme, et d'abord prisonnier des sbires du régime, celui-ci en a été libéré, le 28, par leur fuite. Porté par l'héroïsme de son peuple, il dissout dès lors l'AVH et instaure le multipartisme.

Tous les correspondants étrangers le constatent et l'écrivent, donnant même l'origine des nouvelles unités et leurs spécialités : le Kremlin ne cesse pourtant pas d'envoyer de nouvelles troupes en



Radio Budapest Ci-dessus : le 23 octobre 1956, les manifestants se rendirent devant la maison de la Radio et tentèrent d'obtenir la diffusion de leurs revendications, les fameux « seize points », qui comportaient notamment le retrait immédiat des troupes soviétiques, des élections au scrutin secret, la formation d'un gouvernement dirigé par le réformiste Imre Nagy, la garantie du droit de grève, la liberté d'expression et d'opinion. Le refus de la directrice de la radio, Valéria Benke, ne découragea pas les manifestants. Et c'est aux alentours de 22 heures que les premiers coups de feu retentirent. L'AVH, la police secrète politique, avait investi le bâtiment pour tirer sur la foule.



Héros national Ci-dessus : Imre Nagy, en novembre 1956. Rappelé à la tête du gouvernement durant les événements d'octobre, le tenant d'un « *communisme à visage humain* » fut exécuté le 16 juin 1958, sur ordre de Moscou, avec son ministre de la Défense, Pál Maléter, « le général de la révolution » *(page de gauche, en haut).*

territoire hongrois. Et s'il y a flottement au Kremlin le 28, il ne concerne pas la décision de l'intervention, mais le souci de ne pas ruiner l'image de l'URSS auprès des pays neutres et, pour cela, d'obtenir l'aval de Tito et de Mao. Le 31 octobre, rassuré par l'attitude américaine et nanti de l'appui des Chinois, le praesidium convoque Koniev pour lui demander combien de temps il lui faut pour rétablir l'ordre communiste en Hongrie. « *Trois jours* », répond le maréchal. Il ne reste plus qu'à obtenir l'accord de Tito – ce ne sera pas difficile – pour fixer la date.

Pour le coup de grâce, le commandement soviétique en Hongrie disposera sur place, le 4 novembre au matin, de 150 000 hommes et de 2 000 chars.

Le 1er novembre, à 17 heures à Budapest (19 heures à Moscou) après avoir convoqué Andropov cinq fois dans la journée pour lui demander des comptes sur la pénétration de nouvelles troupes soviétiques en territoire hongrois, et devant les mensonges de l'ambassadeur (qui, ne pouvant démentir les faits, a le front d'expliquer l'entrée de régiments du KGB en Hongrie par la nécessité de remettre de l'ordre dans certaines unités de l'Armée rouge…), Nagy se résout à dénoncer l'adhésion de la Hongrie au pacte de Varsovie tout en proclamant la neutralité de son pays.

La répression a été menée par le KGB

« *C'était la première fois qu'un président du KGB supervisait en personne une opération de grande envergure hors d'URSS* », précise le spécialiste du KGB Christopher Andrew.

Présent dès le début des événements, Ivan Serov, le chef du KGB, avait d'abord tenté de contenir le mouvement. Il avait interdit la manifestation étudiante du 23 octobre en menaçant d'utiliser contre elle s'il le fallait des armes à feu. N'y étant pas parvenu, en raison notamment de l'opposition de Sándor Kopácsi, le préfet de police de Budapest, un partisan de Nagy, il a décidé de jouer la provocation pour accélérer un affrontement qu'il savait inéluctable et qui était, par ailleurs, la seule solution à ses yeux pour briser la révolte dans l'œuf.

Après avoir pris le contrôle de l'immeuble de la Radio en remplaçant, à sa surveillance, le colonel Ferenc Konok, de la Honvéd (l'armée nationale), par le major József Fehér, de la police secrète, et envoyé en renfort sur place de faux infirmiers camouflant leurs armes sous leurs blouses blanches, c'est lui qui a donné l'ordre de tirer, depuis le bâtiment, les premiers coups de feu. Le 25, c'est une véritable tuerie qu'il a organisée devant le parlement. Ce jour-là, bouquets de fleurs à la main, la foule avait réussi à engager le dialogue avec



Les hommes de Moscou Ci-contre : avant d'être à la tête du KGB (1967-1982) puis de l'URSS (1982-1984), Iouri Andropov fut notamment ambassadeur à Budapest et participa activement à la répression de la révolte. En bas : le général Malinine, premier adjoint du maréchal Koniev à la tête de l'Armée rouge. Page de droite : Ivan Serov, chef du KGB en 1956, et maître d'œuvre de la répression en Hongrie.

les tankistes russes de garde devant l'Assemblée. Pour empêcher toute fraternisation, des tirs venus des toits de l'édifice où ne pouvaient accéder que les agents de l'AVH ont soudain déclenché le massacre.

Aidé d'Andropov, futur patron du KGB et futur numéro un soviétique, ainsi que de son adjoint, Krioutchkov, également futur patron du KGB (et l'un des principaux acteurs du putsch du 19 août 1991 contre Gorbatchev), Serov s'est employé à duper les dirigeants hongrois sur l'invasion continue et massive de leur territoire par l'Armée rouge – le Kremlin s'occupant de son côté à désinformer tant le gouvernement hongrois que l'opinion mondiale en annonçant urbi et orbi le 30 octobre la « *nécessité de négociations générales sur la présence des troupes soviétiques dans les pays satellites, et en Hongrie en particulier* »…

Enfin, c'est encore Serov qui a tendu le piège où sont tombés Pál Maléter, le « général de la révolution », et son état-major, venus en confiance le 3 novembre au soir à Tököl, au quartier général soviétique, pour définir avec le général Malinine les conditions du retrait de l'Armée rouge.



Il est près d'une heure du matin, ce 4 novembre 1956, et autour des boissons servies en abondance l'atmosphère est presque joyeuse entre les officiers hongrois et leurs homologues soviétiques. La négociation touche à sa fin : il ne reste plus qu'à s'accorder sur les honneurs à rendre à l'Armée rouge lors de son retrait du territoire hongrois. Soudain, la porte s'ouvre sous une poussée violente, et une vingtaine d'agents du KGB font irruption dans la salle. A leur suite, entre un officier soviétique, vêtu d'une vareuse à la Staline, sans grade ni insigne, et armé d'un Mauser. « *Messieurs*, dit-il à la délégation hongroise, *vous êtes les prisonniers de l'armée soviétique.* » « *Alors, c'était ça* », répond Maléter en russe.

L'homme à la vareuse n'est autre que Serov, le grand maître du KGB et de tous les goulags. Une opération bien dans sa manière. A la fin des années 1930, pour mater l'Ukraine, il avait suggéré à Khrouchtchev de convoquer le Comité central ukrainien en session spéciale pour discuter de la situation. Et lui, Serov, se chargerait d'arrêter tout le monde. Il avait réussi la même opération au Caucase puis à Moscou, en mars 1945, en arrêtant l'état-major militaire polonais venu négocier sur invitation de Staline.

Quelques jours plus tard, au prix d'une ruse supplémentaire, à l'occasion d'un transfert organisé par l'ambassade yougoslave où Imre Nagy et ses fidèles se seront réfugiés, Serov s'emparera des dirigeants hongrois.

« *Trois jours* », avait dit Koniev. Le maréchal avait vu un peu juste. Il lui en faudra le double pour soumettre la capitale et beaucoup plus pour réduire la banlieue. Ce n'est que le 14 novembre que le traître János Kádár, l'homme du Kremlin, qui se terrait derrière les murs de l'immeuble du Parti, rue Akademia, pourra succéder à Nagy à l'ombre des baïonnettes russes. Mais le nouveau champion de la dictature du prolétariat aura affaire à une grève générale des ouvriers et les combats dureront avec plus ou moins d'intensité jusqu'à la mi-janvier 1957 dans les monts Bakony. Longtemps caché par le nouveau pouvoir, le bilan des victimes, hors répression, sera de l'ordre de 15 000 morts du côté hongrois et de 7 000 du côté soviétique.

La dernière déclaration que l'on prête à Imre Nagy est brève : « *A deux reprises, j'ai essayé de sauver l'honneur du mot socialisme dans la vallée du Danube : en 1953 et en 1956. La première fois, j'ai été contrarié par Rákosi ; la seconde fois, par toute la force de l'Union soviétique. Dans ce procès tissé de passions et de haines, il faut que je donne ma vie pour mes idées. Je la donne volontiers. Après ce que vous en avez fait, elle ne vaut plus rien. Je suis certain que l'histoire condamnera mes assassins. Il n'y a qu'une chose qui me répugnerait : que ma réhabilitation soit faite par ceux qui m'ont tué.* »

Le 16 juin 1958, à 6 heures du matin, en présence – sur ordre de Moscou – de János Kádár, le président du Conseil Imre Nagy, son ministre de la Défense, Pál Maléter, et le journaliste Miklós Gimes sont pendus dans la cour dite du petit cachot, à la Centrale.

Imre Nagy a aujourd'hui sa statue à Budapest.

L'affaire hongroise a éteint la « grande lueur à l'Est »

Avant la révolution hongroise, l'intelligentsia française marchait encore au pas sous la férule vigilante de son chef incontesté, Jean-Paul Sartre, aux yeux de qui « *tout anticommuniste est un chien* ». A quoi faisait écho le « *Je chante le Guépéou nécessaire de France* » d'Aragon. Arrivant après le procès Kravchenko, l'affaire hongroise venait valider d'un coup tout ce que l'on avait appris sur la terreur communiste. Elle provoqua en France un véritable « dégel mental ». Résultat : le PCF, qui depuis la Libération régnait sur les esprits, allait connaître une véritable « fuite des cerveaux » et perdre définitivement son hégémonie culturelle. Dans la revue *Esprit*, en décembre 1956, le poète Pierre Emmanuel s'interrogeait : « *Par quel aveuglement avons-nous fait comme si le communisme n'était pas une névrose ?* »



Par Jean-Louis Thiériot


© SANDRINE ROUDEIX.

LE MONDE À L'OMBRE DES ÉPÉES

Parmi les duels qui ont fait le monde, et que font revivre vingt historiens sous la direction d'Alexis Brézet et de Vincent Trémolet de Villers, ceux qui évoquent l'affrontement de l'Orient et de l'Occident prennent une résonance étrangement contemporaine.

Crise des migrants et montée en puissance de l'islamisme radical venu d'Orient ; débat sur la laïcité ; interrogations sur la souveraineté et l'identité nationale dans une Europe secouée par le Brexit. Autant de questions qui agiteront la campagne présidentielle de 2017. Autant de questions qui, à en croire la plupart des commentateurs, seraient nouvelles. Mais ces sujets sont-ils bien neufs ? La crise des migrants est-elle autre chose que le choc millénaire de l'Occident et de l'Orient ? Le débat sur la laïcité ne reprend-il pas bien des arguments de la querelle des deux glaives, celui de la papauté et celui de l'empire quand Grégoire VII excommuniait Henri IV d'Allemagne et le conduisait à faire allégeance à Canossa en 1077 ? Les interrogations autour de l'identité européenne sont-elles bien différentes de celles qui opposaient le royaume et l'empire lorsque François Ier affrontait Charles Quint pour la couronne de Charlemagne ?

C'est dire tout l'intérêt des *Grands Duels qui ont fait le monde*, formidable ouvrage rédigé sous la direction d'Alexis Brézet, directeur des rédactions du groupe Figaro, et de Vincent Trémolet de Villers, rédacteur en chef des pages « Débats et opinions » et de FigaroVox. En vingt études, rédigées par les meilleurs spécialistes, défilent « les grands hommes » qui ont porté les grandes querelles, d'Alexandre le Grand contre Darius à Eltsine contre Gorbatchev en passant par Baudouin de Jérusalem contre Saladin ou Churchill contre Hitler. Ecrits dans une langue superbe, servis par une extraordinaire préface qui dit la grandeur et la vanité des ambitions humaines, ce sont des tableaux vivants qui donnent matière à une infinie réflexion.

Les plus passionnants sont sans doute ceux qui traitent du choc le plus long de l'histoire : le duel pérenne de l'Orient et de l'Occident largement commencé dans l'Antiquité. Ce sont les duels d'Alexandre contre Darius, de Scipion contre Hannibal, d'Octave contre Antoine et Cléopâtre.

Spécialiste d'histoire militaire, Arnaud Blin, qui peint les combats d'Alexandre et de Darius, les définit ainsi comme la matrice de tous les autres. « *Ce duel*, écrit-il, *qui prend la forme d'une guerre totale, s'est élevé depuis au rang de mythe fondateur du choc des civilisations entre Orient et Occident. Il (…) annonce la montée inexorable de la puissance occidentale.* » En effet, lorsque Alexandre accède au pouvoir en 336 av. J.-C., il est seulement le roi d'un royaume périphérique de la Grèce dont l'unité politique a été forgée de fraîche date par son père, Philippe. Considéré par les Grecs comme un semi-Barbare, il entend se montrer plus hellène que tous les Hellènes. Pour mériter ce titre, quelle meilleure manière que de reprendre à son compte le combat séculaire des cités du Péloponnèse contre l'Empire perse qu'elles avaient affronté au cours des guerres médiques. Quand Alexandre traverse l'Hellespont, ce sont deux mondes qui s'affrontent. D'un côté, l'Empire perse achéménide, fondé par Cyrus le Grand au VIe siècle avant notre ère, une immense étendue de territoires divers et de peuples variés dirigés de loin par « le Roi des rois ». C'est le règne du gigantisme et d'une armée immense, composée essentiellement de mercenaires. En face, il y a la Grèce, une confédération de cités libres, la conscience d'appartenir aux plus beaux jardins de l'intelligence. Il y a surtout la phalange macédonienne, l'infanterie positionnée en ordre profond, pour faire bloc autour de ses lances, les fameuses sarisses, et briser les assauts les plus furieux. Formée majoritairement de Grecs, elle est unie et fascinée par son chef, jeune dieu de la guerre qui, à 12 ans, a dompté l'indomptable Bucéphale. Le duel militaire est bien celui de l'ordre occidental et du chaos oriental. Remportée avec une petite armée de 40 000 hommes, chacune des victoires d'Alexandre est une victoire de l'audace et de la raison grecque. En 334 av. J.-C., au Granique, en 333 av. J.-C., à Issos, le génie tactique l'emporte sur le nombre. En 331 av. J.-C., à Gaugamèles, 250 000 Perses sont défaits par moins de 50 000 Grecs. Malgré ses éléphants, ses chars équipés de lames assassines, le Roi des rois doit fuir piteusement avant d'être assassiné. Alexandre peut poursuivre l'épopée qui le mènera jusqu'en Inde. Lorsqu'il mourra en 324 av. J.-C., à 33 ans, il aura bâti un empire. L'Occident a vaincu. L'Empire achéménide n'est plus. Alexandre aura tenté de réaliser la fusion des deux mondes. Il avait même épousé la fille de Darius. En vain ! L'empire ne résistera pas à la rivalité des hommes et à la diversité de ses peuples. Mais qu'importe son destin ! Sa conquête fut le fruit de la volonté de l'Occident de lutter contre « *l'insolence de Darius et celle de Xerxès, venus conquérir*

© MP/LEEMAGE.



Dieu de la guerre *Alexandre le Grand sur son cheval Bucéphale*, détail d'une mosaïque de Pompéi, *La Bataille d'Issos entre Alexandre et Darius, IVe siècle av. J.-C.* (Naples, Museo Archeologico Nazionale).

l'eau et la terre pour empêcher [les Grecs] de boire à leurs sources ou de se nourrir selon leurs habitudes », comme l'aurait proclamé Alexandre d'après l'historien Quinte-Curce.

Le face-à-face entre Rome et Carthage est un autre enfant de la rivalité entre l'Orient et l'Occident. Maîtres des côtes de la Libye, d'une bonne partie du Maghreb, du littoral sud de l'Espagne et des routes maritimes vers le Levant, les Carthaginois s'efforcent de mettre la main sur le commerce méditerranéen. Mais à la différence de Rome, c'est une oligarchie qui règne sur des peuples asservis, dépourvus de la *pietas* romaine, cette vertu civique et religieuse qui a permis à la péninsule de connaître le début de la *pax romana.* Surtout, Carthage se bat avec des mercenaires, alors que Rome s'impose avec ses légions. Dans le chapitre qu'il consacre à Hannibal, Eric Tréguier, auteur d'un passionnant *Pourquoi Hannibal n'a pas pris Rome*, le dit très bien : « *l'armée est pour les Romains une étape essentielle de la vie publique, le meilleur, sinon le seul moyen d'accéder aux responsabilités civiles. Sur le plan militaire, Rome profitera aussi d'un autre atout majeur : sa fécondité. Le Latium est un réservoir d'hommes presque inépuisable* ». Cela n'empêche certes pas les défaites, lorsque surgit un chef exceptionnel comme Hannibal. Au Tessin en 218 av. J.-C., à la Trébie la même année, au lac Trasimène en 217 av. J.-C. et surtout à Cannes en 216 av. J.-C. – archétype de la bataille d'anéantissement que tous les chefs militaires de Frédéric II à Napoléon tiendront pour un modèle –, les légions sont mises en déroute, la péninsule italienne ravagée. Tout est possible. Mais au lieu de marcher sur Rome, il laisse ses hommes, dépourvus de passion patriotique, s'amollir dans les délices de Capoue. Fatale erreur. Que survienne un chef résolu et le cours de l'histoire s'inverse. En 209 av. J.-C., Scipion, le futur Scipion « l'Africain », s'empare de Carthagène au cœur de l'Espagne barcide. A Zama, en 202 av. J.-C., il met un point final à la carrière du héros gétule. A quelques lieues de Carthage, les 36 000 hommes d'Hannibal font face aux 23 000 Romains de Scipion. Aucun n'a de réserve. Aucune retraite n'est possible. C'est l'ultime bataille. L'ordre légionnaire l'emporte, sur des « *mercenaires (…) abandonnés à eux-mêmes par les Carthaginois, qui, saisis de crainte, n'osaient les secourir* », écrira Polybe. Hannibal en fuite finira par se suicider en 183 av. J.-C. de peur d'être livré aux Romains. En 146 av. J.-C., Carthage sera détruite conformément aux vœux de Caton qui scandait ses discours d'un « *Carthago delenda est* ». Il n'y avait pas de place pour deux puissances en Méditerranée. La Mer serait romaine.

La défaite d'Antoine et Cléopâtre face à Octave à la bataille d'Actium en 31 av. J.-C. est aussi la victoire de l'Occident romain sur l'Orient égyptien. Naturellement, au cœur de la République finissante, c'est d'abord la rivalité des ambitions entre Antoine et Octave qui a provoqué le conflit. Mais comme César avant lui, par amour ou calcul politique, qui sait, Antoine avait succombé au charme vénéneux de Cléopâtre, dernière héritière de l'Egypte lagide, souveraine d'un Etat client de Rome qui revendiquait pour lui le double héritage d'Alexandre et de la tradition pharaonique. Il avait épousé Cléopâtre ; il avait répudié son épouse romaine, sœur d'Octave ; il s'était mis sous la protection de Dionysos quand Rome promouvait le culte d'Apollon ; après la conquête de l'Arménie, il avait organisé son triomphe à Alexandrie ; il avait surtout choisi de donner aux deux enfants qu'il avait eus de Cléopâtre le nom d'Alexandre Hélios et de Cléopâtre Séléné ; bref, il était devenu un prince oriental. Ce fut la grande peur des Romains. Par la magie des poètes, la victoire des armes de Rome devient une victoire de civilisation. Ce sont les « *poètes augustéens, Virgile, Horace, Properce* », comme le note fort justement Jean-Louis Voisin dans les pages inspirées par lesquelles il clôt le récit de cet épisode fondateur, qui « *transforment l'ultime guerre civile d'une république moribonde en (…) affrontement grandiose entre l'Orient et l'Occident* ». Dans *L'Enéide*, Virgile livrera la clé d'un choc devenu mythique : « *D'un côté, c'était César Auguste menant au combat les Italiens, avec les pères [les sénateurs] et le peuple, avec nos pénates et les grands dieux (…). En face, avec son opulence barbare et ses armes bigarrées, Antoine, victorieux du côté des peuples de l'Aurore et des rives de la mer Erythrée, charrie avec soi l'Egypte, les forces de l'Orient…* »

Ce qui vaut pour l'Orient et l'Occident, vaut pour chacun des vingt duels évoqués dans *Les Grands Duels qui ont fait le monde.* Tous ont des résonances contemporaines. Il faut, naturellement, se garder des raccourcis, des généralisations hâtives, des anachronismes. Chacun de ces affrontements s'inscrit dans son temps et dans son époque. Cela n'interdit pas de penser au présent.

Ces duels nous donnent, plus encore, un enseignement que nul ne peut sérieusement contester. Si les enjeux changent, si les hommes et les causes passent, si une fois recouvert par la poussière des siècles, les luttes peuvent paraître bien lointaines et bien futiles, malgré tout, c'est dans le combat, militaire, économique ou idéologique, que se forge, à l'ombre des épées, le visage du monde.

À LIRE



Les Grands Duels qui ont fait le monde
Alexis Brézet et Vincent Trémolet de Villers (dir.)
Perrin/*Le Figaro Magazine*
480 pages, 21 €
A paraître le 6 octobre



Entretien avec Ian Kershaw
Propos recueillis par Geoffroy Caillet

Les coulisses de l'enfer

L'historien britannique Ian Kershaw livre avec *L'Europe en enfer (1914-1949)* une somme vigoureuse sur ce demi-siècle où l'Europe s'engagea dans une entreprise d'autodestruction.

Spécialiste incontesté de Hitler, Ian Kershaw le confesse volontiers : il s'agit « *de loin [du] livre le plus difficile que j'aie entrepris* ». L'histoire de l'Europe au XXe siècle valait bien deux volumes, dont le second reste à écrire. Le premier, *L'Europe en enfer (1914-1949)*, embrasse la totalité des deux guerres mondiales et leurs conséquences pour le continent. Avec un admirable sens de la synthèse et une étonnante capacité à ne laisser dans l'ombre aucun des éléments susceptibles d'expliquer les deux traumatismes consécutifs, Ian Kershaw dresse un inventaire méticuleux du demi-siècle d'autodestruction auquel se livra la vieille Europe. En le plaçant sous la vive lumière d'un constat toujours terrifiant : ces cinquante ans sont ceux où « *l'Europe a menacé les fondements mêmes de la civilisation* ».



Main dans la main
Ci-contre : Guillaume II de Prusse et François-Joseph d'Autriche *(carte postale coloriée, vers 1914, d'après une photographie d'E. Bieber)*. Le « chèque en blanc » signé par l'Allemagne à l'Autriche, le 6 juillet 1914, fut, selon Ian Kershaw *(à droite)*, le véritable détonateur de la Grande Guerre.

Dix vigoureux chapitres déroulent donc la chronologie d'un demi-siècle de sang, tout en faisant la part belle aux approches thématiques : sociétés, mouvements politiques, économies, cultures… Sans prétendre révolutionner l'approche historiographique des deux guerres, Ian Kershaw excelle à mettre en relief des éléments souvent noyés dans un savoir diffus. Ainsi lorsqu'il fait valoir la responsabilité déterminante de l'Allemagne, qui signa à l'Autriche-Hongrie un véritable « chèque en blanc », le 6 juillet 1914, pour riposter contre la Serbie. Ou lorsqu'il montre selon quelle progression la frustration allemande née du traité de Versailles finit par infiltrer, dans l'entre-deux-guerres, tous les rouages de la société et du pouvoir politique. De même, son récit fait nettement ressortir que c'est bien sur le coup de poker de la remilitarisation de la Rhénanie, en 1936, que se joua l'engrenage menant à la guerre, bien plus que sur les accords de Munich, le réarmement de l'Allemagne étant devenu en 1938 une réalité qui rendait déjà l'issue du conflit aléatoire, et le déclenchement de la guerre probablement prématuré pour des Alliés qui étaient loin d'avoir achevé leur réarmement.

Evidemment, la difficulté de tenir ce pari de la précision sur un matériau historique aussi dense point ici ou là. Le cas est sensible dans l'analyse du contexte politique des années 1930, qui englobe de façon indistincte les « fascismes » européens. Ainsi, là où Serge Berstein diagnostique « *une quasi-inexistence du fascisme organisé dans la France de l'entre-deux-guerres* », Ian Kershaw, curieusement, accorde beaucoup de crédit à la menace qu'il représente, voyant dans « *la construction du Front populaire, portée par les socialistes, les communistes et les radicaux réunis pour tenter d'affronter et de vaincre le fascisme en France, une stratégie sensée et lucide* ». On peut s'en étonner, quand on sait ce que le thème de l'antifascisme et de la menace d'une droite antisémite et xénophobe doit à la propagande communiste, dirigée par Moscou, depuis 1934, et combien il résiste mal à l'analyse de la situation française, où la tentation fasciste fut le fait de formations anecdotiques.

L'adoption spontanée du point de vue de la gauche s'étend au récit de la guerre d'Espagne, où l'auteur tranche abruptement que « *les querelles de puristes pour savoir si les soldats nationalistes étaient réellement fascistes sont hors de propos. Pour les républicains,*

ils étaient fascistes. Qui pourrait leur donner tort ? » Décrivant « *les incendies d'églises, symboles de l'oppression catholique* », par les républicains, il se borne singulièrement à noter qu'ils « *furent (…) une aubaine pour la propagande de droite* ». Serait-ce à ses yeux leur seul tort ? A l'inverse, on s'étonne que le regret qu'il manifeste du recul de la gauche à l'échelle européenne dans les années 1930 ne s'accompagne pas d'une mise en évidence de la responsabilité de son pacifisme militant dans la marche à la guerre.

Autre paradoxe : la confiance absolue que Ian Kershaw témoigne à la démocratie parlementaire pour garantir la paix est battue en brèche par sa propre analyse de la responsabilité des deux plus solides démocraties du continent, la Grande-Bretagne et la France, dont la valse-hésitation entre politique de prévention et d'apaisement favorisa les menées de Hitler.

Difficile enfin de partager le scepticisme rétrospectif affiché par l'auteur face à la menace bolchevique ressentie par les classes moyennes dans les années 1930, lorsqu'on lit plus loin les remarquables développements qu'il consacre lui-même à la mise en place du système soviétique dans l'Europe de l'Est dès 1945.

Le grand mérite de l'ouvrage de Ian Kershaw réside précisément dans l'attention portée à l'Europe orientale, traditionnellement la grande oubliée des livres d'histoire des deux guerres mondiales. L'histoire de la Pologne, de la Tchécoslovaquie ou de la Hongrie, de leur naissance ou renaissance chaotique en 1919 aux atrocités auxquelles les soumirent des barbaries nazie et stalinienne parfaitement analysées, est éclairée ici avec une rare solidité documentaire. Elle achève de justifier l'ambition de Ian Kershaw de retracer une histoire pleinement européenne du XXe siècle.



L'image d'un âge d'or européen dans les années 1900-1914 correspond-elle à une réalité historique ou est-elle une création postérieure, consécutive au choc de la Grande Guerre ?

Assurément, l'image d'un âge d'or perdu avant 1914 s'est emparée de l'imagination de beaucoup de gens après les horreurs de la Première Guerre mondiale. Des termes comme « la Belle Epoque » en sont venus à être utilisés pour symboliser ce contraste. Mais avant la guerre, il y avait bien eu un véritable sentiment de civilisation prospère et florissante, de progrès continu vers un avenir brillant.

Vous soulignez que c'est le fameux « chèque en blanc » signé par l'Allemagne à l'Autriche qui fut, bien plus que la mécanique des alliances, déterminant dans l'embrasement de juillet 1914. Pourquoi ?

Sans le « chèque en blanc » – l'offre inconditionnelle de soutien apportée par l'Allemagne à l'Autriche-Hongrie, le 6 juillet 1914 – il est peu probable que l'Autriche aurait soumis la Serbie à l'ultimatum sans compromis qu'elle lui adressa le 23 juillet. L'ultimatum – l'Autriche en était bien consciente – entraînerait certainement la Russie dans le conflit qui enflait pour appuyer la Serbie. L'Allemagne ne pourrait dès lors rester sans rien faire. La crise qui grandit rapidement dans la dernière semaine de juillet conduisit inéluctablement à la guerre.

Vous citez le maréchal Foch à propos du traité de Versailles : *« Ce n'est pas la paix, c'est l'armistice pour vingt ans. »* Pourquoi les Alliés ont-ils alors conclu cette paix prématurée ?

Foch était amèrement déçu par le traité de Versailles parce qu'il pensait à juste titre que l'occupation de la Rhénanie par les Alliés pendant quinze ans seulement n'offrait qu'une sécurité insuffisante à la France. Cette amertume a modelé ce qui est venu à être considéré comme un commentaire prophétique au sujet du traité. Mais les Alliés avaient considéré comme une nécessité de parvenir à un règlement d'après-guerre le plus rapidement possible, car ils avaient besoin de résoudre sans délai



RANCŒUR Clemenceau, Wilson et Lloyd George après la signature du traité de Versailles, le 28 juin 1919. L'accord entre les puissances victorieuses établissait la responsabilité de l'Allemagne dans la guerre. Les Allemands en tirèrent un immense ressentiment.

les immenses problèmes territoriaux que la guerre avait laissés derrière elle et d'établir, comme ils l'espéraient, la base d'une paix durable.

Qu'est-ce qui permet de justifier l'option d'une « guerre de trente ans », de 1914 à 1944 ? La volonté d'expansion, voire d'hégémonie, de l'Allemagne depuis le XIXe siècle en est-elle le fil directeur ?

La phrase – il s'agit en fait de trente et un ans, de 1914 à 1945 – est généralement destinée à signifier que la Seconde Guerre mondiale a un lien de causalité avec la première. Autrement dit, l'héritage de la Première Guerre mondiale a engendré les conditions qui ont conduit à la deuxième. L'impact de la Première Guerre mondiale sur l'Allemagne en fournit, peut-être, l'exemple le plus évident.

Quel rôle joua le démantèlement de l'Autriche-Hongrie, en application du principe des nationalités, dans la déstabilisation de l'Europe ?

Les Etats successeurs de l'empire des Habsbourg furent tous confrontés à des problèmes majeurs. Mais la déstabilisation ne se limitait pas à ces Etats. La guerre avait aussi détruit les empires ottoman et russe, et à travers pratiquement toute l'Europe orientale, centrale et du Sud-Est, le problème était d'essayer d'établir des Etats-nations dans des zones de tensions ethniques qui, dès le début, furent le théâtre d'écrasantes difficultés économiques, sociales et politiques.

Vous rappelez que les 132 milliards de marks-or réclamés à l'Allemagne par le traité de Versailles n'étaient pas, pour elle, insurmontables. Comment s'explique alors le ressentiment qui a rongé l'Allemagne jusqu'à l'accession de Hitler au pouvoir ?

Les réparations étaient lourdes et le remboursement aurait pris des décennies. Mais pour la population allemande, elles rappelaient surtout l'humiliation nationale de la défaite, l'obligation de réduire au minimum les forces armées allemandes et la perte du territoire, amputé au traité de Versailles. Par-dessus tout, il y avait une colère intense et un ressentiment rampant, liés au fait que le traité rendait l'Allemagne responsable de la guerre, ce que n'admettait pas la population allemande.

Quel rôle joua la crise de 1929 dans le nouvel embrasement de l'Europe ? Pourquoi déboucha-t-elle en Allemagne sur une crise globale de l'Etat et de la société ?

La crise du capitalisme déclenchée par le krach de Wall Street, à New York, en 1929, détruisit complètement la stabilité économique déjà fragile et produisit une énorme misère sociale dans toute l'Europe. Elle accentua les vives divisions politiques et idéologiques qui minaient des démocraties faibles. La démocratie n'avait pas été en mesure d'établir des bases solides en Allemagne au cours des années 1920. L'effondrement économique qui suivit porta à leur comble les divisions politiques, idéologiques et culturelles dans le pays et produisit une crise de l'Etat à tous les niveaux. La prise du pouvoir par Hitler en fut le résultat.

Ne doit-on pas mettre en cause la diplomatie britannique, qui n'a eu de cesse de promouvoir un relèvement allemand pour éviter l'épanouissement d'une hégémonie française en Europe ?

La diplomatie britannique visait traditionnellement à empêcher la domination du continent par une seule puissance. Cette préoccupation se manifesta dans les délibérations de Versailles, où les Britanniques favorisèrent un traitement de l'Allemagne vaincue plus clément que ne le souhaitaient les Français. Le principal problème à leurs yeux, et à ceux des Américains, était d'empêcher l'Allemagne d'être de nouveau en mesure de faire la guerre, mais ils estimaient que la reprise



COUP DE POKER La remilitarisation de la Rhénanie par l'Allemagne le 7 mars 1936 *(ci-contre)* fut pour Hitler *(page de droite)* un véritable coup de poker. L'absence de réaction militaire de la France et de la Grande-Bretagne lui permit de réarmer sans obstacle.

économique allemande était importante pour l'ensemble de l'Europe.

Pourquoi la remilitarisation de la Rhénanie par Hitler en 1936 marque-t-elle, plus que les accords de Munich, le début d'un compte à rebours de la guerre ? Pourquoi Français et Britanniques ne s'y opposèrent-ils pas tant qu'ils en avaient les moyens ?

En 1936, l'Allemagne était loin d'être aussi forte militairement qu'elle le deviendrait en 1938. Le succès de Hitler fut la plus claire démonstration de la faiblesse des démocraties occidentales et de leur volonté d'apaiser l'Allemagne. La remilitarisation de la Rhénanie fut le fait d'une petite force militaire qui aurait pu être arrêtée par l'armée française. Mais les Français n'étaient pas préparés à agir si les Britanniques ne bougeaient pas. Et la Grande-Bretagne avait fait clairement savoir aux dirigeants français qu'elle n'entreprendrait pas une action militaire contre l'Allemagne si Hitler décidait de se limiter à « son arrière-cour personnelle ».

Vous faites remarquer que le déclin de la démocratie dans les années 1930 a coïncidé avec la montée des tensions en Europe. Pourtant, ce sont bien des démocraties solides et influentes qui ont ouvert la voie à Hitler.

Au moment de la prise du pouvoir par Hitler en Allemagne, en 1933, la situation internationale était déjà plus tendue qu'elle ne l'avait été à la veille de la Grande Dépression. L'idéalisme de Briand n'était plus qu'un lointain souvenir. Les deux grandes puissances occidentales, la Grande-Bretagne et la France, faisaient face à une Allemagne nouvelle qui s'affirmait. Mais elles étaient elles-mêmes divisées sur leur attitude envers la question cruciale du réarmement allemand. Les Britanniques pensaient que seul un désarmement général conduirait à une plus grande sécurité. Les Français, on les comprend, donnaient la priorité absolue à leur propre sécurité. Hitler fut en mesure d'exploiter ces divisions des alliés occidentaux pour bâtir, d'abord secrètement, une force militaire allemande. Cette force apparut en l'espace de deux ans et la politique anglo-française devint dès lors de plus en plus orientée vers l'apaisement de l'Allemagne.

Vous soulignez qu'une des raisons pour lesquelles la Grande-Bretagne ne s'opposa pas à la remilitarisation de la Rhénanie fut la crainte de la désapprobation de son opinion publique. Dès lors, le procès du nazisme peut-il éviter d'être aussi celui des faiblesses structurelles des démocraties parlementaires telles qu'elles existaient avant-guerre ?

L'opinion publique française comme anglaise pensait qu'il ne valait pas la peine de prendre le risque d'une guerre pour empêcher la remilitarisation de la Rhénanie. En France et en Grande-Bretagne, régnait la peur généralisée d'une autre guerre. Si l'on y ajoute les graves problèmes économiques auxquels les deux pays avaient été confrontés pendant la Grande Dépression, cela signifiait que les démocraties occidentales étaient en position de faiblesse pour contrer une dictature qui se réarmait rapidement et s'engageait dans un expansionnisme dangereux. Les conditions étaient dès lors remplies pour une nouvelle conflagration européenne.

À LIRE



L'Europe en enfer (1914-1949)
Ian Kershaw
Seuil
640 pages
26 €

Par Jean Sévillia


© BALTEL/SIPA.

EN MARGE DES MARÉES

Les savoureux Mémoires de Jean-Baptiste Louis retracent l'étonnant parcours d'un avocat royaliste de 1789 à 1830. Un témoignage inédit qui offre une autre vision des deux révolutions.

Les Mémoires font partie des livres dans lesquels l'amateur d'histoire se plonge avec gourmandise. Mais il en est deux sortes. Il y a d'abord les Mémoires des grands personnages et des grands témoins, de Joinville à Saint-Simon et du cardinal de Retz au général De Gaulle. Mais il existe aussi les Mémoires des obscurs et des sans-grade, qui ont souvent raconté leur vie à la seule intention de leurs descendants : leur regard sur le passé peut néanmoins être précieux. Ce type de textes fait l'objet d'un travail scientifique, puisqu'un groupe de recherche du CNRS et de l'université de Paris-Sorbonne s'est attaché, entre 2003 et 2014, à recenser les « *écrits du for privé* » en France de la fin du Moyen Age à 1914 : livres de raison, livres de famille, diaires, Mémoires, autobiographies, journaux intimes, journaux de voyage, journaux de prison, etc. sont définis comme des « *textes non littéraires produits par des gens ordinaires* ».

C'est à ce genre qu'appartiennent deux manuscrits inédits de Jean-Baptiste Louis, qui fut clerc de procureur, procureur, avocat et bâtonnier du barreau de Paris en 1829. Le premier texte, rédigé pour ses enfants et petits-enfants, est un récit de sa vie, des années 1760 à 1830 ; le second est un journal de la révolution de 1830. L'ensemble paraît sous le titre de *Mémoires d'un avocat au cœur des révolutions, 1789-1830*, l'édition étant établie et accompagnée de notes d'une rigueur historique impeccable par Geoffroy Caillet, rédacteur en chef au *Figaro Histoire* et par ailleurs descendant de Jean-Baptiste Louis, et présentée par Yves Ozanam, archiviste de l'ordre des avocats au barreau de Paris. Les deux textes ont été rédigés en 1830-1831, et reflètent les opinions sociales et politiques de leur auteur à cette époque. Jean-Baptiste Louis, catholique et royaliste légitimiste, est un conservateur, si ce n'est un réactionnaire, mais tel n'a pas toujours été le cas. L'intérêt de ses Mémoires provient précisément de l'exposé de son évolution à travers l'Ancien Régime, la Révolution, le Consulat, l'Empire et la Restauration.

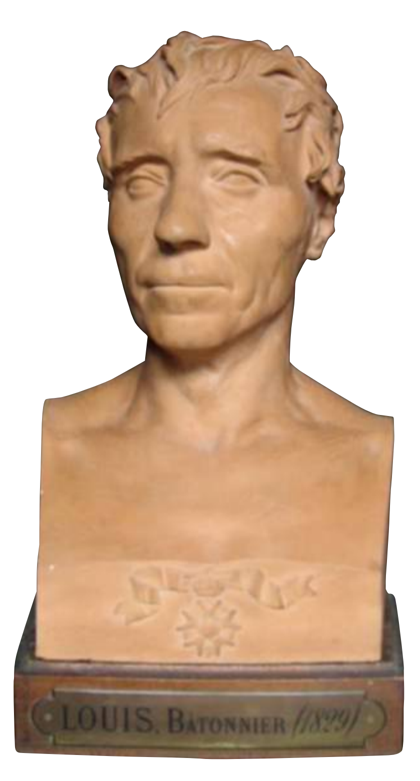
Né en 1760 à Charbogne, un village de Champagne, aujourd'hui situé dans les Ardennes, au sein d'une modeste famille rurale, Jean-Baptiste Louis passe son enfance à la campagne. Ses souvenirs restituent d'abord l'importance de la religion dans l'ancienne France : « *A l'âge*, raconte-t-il, *où on me fit faire ma première communion, à douze ans et demi, j'étais familiarisé avec l'Ancien et le Nouveau Testament, que le maître me faisait copier.* »

Ayant perdu très tôt son père, le garçon est élevé par sa mère et son second mari. Ce laboureur exploite la ferme d'un avocat-procureur de Rethel, qui accepte de prendre à son service Jean-Baptiste Louis, alors âgé de 13 ans. Quittant la campagne pour Rethel, l'adolescent travaille pour l'avocat, l'accompagne aux audiences et s'initie au droit. A la mort de son patron, il devient clerc chez un autre avocat-procureur de Rethel. Ses souvenirs soulignent la pénétration des Lumières dans le monde des juristes. « *On ne parlait*, écrit-il, *que de Voltaire, de Jean-Jacques, de d'Alembert, de Diderot, d'Helvétius, etc. On ne lisait que leurs livres.* »

En 1780, à 20 ans, Jean-Baptiste Louis tente sa chance dans la capitale, ayant trouvé une place de clerc chez un procureur au parlement de Paris, puis de maître clerc chez d'autres procureurs. Ainsi est-il embauché, en 1783, chez Pierre Corvisart, « *rue de Sorbonne* », où il devient ami avec son fils Jean Nicolas. Sur celui qui sera le premier médecin de Napoléon, les Mémoires de Louis nous apportent ce jugement : « *Nourri de la lecture des philosophes et partisan zélé de toutes les idées d'indépendance que venait d'accréditer la guerre d'Amérique, toute espèce de subordination lui était insupportable ; les supériorités le blessaient.* »

En 1784, Corvisart ayant été frappé d'une attaque de paralysie, Louis prend la tête de son étude puis, l'année suivante, rachète sa charge de procureur au Parlement. Dans les années 1787-1788, lorsque Louis XVI et ses ministres Calonne et Loménie de Brienne s'efforcent d'imposer des réformes financières et fiscales qui se heurtent à l'opposition des

© GEOFFROY CAILLET/COLLECTION F. DE TEYSSIER. © BIBLIOTHÈQUE DE L'ORDRE DES AVOCATS AU BARREAU DE PARIS.



D'un Louis l'autre
Par sa fidélité inébranlable aux Bourbons de 1789 à 1830, le parcours de Jean-Baptiste Louis tranche avec l'opportunisme qui caractérisa l'univers des hommes de loi à son époque. *« Egaré sur les pas des philosophes »* dans sa jeunesse, il se détacha de la Révolution dès la nuit du 4 août.
Page de gauche : *Jean-Baptiste Louis vers 1795*, miniature peinte (collection F. de Teyssier).
Ci-contre : *Louis en bâtonnier*, par Dantan Jeune, plâtre patiné terre cuite, 1831 (Paris, Bibliothèque de l'ordre des avocats).

parlements, Jean-Baptiste Louis est au cœur de la mêlée, notamment dans l'affaire de l'impôt territorial destiné à taxer tous les propriétaires sans distinction en remplaçant les autres impôts. *« Les premiers cris contraires*, se souvient-il, *faisant écho de proche en proche, à commencer par tout le peuple du Palais, les avocats, les procureurs, les greffiers, les commis, les clercs de procureur, sortent du sein du Parlement. »* Avec plus de quarante ans de recul, Jean-Baptiste Louis reconnaît avoir participé au mouvement : *« Je ne m'en excuse pas ; j'étais de ce peuple du Palais. J'avais pourtant une vénération profonde pour mon roi ; il était si bon ! (…) Mais je criais avec la multitude contre les ministres. (…) je déclamais contre l'impôt territorial, que je taxais de recherche inquisitoriale des propriétés. »*

Dans le même registre, il convient avoir acquiescé aux prémices de la Révolution : convocation des états généraux ; examen des cahiers de doléances (*« les cahiers étaient généralement sages et respectueux envers le roi ; j'en ai lu une grande partie ; on n'y demandait que la réformation des abus »*) ; la constitution du tiers en Assemblée nationale le 17 juin 1789 ; le serment du Jeu de paume le 20 juin et le discours du roi, le 23 juin, annonçant l'abolition de la taille et des corvées et la création d'états provinciaux. *« Je suivais le torrent, je l'avoue »*, observe Jean-Baptiste Louis.

Ce qui fera changer ce juriste, plus encore que les violences du 14 juillet, c'est la nuit où l'Assemblée supprima sans préavis les milliers de lois qui organisaient la société d'Ancien Régime. *« Les décrets de la nuit du 4 au 5 août*, estime-t-il, *(…) violant selon moi le droit de propriété, sous le prétexte de l'abolition du régime féodal, préparaient le bouleversement de la société. »* Le transfert de la famille royale dans la capitale, le 6 octobre suivant, le fera définitivement basculer : *« j'ai été l'un des tristes spectateurs de ce long supplice du roi et de la famille royale entraînés lentement de Versailles à Paris à travers et aux cris féroces d'une populace hideuse, portant en trophée les têtes des gardes du corps fidèles »*.

Par la suite, Jean-Baptiste Louis évite de se faire remarquer. En 1791, il liquide sa charge et s'installe avec sa famille au château de Torcy-en-Brie. En 1793, il comparaît devant le Comité de sûreté générale pour avoir hébergé un émigré, mais a la chance d'être finalement relâché. En 1794, après Thermidor, il trouve une place d'employé à la Trésorerie nationale. *« De huit que nous étions dans mon bureau*, explique-t-il, *nous ne comptions qu'un semi-jacobin, bon homme d'ailleurs. Tout le reste était royaliste, détestant bien cordialement à bas bruit la Révolution et ses absurdes exigences. »* L'auteur avoue pourtant avoir prêté *« le serment de haine à la royauté »*, témoignant de la pression politique qui existait encore après la chute de Robespierre. Lors de l'ébauche de réaction royaliste de 1795, avant la répression du 13 vendémiaire où Barras fit appel à Bonaparte pour mitrailler les contre-révolutionnaires à Saint-Roch, Louis prononce un discours courageux devant sa section des Thermes, réclamant le droit d'élire des députés qui ne soient pas d'anciens conventionnels. Mais la peur ayant vite repris possession des esprits, la résolution d'imprimer son discours, prise spontanément par l'assistance, resta lettre morte…

Sous le Consulat, l'ordre judiciaire étant réorganisé, Louis reprend du service comme défenseur officieux. Il tente d'être nommé avoué près le tribunal d'appel de Paris, mais est écarté en raison de ses idées. Il retourne alors au métier d'avocat qu'il ne quittera plus, prêtant serment devant la cour d'appel de Paris en 1808. Nommé au conseil de discipline de l'Ordre en 1813, il y siégera pendant dix-sept ans. Consécration suprême, il est élu bâtonnier de l'ordre des avocats au barreau de Paris en 1829. Après la révolution de 1830, qu'il abhorre, il se retire et mourra quatre ans plus tard.

« Par son parcours, remarque avec justesse Yves Ozanam dans sa préface, *Louis illustre combien une bonne maîtrise du droit peut faciliter l'ascension sociale, tant dans la France de l'Ancien Régime que dans la nouvelle nation issue de la Révolution et de l'Empire. »* Mêlant histoire politique et histoire sociale, les Mémoires de ce personnage oublié témoignent de l'attitude et des réactions des sans-grade qui ont traversé, sans y adhérer, les soubresauts qui ont accouché de la France moderne. Loin de l'exaltation rétrospective ou des plaidoyers pro domo de ceux qui ont pris une part active à l'événement, ils en font un récit qui sonne étonnamment vrai. Leur lecture n'en est que plus savoureuse.

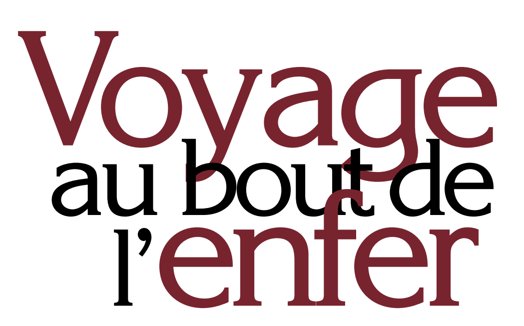
À LIRE



Mémoires d'un avocat au cœur des révolutions, 1789-1830, **Jean-Baptiste Louis, édition établie et annotée par Geoffroy Caillet, présentation par Yves Ozanam, La Mémoire du Droit, 294 pages, 24 €.**

Par Michel De Jaeghere





Voyage au bout de l'enfer

Emmanuel de Waresquiel fait du procès de Marie-Antoinette le support d'une méditation profonde sur l'un des trous noirs de la mémoire républicaine.

Il ne leur avait fallu que trois jours et deux nuits. Le 16 octobre 1793, le tribunal révolutionnaire avait rendu son verdict à quatre heures du matin. Il avait condamné à mort Marie-Antoinette de Habsbourg-Lorraine : la veuve Capet. Coupable d'avoir conspiré contre le peuple et trahi le pays. Coupable surtout d'avoir incarné trop longtemps la jeunesse, la beauté, l'insouciance. Coupable d'avoir été reine. Elle avait été exécutée le jour même.

On avait à peine préservé les apparences d'un procès. Le Tribunal révolutionnaire n'avait pas été constitué pour rendre la justice, mais pour « *terroriser les ennemis de la République* ». En deux ans, il enverrait près de trois mille personnes à l'échafaud. Les témoins avaient tous été appelés par l'accusation. Ils avaient déposé avec la peur au ventre, la conscience aiguë que chacune de leurs paroles leur serait tenue à charge. Constitutionnels ou patriotes, girondins, montagnards, enragés, nombre d'entre eux – le marquis de Gouvernet, le comte de la Tour du Pin, Bailly, le maire de Paris, Manuel, le procureur de la commune, Hébert, l'ignoble Père Duchesne – seraient, les mois suivants, guillotinés. Les juges étaient les hommes de Robespierre. Les jurés avaient été sélectionnés par Fouquier-Tinville, l'accusateur public, la « *bouche de fer de la Terreur* ». Tous étaient sans-culottes ou jacobins. Des membres du Comité de sûreté générale – tous montagnards, tous régicides – étaient chargés de faire toutes les réquisitions nécessaires pour soutenir l'accusation. Les avocats qui s'étaient spontanément proposés pour assurer la défense de l'accusée avaient été emprisonnés. Ils seraient bientôt exécutés. Ceux qui avaient été commis d'office à la veille du procès seraient arrêtés à l'issue des audiences, pour avoir mis trop de chaleur dans leurs plaidoiries. Il en irait de même de l'officier de gendarmerie qui commandait le piquet chargé d'escorter la reine de sa cellule à la salle d'audience. Il avait été dénoncé pour lui avoir donné le bras dans un escalier et lui avoir tendu un verre d'eau.

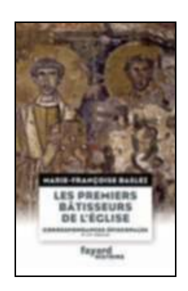
On ne s'était pas soucié de nourrir le dossier de pièces à conviction ; on s'était contenté du témoignage de seconds rôles qui avaient rapporté par ouï-dire des propos supposés. On avait poussé l'ignominie jusqu'à extorquer à son fils de 8 ans une accusation d'inceste.

Le procès de Marie-Antoinette a quelque chose d'une tragédie grecque. Tout y était joué d'avance, et la surprise ne vient que de la découverte des bassesses dont est capable l'âme humaine. En nous entraînant dans les tribunes où se pressent tricoteuses et sectionnaires pour en retracer le déroulement au plus près, Emmanuel de Waresquiel n'a pas tenté d'entretenir un impossible suspense. Dans la touffeur d'une salle d'audience où ne règne qu'un demi-jour blafard, et où se découpent les silhouettes de juges empanachés, alignés sur l'estrade comme autant de corbeaux, il raconte l'histoire d'une descente aux enfers. Au fil d'un récit dont les détours, les méandres, les retours en arrière ne compromettent jamais la tension, la dramaturgie, il compose un portrait de groupe où le face-à-face de l'accusateur public avec la reine s'enrichit de l'arrière-plan que lui fournit le défilé des figures secondaires. Heureux biographe de Talleyrand et de Fouché, historien inspiré des *Cent-Jours*, Waresquiel s'est souvenu de la leçon de José Cabanis (son prodigieux *Sacre de Napoléon*, son extraordinaire *Charles X, roi ultra*). L'histoire lui est un prétexte pour peindre en clair-obscur, esquisser des portraits qui sont autant de supports à une méditation sur la condition humaine. Parmi les jurés, il découvre ici Claude Louis Châtelet, qui avait été l'un des peintres favoris de la reine, au temps des fêtes de Trianon. Il fait désormais partie de la section des Piques après avoir appartenu à la commune insurrectionnelle. Dans la cohorte des témoins, commissaires de la commune, concierges de la prison, femmes de charge, délateurs, il nous fait entrevoir le comte de la Tour du Pin, l'un des derniers ministres de la guerre de Louis XVI saluant d'une révérence celle qui est restée pour lui la reine (il sera guillotiné au mois d'avril suivant).

Ecrit dans une langue musicale, souveraine, son livre explore l'un des trous noirs de la mémoire républicaine. Il met en scène ce moment où la France moderne s'est bâtie sur l'oubli des libertés les plus élémentaires, l'ignominie des procédés de basse police, la libération des instincts les plus bas, des pulsions les plus sanguinaires, le mépris de toute justice et de tout droit par ceux-là mêmes qui venaient de proclamer la souveraineté de la loi. Plus qu'en aucun de ses livres, et au rebours des usages universitaires, Emmanuel de Waresquiel a donné à ce *Juger la reine* un tour très personnel. La science, le sérieux, la volonté de ne rien écrire qui ne trouve son origine dans la critique des sources, l'analyse minutieuse d'archives inexploitées n'a pas désarmé, en lui, le désir de produire une œuvre littéraire. Affranchi par l'autorité que lui donne désormais son œuvre d'historien, c'est en écrivain qu'il prend appui sur elles pour jeter un jour cru sur les tréfonds les plus secrets de la nature humaine.

***Juger la reine*, d'Emmanuel de Waresquiel, Tallandier, 368 pages, 22,50 €.**

Par Michel De Jaeghere, Jean-Louis Voisin, Frédéric Valloire, Geoffroy Caillet, Joséphine de Varax, Eric Mension-Rigau, Dorothée Bellamy, Philippe Maxence, Jean Sévillia et Albane Piot



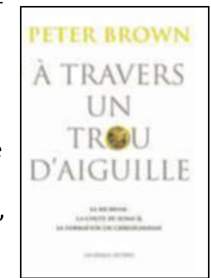
Les Premiers Bâtisseurs de l'Eglise

Marie-Françoise Baslez

L'histoire des trois premiers siècles de l'Eglise relève, pour les historiens, du défi, tant la documentation qui nous est parvenue comporte de lacunes. Elle nous offre des éclairages sur certaines périodes de la vie de certaines Eglises particulières, sans que les connexions qui ont pu exister entre elles ne permettent de reconstituer de manière assurée la vie de la seule et unique Eglise du Christ. Professeur d'histoire ancienne à la Sorbonne, spécialiste des origines chrétiennes (son histoire des *Persécutions dans l'Antiquité* et sa biographie de saint Paul ont fait date), Marie-Françoise Baslez a choisi de prendre son parti de cette discontinuité, de ces zones d'ombre en se plongeant dans l'étude comparative des correspondances épiscopales des IIe et IIIe siècles. Consciente de ne disposer, avec chacune d'entre elles, que d'un miroir déformant sur ce que purent être les premières communautés chrétiennes, elle a analysé en série les lettres des évêques pour tenter d'en découvrir les constantes et les variations. Elle en a tiré un portrait de groupe des « premiers bâtisseurs de l'Eglise » où se dévoilent aussi bien l'origine et le mode de recrutement des évêques, la constitution progressive du réseau où se tisse l'unité de la grande Eglise, que la gestion des crises, l'attitude observée vis-à-vis des autorités politiques, alternativement tolérantes ou persécutrices, les débats théologiques ou l'affirmation d'une autorité capable de préserver une organisation quasi clandestine de l'éclatement qui lui semblait promis. L'enquête se révèle passionnante. On bénit, à la lire, ces premiers évêques de s'être autant écrit. ***MDeJ***

Fayard, 304 pages, 22 €. A paraître le 10 octobre.

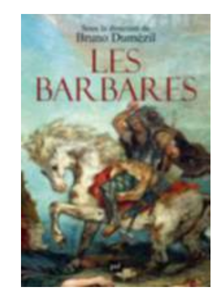
A travers un trou d'aiguille. La richesse, la chute de Rome et la formation du christianisme. **Peter Brown**



Né en 1935, à Dublin, cet universitaire a bousculé par ses études, son savoir et ses propositions notre connaissance et notre représentation de l'Antiquité tardive, cette période (IVe-VIIIe siècles) qui lie l'Antiquité classique aux temps médiévaux. Naturellement, il a provoqué adhésions et contestations. Ce gros ouvrage, paru en 2012 à Princeton, ne dérogera pas à la règle. En vingt-neuf chapitres, Brown y examine l'impact de la richesse sur les Eglises chrétiennes d'Occident, de 350 à 550. Ce n'est que dans le dernier quart du IVe siècle, démontre-t-il, que des hommes riches et puissants accèdent à des postes d'évêques et comptent parmi les écrivains chrétiens. Nouvelle richesse collective qui contraste avec la pauvreté matérielle de l'Eglise aux siècles précédents. Cette richesse entraîne un grand nombre d'écrits sur son usage. Ils témoignent de nouvelles attitudes chrétiennes d'autant que les Eglises chrétiennes apparaissent au IVe siècle comme riches dans un monde qui s'est au contraire appauvri. Siècle suivant, nouvelle situation : l'Eglise prend en charge non seulement les indigents (comme elle le faisait auparavant), mais presque tous les citoyens, et ses responsables administrent et construisent. Quant aux laïcs, ils commencent à donner leurs propres richesses à l'Eglise pour assurer leur salut dans l'au-delà. C'est précisément ce thème qu'approfondit une autre étude, toute récente de Peter Brown, *Le Prix du Salut* (Belin, 324 pages, 23 €). Deux ouvrages complémentaires qui éveilleront idées, enthousiasmes et critiques. ***J-LV***

Les Belles Lettres, 790 pages, 29,50 €.

Les Barbares. **Sous la direction de Bruno Dumézil**



Rassembler en un dictionnaire de 1 500 pages tout ce qu'on sait ou ce qu'on croit savoir sur les Barbares en croisant histoire, philosophie, linguistique, ethnologie, archéologie, histoire de l'art, théologie, tel est le pari fou de cet ouvrage collectif, qui a mobilisé plus de cent quarante historiens européens. L'ambition était immense, le résultat foisonnant, même si on peut s'étonner de certains partis pris. Si l'on y décrypte aussi bien l'image du Barbare sur la colonne Aurélienne que la pratique de l'hippophagie, la coutume de boire dans des crânes (d'Hérodote à Olaf Grossebaf dans *Astérix et les Normands !*), la saga des *Nibelungen* ou la série *Game of Thrones* ; si l'on croise la biographie de la reine bretonne Boudicca en même temps que celle de l'empereur perse Chosroès ; si l'on voyage de la Chine à la Scandinavie des Vikings, et des royaumes hellénistiques au pays du roi Arthur, on est d'autant plus surpris qu'un tel dictionnaire ne comporte d'entrée ni pour « Invasions », ni pour « Armées », ni pour « Guerres » – à l'exception des guerres médiques et des croisades ! – ; qu'on n'y trouve aucune donnée précise sur le statut des Barbares dans l'Empire romain ; et que la bibliographie (annoncée il est vrai comme « sélective ») ignore (à une exception près) l'œuvre pourtant fondatrice de l'historien britannique Peter Heather, qui a profondément renouvelé notre approche de la question (pour mémoire : *The Goths and the Balkans, A.D. 350-500*, 1987 ; *The Goths in the Fourth Century*, 1991 ; *Goths and Romans, 332-489*, 1991 ; *The Huns and the End of the Roman Empire in Western Europe*, 1995 ; *The Visigoths from the Migration Period to the Seventh Century : an Ethnographic Perspective*, 1999 ; *The Fall of the Roman Empire : a New History of Rome and the Barbarians*, 2005 ; *Empires and Barbarians : Migration, Development and the Birth of Europe*, 2009 ; *The Restoration of Rome : Barbarian Popes and Imperial Pretenders*, 2013). La volonté de rompre avec la vision conflictuelle du face-à-face entre civilisation et barbarie pour privilégier systématiquement les zones de contact, les influences mutuelles, fait voir là, paradoxalement, ses limites. ***MDeJ***

PUF, 1 520 pages, 32 €.



Les Derniers Jours. La fin de l'Empire romain d'Occident. **Michel De Jaeghere**

On sait la rivalité qui oppose « universitaires » et journalistes, les uns reprochant aux autres de s'aventurer dans des domaines qu'ils connaissent mal, les seconds décrétant que les premiers sont souvent illisibles pour un public de non-spécialistes. Cet ouvrage devrait réconcilier ces deux exigences : bonheur de l'expression et rigueur de la documentation. D'autant qu'aucun livre actuel, universitaire ou non, ne fournit une chronologie aussi serrée et aussi ample des événements qui conduisent à la fin de l'Empire romain d'Occident. Que l'auteur dans ces *Derniers jours* voie plus que les derniers jours, il ne le conteste pas. Mais jamais son interprétation n'oblitère sa démarche, celle d'un historien qui veut établir les faits et les comprendre avant juger. Ainsi son annexe sur un point précis, qui est plus qu'un détail (le traité de 382 entre Théodose et les Goths), en apporte la démonstration. Avec son riche dossier de cartes, sa chronologie, sa bibliographie, ce livre est de ceux que tout amateur d'histoire se doit d'avoir dans sa bibliothèque. ***FV***

Perrin, « Tempus », 736 pages, 16 €.



La Bastille. Mystères et secrets d'une prison d'Etat

Jean-Christian Petitfils

On voudrait appeler ce livre « le roman de la Bastille » tant Jean-Christian Petitfils fait revivre avec un art consommé du récit la destinée de la plus fameuse des forteresses royales, bâtie au XIVe siècle et disparue un certain 14 juillet 1789. C'est pourtant bien d'histoire qu'il s'agit, et de ce point de vue encore, son ouvrage haletant tient ses promesses : prisonniers fameux (le Masque de fer), évasions rocambolesques (celles de Jean Danry, dit Latude, valent tous les films de cape et d'épée), conditions de vie alternativement très confortables et inhumaines, et, bien sûr, récit circonstancié du jour qui vit la fin de la vieille dame du faubourg Saint-Antoine. Dans un chapitre particulièrement éclairant, l'auteur montre comment la propagande de Voltaire et des philosophes contribua à faire de cette prison aristocratique par excellence le symbole de l'arbitraire royal aux yeux du petit peuple. Pour autant, ce n'est pas dans l'intention d'en libérer les sept prisonniers que celui-ci l'assaillit le 14 juillet, mais pour y chercher poudre et munitions. Elle ne fut pas davantage prise par lui : elle ne se défendit pas. Comme toujours, Jean-Christian Petitfils excelle à débusquer l'histoire derrière le symbole. Passionnant. ***GC***

Tallandier, 400 pages, 22,90 €.



Les Armées du Roi. Le grand chantier, XVIIe-XVIIIe siècle

Olivier Chaline

Aux alentours de 1690, les armées du roi de France affichent une suprématie sans égale, simultanément sur terre et sur mer. Cela ne se vit jamais plus, ni sous les descendants de Louis XIV ni lors des grandes campagnes napoléoniennes et après. Cet apogée militaire est le fruit d'une longue construction commencée sous Louis XIII et continuée par son successeur. Bien qu'ayant des modes de fonctionnement et des développements différents, la marine et l'armée sont traitées en parallèle dans cet ouvrage, afin de mieux comprendre l'ampleur de ce « chantier », son évolution, son apogée, ses limites. Le fonctionnement d'un régiment ou d'un navire est détaillé, l'uniformisation des armes, le recrutement des hommes, mais aussi les rapports avec les nobles, l'impact sur l'économie du royaume… Et l'on comprend, grâce à cette intéressante étude, que la constitution de cette grande et puissante armée d'Etat n'a pas été une évidence, mais bien le résultat d'une formidable entreprise. ***JdV***

Armand Colin, 352 pages, 24,90 €.

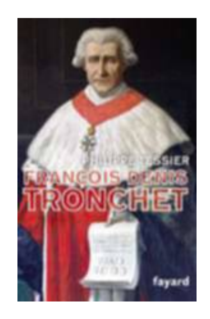


L'Art de conduire une bataille

Gilles Haberey et Hugues Perot

Deux saint-cyriens, colonels d'active, ont assemblé forces et connaissances pour présenter de la bataille de Cannes (216 av. J.-C.) à la guerre du Golfe de 1991, les tactiques des stratèges qui les ont menées. Autrement dit, comment la victoire a-t-elle été remportée sur le terrain ? A un classement chronologique (disponible en fin d'ouvrage avec une courte présentation des principaux chefs ennemis), ces auteurs ont préféré un regroupement par tactique des vingt-six batailles étudiées. L'on aura ainsi « Tendre une embuscade », illustré par la bataille de Teutoburg entre Romains et Germains, en 9 apr. J.-C., et celle de Hattin, du 4 juillet 1187, entre les armées des Etats latins de Terre sainte et celles de Saladin, ou « Disloquer par le choc », avec la bataille de Muret de septembre 1213 et celle de Kasserine de février 1943. Le lecteur s'habitue très vite à cette gymnastique intellectuelle. Elle lui est facilitée par le dispositif adopté pour la présentation identique de chaque engagement : situation générale, forces en présence et intentions, déroulement de la bataille, enseignements tactiques. Naturellement, des plans et des croquis accompagnent les analyses. Jamais le combattant et sa confiance dans ses chefs ne sont oubliés. Car la tactique n'est pas une activité intuitive, mais le fruit d'une science complexe où le hasard ne tient qu'une place minime, et où ce sont des hommes qui s'affrontent. ***FV***

Editions Pierre de Taillac, 332 pages, 26,90 €.



François Denis Tronchet. **Philippe Tessier**

Il n'est connu que par ses rues de Paris et de Lyon. Pourtant, ce juriste a construit en grande partie le droit pénal et le droit successoral modernes. Cette biographie, la première, sort de l'ombre François Denis Tronchet (1726-1806). Issu de la « basoche » parisienne, tôt orphelin, il est avocat à 19 ans. Vite agrégé à l'élite du barreau, il est renommé pour son savoir, ses consultations, sa compétence. En 1787, Tronchet est au sommet de son art, compte dans sa clientèle la haute noblesse, a constitué autour de lui un réseau de juristes. Il est riche. Il le restera jusqu'à sa mort. Bâtonnier du barreau de Paris en mai 1789, élu député de Paris aux états généraux, il siège à la Constituante. Ce fils des Lumières accepte la Révolution. Elle lui ouvre les portes de la politique. En 1791, il estime qu'elle est terminée. Une naïveté. Sans être monarchiste, il défend Louis XVI, essaie de le sauver en se référant à l'humanité contre la barbarie et en s'installant sur le terrain procédural. Puis, il se fait discret, soutient le Directoire par pragmatisme, jure « haine à la royauté », est élu au Conseil des Anciens. Sous le Consulat, il devient sénateur et préside la commission chargée de rédiger le Code civil qui porte sa marque, celle d'un juriste attaché à la tradition comme à la Révolution, et qui a su se faufiler sous tous les régimes avant de reposer au Panthéon. Sa biographie lui ressemble, solide, technique, austère, un rien monotone, sans éclat ni passion. ***FV***

Fayard, 512 pages, 26,50 €.

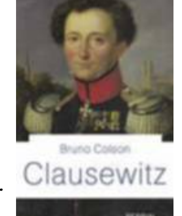


Madame de Polignac. **Nathalie Colas des Francs**

« Adieu, mon cher cœur. (…) Ne doutez jamais de ma tendre amitié : elle est à vous jusqu'à la mort », écrivait Marie-Antoinette à Yolande de Polignac, qui commençait son exil. Détestée par le peuple révolutionnaire, cible, autant que la reine, de pamphlets orduriers, la duchesse de Polignac est vue – aujourd'hui encore – comme le symbole d'une aristocratie perverse, dépravée, calculatrice. C'est pourtant le naturel, la simplicité et la beauté de Yolande qui avaient séduit la jeune reine, un jour de 1775. Très vite, les faveurs pleuvent sur Mme de Polignac et ses nombreux amis, lui attirant la jalousie de la Cour. Alors que le royaume s'enfonce dans les difficultés financières et que gronde l'opinion publique, les privilèges qu'accorde la reine à sa favorite font scandale, forçant la duchesse à un départ précipité en 1789. Jamais elle ne se pardonna d'avoir quitté le couple royal et, après sa mort, à 44 ans, deux mois après celle de la reine, on grava sur sa tombe « *Morte de douleur* ». Nathalie Colas des Francs présente ici une biographie originale de la duchesse de Polignac sous forme de portrait croisé avec Marie-Antoinette. Elle offre une belle et juste vision de l'amitié profonde que partagèrent les deux femmes, tout en la replaçant dans le contexte historique troublé de l'époque. ***JdV***

Tallandier, 368 pages, 23,90 €.

Clausewitz. **Bruno Colson**



Spécialiste de l'histoire de la guerre et de la stratégie à l'époque napoléonienne, cet universitaire belge était tout désigné pour brosser la biographie de l'auteur de *De la guerre,* un ouvrage posthume. Car paradoxalement sa pensée et ses écrits ont escamoté la courte vie de Clausewitz (1780-1831). Loin d'être celle d'un théoricien confiné dans sa bibliothèque, elle est celle d'un homme de terrain. Officier supérieur, acteur des guerres napoléoniennes, riche d'une expérience militaire variée – de la charge au sabre à l'état-major, de la réforme de l'armée prussienne à la campagne de Russie –, il alterne réflexion et action. Il a très vite une vision non mécaniste mais organique de la guerre, comprend qu'une bataille victorieuse peut ne servir à rien si elle ne s'accompagne pas de la volonté politique de poursuivre la lutte. Une biographie qui fera date. ***FV***

Perrin, 600 pages, 27 €.

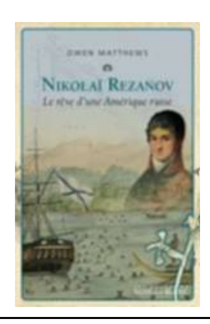
Le choix du conseil
Par Jean Tulard

Joseph Bonaparte
Thierry Lentz

Il était l'aîné et Napoléon, son cadet, l'a toujours ménagé. Il lui a donné une couronne avant ses frères, faisant de Joseph un roi de Naples en 1806 (à la place d'un Bourbon) et un roi d'Espagne en 1808 (à la place d'un autre Bourbon). Joseph n'avait rien demandé, était dépourvu de talents militaires et sut toujours s'effacer devant Napoléon. Les historiens de l'Empire (y compris Frédéric Masson) l'ont toujours délaissé, dédaigné, sinon méprisé. Il faut dire que la lecture de ses « Mémoires » en dix épais volumes est particulièrement indigeste, sorte de fourre-tout de documents divers, parfois sans intérêt. Thierry Lentz a tout repris à la base, dépouillé une masse énorme d'archives, lu tout ce qui a paru (sa bibliographie est quasi exhaustive). Il est même allé jusqu'à méditer sur le tombeau de Joseph aux Invalides pour s'imprégner du personnage. Et il nous révèle, avec sa maîtrise et son érudition habituelles, un Joseph « *acteur à part entière de l'histoire de la période* » (et notamment sous le Directoire) et « *personnalité originale* ». Ne fut-il pas aussi le mari de Julie Clary, sœur de la fameuse Désirée, et donc le beau-frère de Bernadotte. Le livre de Thierry Lentz fera date comme le non moins remarquable *Roi Jérôme* de Jacques-Olivier Boudon. Restent Lucien et Louis. On attend leurs biographes.

Perrin, 752 pages, 27 €.





Nikolaï Rezanov. Le rêve d'une Amérique russe. **Owen Matthews**

A 110 km au nord de San Francisco, au-dessus de la Highway 1 de Californie, se dresse un fort en bois, avec bastions et canons : Fort Ross. Et dans le cimetière qui le jouxte, un clocher russe et 300 croix orthodoxes ! Nous sommes ici dans ce qui a été de 1812 à 1842 l'ultime ostrog (campement fortifié) cosaque, l'avant-poste le plus méridional de l'Amérique russe. Un rêve qui avait habité un petit aristocrate de la cour de Catherine la Grande, Nikolaï Petrovitch Rezanov (1764-1807). Une vie d'aventures (il explore le Kamtchatka), de labeurs (il est membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg), de missions diplomatiques (premier ambassadeur russe au Japon), de passions (il se fiance en 1806 avec Dona María de Concepción Marcella de Arguello, la fille du gouverneur de San Francisco), menée par un homme riche (il règne sur le marché de la fourrure qui s'étend de l'Oural jusqu'à l'Alaska), séducteur, joueur, violent, bon violoniste, intransigeant, visionnaire, souvent au bord de la folie. Sa grande ambition ? La Compagnie russe d'Amérique. Dotée d'une charte impériale, elle lui permettrait d'étendre l'Empire russe jusqu'à l'Alaska, à la Californie, aux îles hawaïennes et pourquoi pas de faire de son pays le maître tout-puissant de la totalité du Pacifique nord. Pour rendre cette vie de tumultes, tout en contrastes, où le héros parle avec les tsars, se chamaille avec des colons illettrés, entraîne à sa suite une bande de criminels et de renégats, il fallait une plume puissante. Qui ne cède rien sur la vérité historique, mais qui rende aussi le caractère épique d'un rêve glorieux et insensé, en partie réalisé. Un pari superbement tenu. ***FV***

Les Editions Noir et Blanc, 448 pages, 24 €.



La Reine Hortense. **Marie-Hélène Baylac**

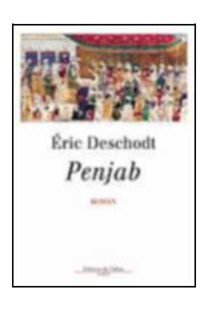
Entre les fortes personnalités que furent Joséphine, sa mère adorée, et Napoléon, son père adoptif, Hortense de Beauharnais passe souvent pour une blonde créature éthérée prise dans les remous de l'Empire. C'est bien mal la connaître ! Sa douceur, son charme et sa grâce, épicés d'un brin de vivacité qu'elle tient de Joséphine, séduisirent maints amis et admirateurs. La vie lui réserva pourtant de nombreuses épreuves qui ne firent qu'endurcir son caractère. La mort violente d'un père admiré pendant la Révolution, un mariage forcé avec Louis Bonaparte, roi de Hollande, frère de l'Empereur, qui la plonge dans la dépression, la perte de deux fils, l'exil… La tendance romantique d'Hortense aurait pu la pousser à se complaire dans ses malheurs, mais sa capacité à la résistance et son indépendance d'esprit l'incitèrent à tracer sa propre voie, tout en respectant la volonté de l'Empereur, qui l'aimait comme sa fille. Fantasque, grande voyageuse, elle sut entretenir de profondes amitiés à la fois d'Ancien Régime et d'Empire, mais choisit d'élever son dernier fils dans le souvenir de Napoléon, contribuant ainsi à forger le futur Napoléon III. La reine Hortense fut l'incarnation de la fragilité et de la force prise entre deux siècles. Comment ne pas l'aimer ? ***JdV***

Perrin, 380 pages, 24,90 €.

Penjab. **Eric Deschodt**

Quatre demi-soldes, nostalgiques de l'épopée impériale. A leur tête, le capitaine Allard. Vivoter dans une France rabougrie ? Jamais. Direction l'Orient, la Perse, le Penjab où l'empereur Ranjit Singh les embauche. Leur mission ? Former une armée à la française. Ce qu'ils font de 1822 à 1839. Mieux, ils sont administrateurs, politiques et contribuent à faire du Penjab une puissance territoriale qui tient en respect le magma afghan et les ambitions anglaises. S'appuyant sur des faits réels, Eric Deschodt mène son roman à grande allure. S'il respecte avec minutie l'histoire, il sait prêter rêves et vie à ses héros, donne une épaisseur à l'extraordinaire figure de Ranjit Singh, s'amuse à antidater des citations ou à faire converser Napoléon et le tsar Alexandre lors d'une visite au Taj Mahal… Un roman qui fouette le sang. Et qui penche plus côté Raspail que côté Kipling, même si Lahore, Peshawar et la Khyber Pass en dessinent le décor. ***FV***

Editions de Fallois, 240 pages, 19 €.





L'Eté en enfer. Napoléon III dans la débâcle. **Nicolas Chaudun**

Si vous avez raté en 2011 la parution de *L'Eté en enfer*, précipitez-vous sur sa réédition dans la collection de poche d'Actes Sud. Il ne faut pas manquer ce livre remarquable en tous points. L'écriture captivante de Nicolas Chaudun nous entraîne à la suite de l'empereur Napoléon III durant le funeste mois d'août 1870 qui conduit, après la défaite de Sedan, à l'effondrement instantané du Second Empire. Récit animé, vérité historique qui jaillit d'une lecture intelligente des sources, au plus près d'un empereur entré dans une longue agonie, entouré de fidèles dévoués mais incompétents. Les conversations sont assourdies par le bruit des canons. Un époustouflant morceau d'anthologie. ***EM-R***

Actes Sud, « Babel », 208 pages, 7,80 €.



Le Ministère du faste. La Maison de l'empereur Napoléon III

Xavier Mauduit

Alors que le musée d'Orsay consacre à partir du 27 septembre une exposition à un « Spectaculaire Second Empire », ce livre dédié aux fastes de la cour de Napoléon III dévoile les coulisses de la « fête impériale » organisée par la Maison de l'empereur. Un personnel varié, depuis les valets de pied jusqu'aux aides de camp, s'active, dans la continuité du cérémonial du Premier Empire, pour diffuser l'image d'un pouvoir fastueux et susciter l'adhésion aussi bien populaire qu'aristocratique. S'attachant peu aux individus composant la Maison, le livre explique le fonctionnement d'une institution qui, bien plus que la gestion du quotidien, assure la propagande du régime. ***EM-R***

Fayard, 456 pages, 23 €.



La Russie des tsars. D'Ivan le Terrible à Vladimir Poutine

Sous la direction d'Emmanuel Hecht

« Le Russe se trouve divisé avec lui-même ; il se sent pour ainsi dire double ; parfois il ne sait ce qu'il croit, ce qu'il pense et ce qu'il est. » C'est en ces termes que l'essayiste Anatole Leroy Beaulieu analysait la Russie de la fin du XIXe siècle, en proie à son éternel tiraillement entre fascination pour l'Europe et culte de la nation russe. Face à une telle tension, il faut un pouvoir fort : les chefs d'Etat russes gouvernent en autocrates, ils savent que les réformes doivent s'arrêter au seuil du pouvoir suprême. C'est cette « Russie des tsars » que décrivent à merveille les historiens et journalistes dans ce travail collectif. Qu'ils se révèlent farouches conservateurs ou soient séduits par les idées nouvelles, que leur pragmatisme soit fondé sur l'idéologie ou sur les réalités géopolitiques, les dirigeants russes, d'Ivan le Terrible à Vladimir Poutine, ont mis leur force de caractère au service du rayonnement de leur pays. Jusqu'à lui permettre de reprendre place, aujourd'hui, sur la scène internationale. ***DB***

Perrin, 400 pages, 21,90 €.



Mussolini. Un dictateur en guerre. **Max Schiavon**

Difficile de séparer le fascisme de son fondateur ! Issu d'une famille de gauche et antimilitariste, Benito Mussolini fera pourtant sortir de la chrysalide socialiste le fascisme appelé à ses yeux à régénérer l'Italie. La Première Guerre mondiale constitue pour lui une expérience fondatrice et Max Schiavon, en historien expérimenté, le note finement. Mussolini a compris que la guerre moderne se gagne d'abord par la puissance industrielle. Il pense aussi que *« la clé du succès tient à la masse des hommes mis en ligne »*. Selon l'auteur, s'il a raison sur le premier point, il se trompe sur le second. Son autre erreur serait de croire qu'en prenant en marche le train de guerre allemand, il allait donner à l'Italie la place internationale dont il rêvait pour son pays. Paradoxalement, l'ancien contempteur de l'armée a réussi à lui redonner de sa fierté. Mais son amateurisme et la nature du pouvoir fasciste l'ont conduite au désastre. ***PM***

Perrin, 250 pages, 21 €.



Oran, 5 juillet 1962. **Guillaume Zeller**

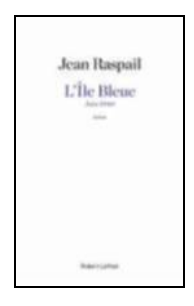
On peut être le petit-fils d'un général putschiste et regarder l'Histoire en face. Loin d'avoir écrit un ouvrage de justification – d'ailleurs les faits en question se sont passés un an après le putsch avorté d'Alger –, Guillaume Zeller a voulu savoir ce qui s'était réellement passé à Oran, le 5 juillet 1962. Ce jour-là, près de 700 Européens sont massacrés, sans oublier un nombre indéterminé de musulmans. Dérapage ou boucherie organisée ? Le pire fut la chape de plomb qui, pendant cinquante ans, couvrit ce drame. Minutieusement, l'auteur a consulté les archives, recueilli les témoignages. Il a retracé le fil de l'histoire. Il rappelle notamment la passivité odieuse des forces françaises sous les ordres du général Katz et la complicité du gouvernement du général De Gaulle. Comme l'écrit Philippe Labro dans sa préface, *« c'est un texte saisissant »*. Grâce à l'auteur, le voile est levé sur ce grand silence au goût de cendres. ***PM***

Tallandier, « Texto », 224 pages, 8,50 €.

L'Ile Bleue. Juin 1940. **Jean Raspail**

L'Ile bleue ? Il faut un passeport pour y entrer ou une carte des lieux. A défaut, un livre ! Ce livre, Jean Raspail l'a écrit comme un roman. C'est le viatique nécessaire pour ce voyage destiné à saisir le moment fugace où l'adolescence croise la vie adulte et la regarde bien en face avec un air d'insolence. Pour Bertrand Carré, le narrateur et leurs compagnons, ce fut un matin de juin 1940 quand la tourelle d'un char allemand, commandé par le lieutenant Franz von Pikkendorff, obliqua dans leur direction. Dans ce « Signe de Piste » pour adulte, Jean Raspail raconte la débâcle française, la fuite croquignolesque du gouvernement, la jeunesse des Allemands, la trouille des élites et la médiocrité d'un monde en voie d'épuisement. Tous les sentiments s'y entrecroisent, depuis le sens de l'honneur jusqu'à la peur panique, en passant par la passion charnelle et les amitiés claniques, parce que tout est vu depuis un cœur d'adolescent. ***PM***

Robert Laffont, 270 pages, 20 €.







Les Divisions du pape
Frédéric Le Moal

Tout le monde connaît la réplique ironique adressée à Pierre Laval par Staline, en 1935 : « *Le pape, combien de divisions ?* » Docteur en histoire, professeur au lycée militaire de Saint-Cyr et à l'Institut Albert-le-Grand, spécialiste des relations internationales au XXe siècle, Frédéric Le Moal entreprend de montrer combien Benoît XV, Pie XI, Pie XII, Jean XXIII, Paul VI et Jean-Paul II n'ont pas eu besoin de divisions armées, de 1917 à 1989, pour défendre efficacement les libertés religieuses face aux dictatures du XXe siècle – communisme, fascisme et nazisme. S'appuyant sur une documentation superbement maîtrisée, ce livre offre d'utiles synthèses sur les sujets connus et ouvre des perspectives nouvelles sur les dossiers controversés. Ne maniant pas la langue de buis, Le Moal souligne ainsi que les approches diplomatiques de Paul VI, « *le pape de la détente* », avec les démocraties populaires ne furent pas couronnées de succès. Pour sortir de « *l'impasse* » de l'*Ostpolitik*, il faudra l'énergie de Jean-Paul II. ***JS***

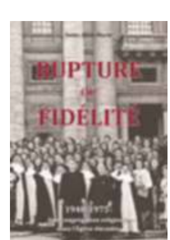
Perrin, 350 pages, 22,50 €.



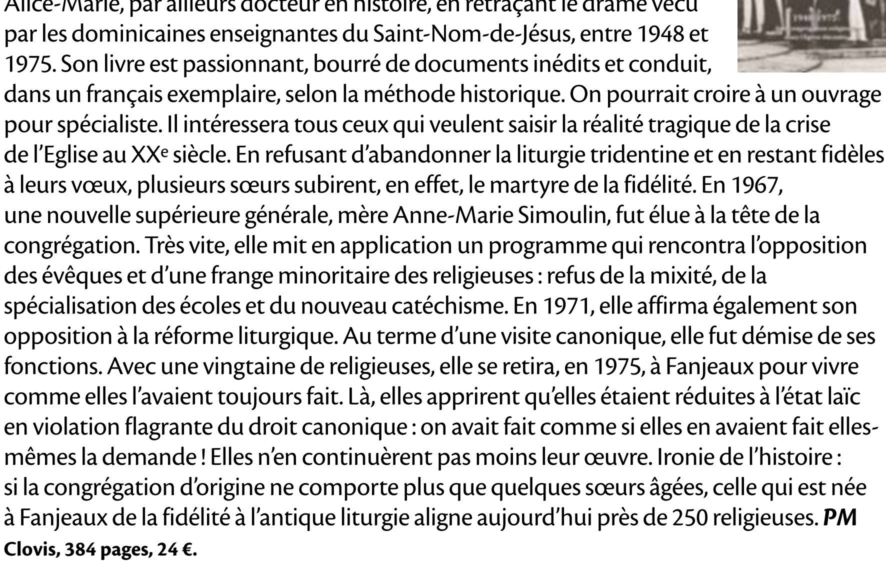
Dernières conversations. Benoît XVI. **Peter Seewald**

Rien. Il ne regrette rien ! Dans le livre d'entretiens qu'il vient de publier avec le journaliste allemand Peter Seewald, Benoît XVI revient longuement sur son pontificat, les difficultés rencontrées, notamment à propos des abus sexuels ou du blanchiment d'argent, mais aussi sur sa démission « révolutionnaire », le 11 février 2013. Conscient de la portée historique de cet acte, le pape émérite réaffirme que sa renonciation eut pour origine son état de santé et non de quelconques pressions. Mais il évoque aussi un passé plus lointain : sa naissance au sein d'une pieuse famille bavaroise, la résistance au nazisme, ses espoirs de jeune théologien « progressiste » ou encore son rôle décisif, bien que discret, à Vatican II, sans oublier sa collaboration avec Jean-Paul II. A l'heure du bilan, Benoît XVI apparaît à la fois comme l'homme marqué par son désir de sauver Vatican II du naufrage où l'avaient entraîné les errements du postconcile, et désormais tourné résolument vers l'éternité. ***PM***

Fayard, 288 pages, 22 €.



Rupture ou fidélité. **Sœur Alice-Marie**



Etait-il possible de vivre une vie religieuse traditionnelle et d'offrir un enseignement classique dans l'Eglise de France pendant la période de l'après-concile ? C'est indirectement à cette question que répond sœur Alice-Marie, par ailleurs docteur en histoire, en retraçant le drame vécu par les dominicaines enseignantes du Saint-Nom-de-Jésus, entre 1948 et 1975. Son livre est passionnant, bourré de documents inédits et conduit, dans un français exemplaire, selon la méthode historique. On pourrait croire à un ouvrage pour spécialiste. Il intéressera tous ceux qui veulent saisir la réalité tragique de la crise de l'Eglise au XXe siècle. En refusant d'abandonner la liturgie tridentine et en restant fidèles à leurs vœux, plusieurs sœurs subirent, en effet, le martyre de la fidélité. En 1967, une nouvelle supérieure générale, mère Anne-Marie Simoulin, fut élue à la tête de la congrégation. Très vite, elle mit en application un programme qui rencontra l'opposition des évêques et d'une frange minoritaire des religieuses : refus de la mixité, de la spécialisation des écoles et du nouveau catéchisme. En 1971, elle affirma également son opposition à la réforme liturgique. Au terme d'une visite canonique, elle fut démise de ses fonctions. Avec une vingtaine de religieuses, elle se retira, en 1975, à Fanjeaux pour vivre comme elles l'avaient toujours fait. Là, elles apprirent qu'elles étaient réduites à l'état laïc en violation flagrante du droit canonique : on avait fait comme si elles en avaient fait elles-mêmes la demande ! Elles n'en continuèrent pas moins leur œuvre. Ironie de l'histoire : si la congrégation d'origine ne comporte plus que quelques sœurs âgées, celle qui est née à Fanjeaux de la fidélité à l'antique liturgie aligne aujourd'hui près de 250 religieuses. ***PM***

Clovis, 384 pages, 24 €.

Pour les enfants

Histoire de France pour nos enfants. **Dominique Carcassonne**

Devenue terrain à polémiques, l'Histoire mérite pourtant que l'on se dépense pour elle. Aux parents inquiets ou aux professeurs des écoles désorientés devant les programmes, cette *Histoire de France pour nos enfants* pourra apporter une aide précieuse. Destiné aux élèves du cours élémentaire, ce manuel se distingue par la clarté de sa présentation et la qualité de son iconographie. Résolument chronologique, il repose sur une pédagogie volontairement classique : texte, résumé, questions, le tout adapté au public visé. Parce qu'on ne connaît bien que ce que l'on aime, il n'hésite pas non plus à nourrir le sens de l'héritage des enfants notamment en recourant aux exemples héroïques qui frappent autant l'intelligence que l'imagination, sans pour autant tomber dans le chauvinisme, comme le souligne, dans sa préface, l'historien Jean de Viguerie. ***PM***

Œuvre scolaire Saint-Nicolas, 170 pages, 23 €.

Henri IV, le prince de la paix
Sophie Humann

Avant d'être Henri IV, roi de France, il avait été Henri de Navarre, fils de Jeanne d'Albret et d'Antoine de Bourbon. Petit garçon aux joues rondes, il avait été élevé en Béarn, parmi les paysans, puis à la cour de France, sous la houlette de Catherine de Médicis. A 7 ans, il avait vu se déchirer sa mère, devenue fervente huguenote, et son père, conscient de la nécessité de rester catholique pour approcher du trône de France… C'est le point de vue d'un Henri IV enfant, adolescent puis gentilhomme du Sud-Ouest, tantôt protestant, tantôt catholique au gré des événements, qui est adopté dans ce récit destiné aux enfants. Une leçon d'histoire très joliment racontée, qui campe *in fine* un prince artisan de paix, même si l'on n'est pas obligé d'adhérer à sa vision quelque peu idyllique d'un roi propagateur du dialogue entre les religions. ***AP***

Belin Jeunesse, 150 pages, 8,50 €.

Par François-Xavier Bellamy



L'Histoire est un combat

Jean Sévillia réédite en un volume la trilogie qu'il a consacrée à l'invasion du politiquement correct dans le débat des idées.

Pour éditer en deux volumes, dans l'édition de « La Pléiade », les œuvres politiques de Georges Bernanos, le professeur de littérature Michel Estève avait choisi de les rassembler sous ce titre : *Essais et écrits de combat.* Et pour fonder ce choix, il expliquait que ces textes de Bernanos, dans leur variété, devaient être réunis parce que « *le genre littéraire auquel ils appartiennent les définit beaucoup moins que l'inspiration qui leur insuffle la vie, que le but visé par l'écrivain à travers eux* ». On pourrait employer les mêmes termes pour décrire la parution, aux éditions Perrin, de trois ouvrages de Jean Sévillia, sous ce titre, qui fait écho à l'élan de Bernanos : *Ecrits historiques de combat.*

C'est bien d'histoire qu'il est question, de cette histoire dont l'auteur s'est fait une spécialité de réexplorer les vérités opportunément oubliées par les dogmes du présent. Jean Sévillia n'est pourtant pas historien de formation : journaliste, il est une plume bien connue des colonnes du *Figaro Magazine,* où il analyse, depuis 1981, l'actualité intellectuelle, politique ou religieuse.

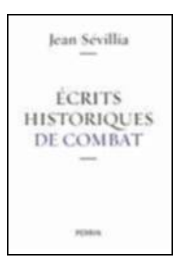
C'est par des travaux biographiques que Jean Sévillia avait commencé d'explorer la recherche historique : il consacre son premier ouvrage à Andreas Hofer, avant d'écrire un portrait émouvant de Zita, « *impératrice courage* ». Est-ce de ces figures de résistance qu'est venu le tournant de son travail ? Après l'évocation de ces combattants dans l'histoire, Jean Sévillia publie successivement trois ouvrages où l'histoire même se fait combat : *Le Terrorisme intellectuel* (2000), *Historiquement correct* (2003) et *Moralement correct* (2007). Trois ouvrages traversés par un même élan, la volonté de faire exploser la chape de plomb peu à peu tombée sur le débat intellectuel, sur la vie politique et sur la vérité historique.

Car l'histoire est un lieu de combat : et, dans ce qui apparaît comme une trilogie, il fait peu de doute que l'essai *Historiquement correct* constitue une œuvre centrale. Diffusé à plus de 120 000 exemplaires, ce livre a soudainement révélé au grand public les distorsions immenses infligées à la connaissance historique par les idéologies contemporaines. Le Moyen Age et les croisades, les Lumières, la Révolution française ou encore mai 1968, autant de chapitres de notre histoire sur lesquels une vision partiale, anachronique et tout simplement inexacte a tenté d'effacer les connaissances historiques les mieux établies. Il est frappant de voir, au fil de ces pages qui auront servi de révélateur, toute la pédagogie du journaliste se mettre au service de la science historique quand elle est maltraitée par la lâcheté des savants. A la « *trahison des clercs* », répondre par l'humble service de la vérité !

Dans la préface inédite qu'il consacre à la réédition de ces trois ouvrages, Jean Sévillia distingue le danger singulier de nos aveuglements historiques. Bien sûr, explique-t-il, l'histoire a toujours été instrumentalisée par les forces politiques de chaque époque ; mais il s'agit aujourd'hui d'un tout autre processus : ce n'est pas par une propagande explicite que cette instrumentalisation se déploie, mais par une contrainte diffuse, relayée par l'école, les médias, les institutions culturelles – et bien souvent, hélas, par l'Université elle-même… Il était donc d'utilité publique de rééditer ces trois ouvrages, dont les éditions Perrin ont fait un volume désormais indispensable : de ces textes, qui ont été décisifs, il faut garder « *l'inspiration qui leur insuffle la vie* », un même combat pour secouer le poids de ce passé unique qui pèse encore tant sur notre avenir…



À LIRE



Ecrits historiques de combat
Jean Sévillia
Perrin
840 pages
25 €

Par Albane Piot



Et Voilà la vie parisienne !

Au musée d'Orsay, une exposition met en scène avec bonheur un Second Empire brillant, opulent, enthousiaste et éclectique.

Victor Hugo le méprisait depuis son exil de Guernesey, Emile Zola dénonçait un monde de plaisirs, corrompu par l'argent. Au Second Empire (1852-1870), auquel le musée d'Orsay consacre son exposition d'automne, *« Monsieur Tout-le-Monde est plus riche que Monsieur de Rothschild »*. On se montre, on s'amuse, on dépense et on capitalise, profitant de la conjoncture économique et politique. Louis Napoléon Bonaparte devenu Napoléon III recherche l'adhésion nationale en diffusant son image et celles des grands moments de la geste impériale : tableaux, photographies, gravures… Son mariage, par exemple, avec Eugénie de Montijo, atout charme pour le régime ! Le baptême de son fils, les funérailles de son oncle le roi Jérôme, le 15 août, jour de fête nationale, sont l'occasion de cérémonies grandioses, mises en scène à grands coups de décors éphémères. Trois à quatre mille invités se pressent régulièrement aux bals d'hiver des Tuileries, aux séries de Compiègne, aux réceptions de Pauline de Metternich à l'ambassade d'Autriche ou du comte de Nieuwerkerke au Louvre. L'impératrice Eugénie meuble avec goût les palais impériaux : les Tuileries, Saint-Cloud, Compiègne, Fontainebleau. L'époque est au romantisme.

On se fait tirer un portrait photographique, on meuble son intérieur dans le goût de l'Antiquité classique ou le style néogothique, on applaudit Gounod et Bizet au Théâtre-Lyrique, Verdi et Meyerbeer à l'Opéra, Offenbach aux Bouffes-Parisiens et aux Variétés. On parade sur la côte normande ou la côte basque. On se presse au Salon de peinture et aux Expositions universelles de 1855 et 1867. Les nouveautés techniques ou artistiques bouillonnent, enivrent. Décrié pour ses fêtes et pour la défaite de 1870, le Second Empire n'en a pas moins été un creuset des plus féconds, et un décor des plus spectaculaires servant à la mise en scène des individus. Foisonnante d'œuvres – peintures de Cabanel, Manet, Degas, bijoux de Mellerio, porcelaines de Sèvres, cristaux de Baccarat, mobilier –, l'exposition vient restituer le faste de cette époque mal connue. Quoi qu'on en dise, c'était splendide.



Fête impériale
Fête de nuit aux Tuileries le 10 juin 1867, à l'occasion de la visite des souverains étrangers à l'Exposition universelle, par Pierre Tetar Van Elven, vers 1867 (Paris, musée Carnavalet). La visite du tsar de Russie et du roi de Prusse lors de l'Exposition universelle de 1867 donne lieu à l'une des réceptions les plus fastueuses du temps. Aux Tuileries, Napoléon III et Eugénie renouent avec le faste de Versailles.

« Spectaculaire Second Empire, 1852-1870 », jusqu'au 15 janvier 2017. Musée d'Orsay, Paris. Tous les jours, sauf le lundi, de 9 h 30 à 18 h. Tarifs : 12 € ; 9 €. Rens. : www.musee-orsay.fr ; 01 40 49 48 14. Catalogue, Musée d'Orsay/Skira, 320 pages, 45 €.

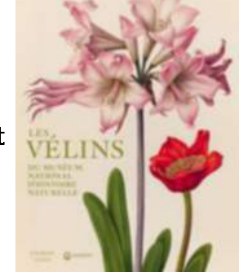


IMAGES DU MONDE

Ce petit peintre de la cour de Bade avait commencé à faire parler de lui au Salon du Louvre en exposant des toiles de genre ; puis son *Décaméron* avait fait de lui un peintre à la mode. Alors, Louis-Philippe lui avait commandé une série de portraits des membres de la famille d'Orléans. A partir de là, Franz Xaver Winterhalter se mit à peindre toutes les têtes couronnées du temps : la reine Victoria, le roi des Belges Léopold, Napoléon III et l'impératrice Eugénie, qui en fit son portraitiste favori. C'est tout ce gotha qu'on rencontre ainsi au château de Compiègne qui consacre au peintre une jolie exposition. La manière brillante et raffinée de ce peintre de cour, peintre des modes et des charmes féminins, honore avec talent les goûts de ses commanditaires. Très chic.

« Winterhalter, portraits de cour, entre faste et élégance », du 30 septembre 2016 au 15 janvier 2017. Palais de Compiègne, place du Général-De-Gaulle, Compiègne. Tous les jours, sauf le mardi, de 10 h à 18 h. Tarifs : 9,50 € ; 7,50 €. Rens. : palaisdecompiegne.fr ; 03 44 38 47 00. Catalogue, 240 pages, 39 €.

UN JARDIN DE PAPIER



L'entreprise était née à l'initiative de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. Passionné de plantes, il entretenait un jardin de plantes rares au château de Blois ; ses botanistes avaient entrepris d'en rédiger le catalogue et un peintre, Nicolas Robert, de les reproduire d'après nature. A sa mort, ces vélins furent légués à Louis XIV : somptueuse collection d'illustrations naturalistes peintes avec une précision de miniaturiste. Déposée au Muséum national d'histoire naturelle en 1793, elle est continuée jusqu'en 1905. Si l'ensemble est publié ce mois d'octobre par les éditions Citadelles & Mazenod, près de 150 des 7 000 vélins de la collection, d'une fraîcheur extraordinaire, sont simultanément exposés pour quelques semaines au Muséum national d'histoire naturelle. Un trésor, simplement magnifique !

« Précieux vélins. Trois siècles d'illustration naturaliste », jusqu'au 2 janvier 2017. Cabinet d'histoire du Jardin des Plantes, Paris. Tous les jours, sauf le mardi, de 10 h à 17 h. Tarifs : 3 € ; 1 €. Rens. : www.jardindesplantes.net ; 01 40 79 56 01. Catalogue, Muséum national d'histoire naturelle/Citadelles & Mazenod, 624 pages, 430 €.



BOND, JAMES BOND

On connaît les héros de cinéma, ceux des romans policiers : les personnages surdoués de mondes trépidants, capables de tout, prêts à tout. L'exposition du musée de l'Armée part de cet univers fantasmé pour introduire au monde réel, mais toujours secret, du renseignement, du Second Empire à nos jours. Extraits de films, faux passeports, objets truqués, armes, instruments d'écoute, typologie des agents en fonction de leur spécialité, illustrent les objectifs, contextes et armes de ces guerres secrètes, et les diverses manières dont elles sont et ont été mises en œuvre. Trépidant !

« Guerres secrètes », du 12 octobre 2016 au 29 janvier 2017. Musée de l'Armée, Paris. Tous les jours, sauf le 25 décembre et le 1er janvier, de 10 h à 18 h (17 h à compter du 1er novembre). Tarif : 8,50 €. Rens. : musee-armee.fr ; 0 810 11 33 99. Catalogue, Somogy, 368 pages, 32 €.

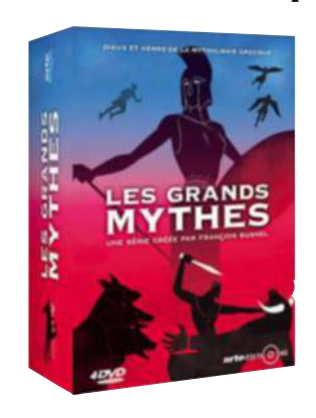
LE REGARD DU POÈTE

On le connaît poète, mais on oublie parfois le critique d'art qui griffonnait les colonnes des journaux de ses comptes rendus des tendances de l'école française. Dans ces années 1845 à 1863, où il s'y emploie, le romantisme vit ses derniers instants, Courbet affirme son réalisme, Manet arrive tout juste sur la scène, et Ingres et Delacroix, que tout oppose, sont deux soleils à leur zénith. Pour Baudelaire, c'est Delacroix qui remporte la mise, celui qui condense les qualités de l'art moderne auquel aspire le poète : *« intimité, spiritualité, couleur, aspiration vers l'infini »*. Avant qu'il ne découvre Constantin Guys, *« le peintre de la circonstance et de tout ce qu'elle suggère d'éternel »*. En confrontant les écrits de Baudelaire avec les peintures qu'il a commentées, l'exposition nous prête le regard de l'auteur des *Phares*, pour nous parler de lui tout autant que de l'art, *« cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge et vient mourir au bord de votre éternité »*.

« L'Œil de Baudelaire », jusqu'au 29 janvier 2017. Musée de la Vie romantique, Paris. Tous les jours, sauf le lundi, de 10 h à 18 h. Tarifs : 8 € ; 6 €. Rens. : www.vie-romantique.paris.fr ; 01 55 31 95 67. Catalogue, Paris Musées, 176 pages, 29,90 €.



Par Marie-Amélie Brocard



Mythes fondateurs

Les grands mythes de l'Antiquité grecque revivent sur Arte dans une série d'une vingtaine d'épisodes. De solides qualités pédagogiques, quelques défauts d'interprétation.

Chaque civilisation a ses mythes fondateurs. Ceux de l'Antiquité grecque, revisités par les Romains, ont profondément marqué la culture occidentale. De l'avènement d'un Zeus sorti victorieux de son affrontement avec les enfants de Gaïa à la tragédie œdipienne, la façon dont les Grecs ont poétisé et tenté de donner un sens à l'origine du monde, à la force du destin, ou à l'inéluctabilité de la mort, a traversé les siècles et nourri la littérature, la sculpture, la peinture, durant plus de deux millénaires.

La série *Les Grands Mythes*, produite par Arte, revient en vingt épisodes, de près d'une demi-heure chacun, sur un certain nombre de ces récits qui ont participé à la construction de la mythologie grecque. Misant sur l'aspect « contes » des mythes, les tribulations des dieux et des héros grecs nous sont racontées comme autant d'histoires, revenant avec pédagogie aux origines et livrant un récit assez complet en se fondant sur les textes les plus anciens. La narration est servie par une iconographie choisie dans l'ensemble de l'histoire de l'art, elle-même secondée par une animation sous forme de silhouettes noires, créée pour la série et probablement inspirée de l'esthétique des vases grecs, mais malheureusement d'une qualité inégale, bien qu'elle s'améliore au fur et à mesure des épisodes. La série de documentaires n'en permet pas moins de se constituer une base solide de connaissances générales sur la mythologie grecque et ses mythes fondateurs.



La morale de la fable
La série d'Arte décortique les grands mythes grecs en vingt épisodes, illustrés par une abondante iconographie et des images d'animation tirées des vases grecs. Une promenade souvent inspirée, aux sources de la culture occidentale.

On regrettera toutefois une conclusion qui voit dans le geste d'Antigone la naissance de la liberté individuelle et la consécration de la suprématie de la conscience sur la loi de l'Etat… et sur celle des dieux ! Inaugurant ainsi, selon le documentaire, la disparition progressive du temps des mythes au profit de celui de l'Histoire. C'est oublier un peu rapidement que, loin de rejeter les traditions mythologiques au profit de l'affirmation d'une conscience individuelle supérieure, c'est justement au nom des « lois inébranlables des dieux », d'une règle supérieure aux décisions individuelles, qu'Antigone s'est dressée contre les lois éphémères des hommes. Un contresens regrettable pour une série par ailleurs de bonne facture et qui se suit avec intérêt.

Les Grands Mythes sur Arte

Du 1er octobre au 3 décembre 2016.
2 épisodes de 26 minutes, tous les samedis à 17 h 15 et 17 h 40.

1er octobre : « Zeus ou la conquête du pouvoir » et « Les amours de Zeus ».
8 octobre : « Prométhée, le révolté de l'Olympe » et « Hadès, le roi malgré lui ».
15 octobre : « Athéna, la sagesse armée » et « Apollon, l'ombre et la lumière ».
22 octobre : « Aphrodite, sous la loi du désir » et « Dionysos, l'étranger dans la ville ».
29 octobre : « Hermès, le messager indéchiffrable » et « Tartare, les damnés de la Terre ».
5 novembre : « Psyché, la belle et la bête » et « Persée, la mort dans les yeux ».
12 novembre : « Orphée, l'amour impossible » et « Médée, l'amour assassin ».
19 novembre : « Bellérophon, l'homme qui voulait être dieu » et « Thésée, les ravages de l'oubli ».
26 novembre : « Dédale et Icare, le rêve éclaté » et « Héraclès, l'homme qui devint dieu ».
3 décembre : « Œdipe, le déchiffreur d'énigmes » et « Antigone, celle qui a dit non ».

Par Geoffroy Caillet





En Piste

Attendu au tournant par la critique, le nouveau *Ben-Hur* tient les promesses d'un très honnête film d'aventures sur fond de christianisme antique.

Pour peu qu'on accepte d'écarter l'ombre forcément tentaculaire du film aux onze oscars de William Wyler (1959), ce *Ben-Hur* nouvelle mouture est une très bonne surprise. D'abord par son scénario. S'il ne repart pas exactement à frais nouveaux du roman de Lew Wallace (1880), l'histoire de la chute et de la rédemption du prince juif Judah Ben-Hur, opposé dans une lutte à mort à son ancien ami, le Romain Messala, se distingue par plus d'un trait de son illustre prédécesseur. Messala est ici le frère adoptif de Ben-Hur, ce qui renforce le caractère tragique de leur rivalité ultérieure. Le fameux épisode de la tuile tombée du toit de la maison de Ben-Hur sur le préfet romain est modifié et incorporé à une révolte de zélotes, des juifs résistant à l'occupant romain, tragique Charybde et Scylla entre lesquels le héros se retrouve pris. L'histoire n'en sort pas indemne : d'après Flavius Josèphe, le courant politico-religieux des zélotes n'apparut qu'en 66, lors de la grande révolte juive, pas à l'époque de la crucifixion de Jésus de Nazareth, qui est celle du film.

Ramassé sur deux heures au lieu des trois heures et demie du film de 1959, *Ben-Hur* perd en romanesque ce qu'il gagne en efficacité. Sa trajectoire est rythmée par les mêmes scènes d'anthologie : le combat naval et la fameuse course de chars, le premier surpassant peut-être la seconde. Les effets spéciaux sidérants sont au rendez-vous, les caméras GoPro embarquées jusque dans les oreilles des chevaux fonctionnent à plein. Contre toute attente, Bekmambetov a privilégié les prises de vues réelles aux effets numériques et, n'en déplaise à ceux qui l'attendaient au tournant, son *Ben-Hur* n'a donc rien à voir avec les péplums grotesques et clinquants dont l'avalanche ne tarit pas depuis quelques années (en vrac : *Pompéi*, *Hercule*, *Noé*, *Exodus*, *300 : la naissance d'un empire*, cf. *Le Figaro Histoire* n° 13).

Bien sûr, les têtes d'affiche – qui n'en sont pas vraiment – rivalisent difficilement avec Charlton Heston et Stephen Boyd. Mais Morgan Freeman dans le rôle du cheikh Ilderim est parfait en vieux sage du désert. Bien sûr, le happy end servi au spectateur pourra à bon droit le déconcerter. Bien sûr enfin, il manque au film un thème musical fort, comparable à la grandiose musique orchestrale à base de cuivres, recréée par Miklós Rózsa pour le film de 1959, et dont *Gladiator* a rappelé qu'il était l'atout essentiel d'un film épique. Mais en jouant la sobriété dans la mise en scène et les dialogues, en choisissant de montrer le visage du Christ et la trahison d'un Judas Iscariote sur la voie de la damnation alors que son double inversé, Judah Ben-Hur, s'engage sur celle de la conversion, le film de Timur Bekmambetov ne démérite pas. Quant à l'appel au pardon qui demeure ici encore le fin mot de l'histoire, difficile de lui donner tort.

***Ben-Hur*, de Timur Bekmambetov, avec Jack Huston, Toby Kebbell, Morgan Freeman. 2 h 04.**

BOULIMIQUE

En 1862, lassé des cruelles réquisitions de la Confédération pour subvenir aux besoins de sa lutte contre les Etats de l'Union, Newton Knight, modeste fermier du Mississippi, prend les armes contre son camp. A la tête d'une bande de déserteurs et d'esclaves en fuite, il tient la dragée haute à l'armée confédérée. La guerre prend fin en 1865 et l'esclavage est aboli. Mais Knight poursuit sa lutte pour les droits des Noirs dans le comté qu'il a proclamé « Etat libre de Jones ».

Qui trop embrasse mal étreint : c'est à peu près le sentiment que laisse *Free State of Jones*. L'ambition du réalisateur Gary Ross de brosser une fresque de l'émancipation des Noirs américains sans renoncer au film biographique, ni aux scènes héroïques, ni à la *love story* de rigueur, écartèle son film dans tous les sens et d'abord dans celui d'une pesante longueur. Surtout, à vouloir à tout prix en faire un anti-*Autant en emporte le vent*, il finit par manquer sa cible.

Son film repose entièrement sur l'ultracharismatique Matthew McConaughey dans le rôle de Knight. Or ce Robin des Bois sans faille, imperméable à la moindre hésitation, ressemble fort à une caricature de superhéros. On peut critiquer la vision romantique du Sud américain du film de Victor Fleming. Mais au moins Scarlett O'Hara était-elle une tête à claques charmante.



***Free State of Jones*, de Gary Ross, avec Matthew McConaughey, Gugu Mbatha-Raw. 2 h 19.**

Par Marie Zawisza



Le Grand Sommeil

La plaine hongroise a révélé récemment un mausolée érigé à la mémoire de Soliman le Magnifique, là même où il trouva la mort, en 1566, et où son cœur a été enfoui.

Depuis trois siècles, la terre hongroise dissimulait les ruines de la tombe du sultan Soliman le Magnifique. En 1692, les Habsbourg, soucieux d'éradiquer la mémoire de la présence et des victoires de l'ennemi ottoman sur leurs terres, l'avaient fait raser. Mais voici qu'une équipe pluridisciplinaire de chercheurs de l'université de Pécs en a exhumé les vestiges. Soutenue par un financement des gouvernements hongrois et turc, elle a pu, à l'aide de textes anciens et de technologies de pointe, identifier le site, dans le sud de la Hongrie, non loin du château de Szigetvár – là, précisément, où mourut le sultan en 1566, après quarante-six ans de règne.

Son empire était alors en guerre contre l'Autriche. Le 7 septembre 1566, Miklós Zrinyi, comte hongrois d'origine croate, lançait un assaut héroïque contre les 100 000 soldats du sultan, qui assiégeaient le château de Sziget vár, dans leur marche vers Vienne. Il y laissa la vie – comme la quasi-totalité de ses 2 500 hommes. L'armée ottomane remporta la bataille, mais elle perdit tant d'hommes qu'elle ne parvint pas à assiéger la capitale autrichienne. Il lui faudrait attendre 1683 pour atteindre les murs de Vienne. Soliman, quant à lui, n'avait pu se réjouir de sa victoire : il était mort de mort naturelle, quelques heures auparavant, à l'âge de 72 ans. Pour ne pas démoraliser les troupes, sa disparition avait été dissimulée et son corps rapatrié à Constantinople. Seuls son cœur et ses entrailles furent enterrés sur place.

Là, un mausolée rectangulaire aux murs épais de brique et de pierre avec une pièce principale de 8 mètres sur 8, fut par la suite érigé, puis une mosquée et un temple derviche. On sait que le site se dressait sur une colline, à l'est ou au nord-est du château de Szigetvár. Une cité du nom de Turbek (du turc *turbe*, signifiant « tombe ») s'était développée sur le site : alors que les Ottomans préféraient généralement investir les villes préexistantes, une cinquantaine de familles aisées se seraient établies dans le voisinage de ce complexe mémoriel unique. Celui-ci devint un lieu de pèlerinage important – « *lieu symbolique, pour l'Empire ottoman, de l'expansion de l'islam* », commente l'historien et géographe Norbert Pap, qui dirige l'équipe de chercheurs à l'origine de la découverte. L'ensemble était protégé par des fortifications : les musulmans vivaient à l'intérieur, les chrétiens à l'extérieur.

Depuis le XVIIIe siècle, le site de Turbek n'était plus localisé avec précision. Mais, dès 2012, drones et lasers aériens permirent d'observer des vestiges de trois bâtiments importants, tous orientés vers le sud-est, l'un d'eux tourné avec précision vers La Mecque. Les restes des murs du mausolée furent exhumés fin 2015 : leur concentration indiquait le caractère imposant du monument. Des éléments décoratifs évoquaient en outre le tombeau du sultan, à Constantinople. Puis, en 2016, des vestiges de la mosquée et du cloître derviche ont été retrouvés. Des traces de la fosse défendant le complexe ont également été identifiées.

Aujourd'hui, l'équipe de recherche continue l'étude de ce site de 3 hectares, dont 5 % ont été fouillés, et prépare son ouverture au public. « *Celle-ci devra être accompagnée d'un éclairage scientifique et historique, car elle soulève débats et inquiétudes. Soliman le Magnifique a joué un rôle important dans l'histoire hongroise, mais sa "contribution" est vue sous un jour très négatif : en 1526, avec la bataille de Mohács, l'empereur ottoman avait entraîné la destruction du royaume de Hongrie…* », souligne Norbert Pap. Pour l'heure, l'un des premiers visiteurs du site a été le Premier ministre turc, dans le cadre de la commémoration des 450 ans de la bataille, aux côtés des présidents hongrois et croate.

CONQUÉRANT A gauche : *Soliman le Magnifique*, miniature, XVIe siècle (Istanbul, Millet-Bibliothek). En haut : le site de Szigetvár, en Hongrie, où l'on a retrouvé le mausolée du sultan.

Par Jean-Robert Pitte, *de l'Institut*

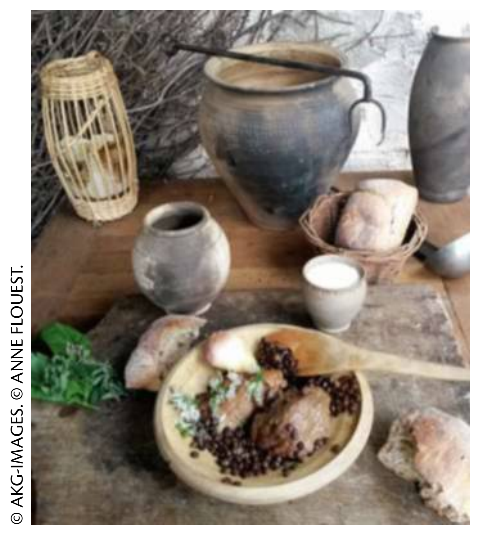

© CANAL ACADÉMIE.

VENDANGES GAULOISES

Réputés grands amateurs de vin, nos ancêtres ont cultivé la vigne avec passion quand les Romains leur en ont enseigné la technique.

Les Français chérissent le souvenir de leurs ancêtres les Gaulois. A tort, si c'est pour leur lutte contre le bienfaisant envahisseur que fut Rome, ridiculement assimilé à l'Allemagne nazie dans l'album des aventures d'Astérix intitulé *Le Combat des chefs.* A plus juste titre si c'est pour leurs talents d'agriculteurs et de forgerons. Quant à leur amour excessif de la bonne chère et des boissons fermentées consommées pures, il était signe de barbarie pour les Grecs et les Romains. Diodore de Sicile, contemporain de Jules César, est celui qui donne le plus de précisions sur ces habitudes à la veille de la conquête : « *Ils aiment le vin jusqu'à l'excès, ils engloutissent pur celui que leur apportent les marchands ; ils boivent avec une passion furieuse et se mettent hors d'eux-mêmes en s'enivrant jusqu'au sommeil ou à l'égarement. (…) Beaucoup de marchands italiens, poussés par leur cupidité, considèrent-ils comme un trésor le goût des Gaulois pour le vin. Ils l'apportent en bateau, par les fleuves navigables, ou en chariot par voie de terre, et en touchent un prix incroyable : pour une amphore de vin, ils reçoivent un esclave, échangeant la boisson contre l'échanson.* » De fait, les sites archéologiques celtes livrent d'innombrables tessons d'amphores et, parfois, de la belle vaisselle vinaire (Vix, en Côte-d'Or).

On déduit du texte de Diodore que les Gaulois chevelus ignoraient la viticulture et la vinification, ce que cet auteur attribue à tort au climat : « *L'excès de froid altère tellement le climat que la vigne et l'olivier n'y poussent pas.* » En réalité, c'est tout simplement qu'ils n'en maîtrisaient pas les méthodes. Devenus gallo-romains, ils se passionneront tant pour cette activité que l'empereur Domitien devra, en 92, les contraindre à arracher la moitié de leurs vignobles car la production de céréales était menacée. Il fallut attendre Probus, vers 280, pour que la liberté de planter leur soit rendue. Sur les rives de la Méditerranée, en revanche, on cultive la vigne et l'on fait du vin depuis le Ve siècle avant notre ère. On a retrouvé datant de cette époque des résidus de vendanges et un pressoir à Lattes (Hérault), l'ancienne Lattara. Dans les environs de la phocéenne Massalia, dès la même époque, puis dans la Provincia, conquise en 125 av. J.-C., la viticulture s'est beaucoup développée et le vin produit s'exportait vers la Gaule indépendante.


© AKG-IMAGES. © ANNE FLOUEST.

LE BON GRAIN Diodore de Sicile jugeait le penchant des Gaulois pour le vin excessif, et l'archéologie a confirmé cet amour immodéré pour le breuvage des dieux. Mais pour mitonner leurs petits plats, ils lui préféraient la bière.

RECETTE

JOUE DE PORC À LA CERVOISE

Les Gaulois gardaient le vin pour le boire ; en revanche, ils cuisinaient à la cervoise, leur antique et populaire boisson fermentée à base d'orge. Cette recette, plausiblement gauloise, a survécu dans le Nord et en Belgique sous le nom de carbonade. Faire revenir des joues de porc (les Gaulois élevaient et mangeaient des porcs en abondance, mais très peu de sangliers) avec des oignons, saler et ajouter des plantes aromatiques variées (ail, persil, serpolet, menthe, orties, plantain, bourrache, aneth, cumin, coriandre, etc.). Recouvrir de bière brune, type Jenlain Ténébreuse, et d'un peu de miel, puis faire mijoter longuement.

EN COUVERTURE



42 Le matin chrétien de la France

En 177, la persécution des martyrs de Lyon témoigne des débuts de la christianisation de la Gaule : un authentique trait d'union entre l'Empire romain finissant et le nouveau royaume des Francs.

54 La véritable histoire du baptême de Clovis



On discute de sa date, de ses motivations, de ses circonstances. Il n'en fut pas moins l'un des événements fondateurs de notre histoire.


© AKG-IMAGES/CATHERINE BIBOLLET.

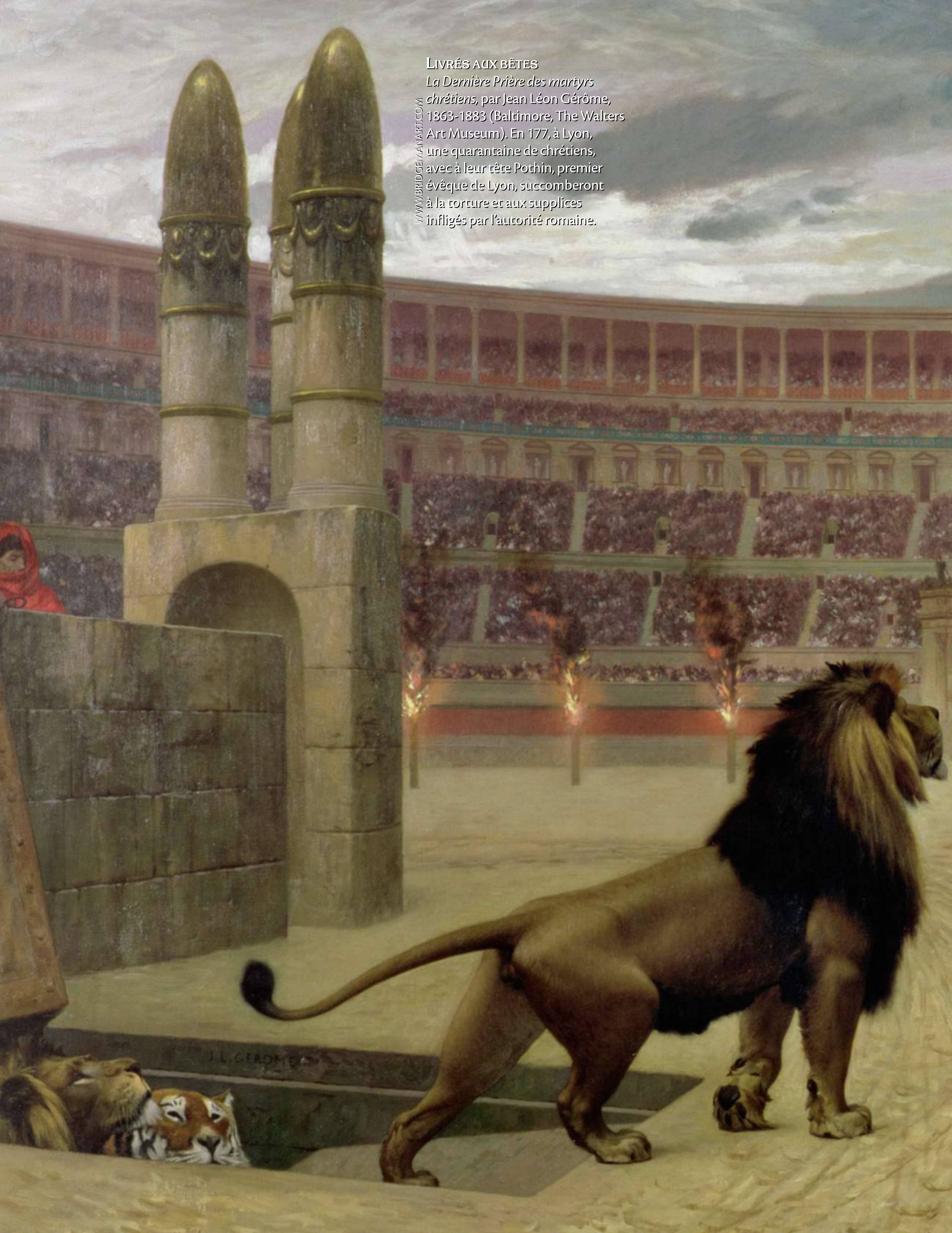
70
La mitre et la couronne

Le christianisme n'est pas né en Gaule avec les Francs. Mais la chute de l'Empire romain d'Occident lui donna un rôle politique et social décisif dans l'émergence du nouveau royaume.

Les racines chrétiennes de la France


ILLUSTRATION : © SÉBASTIEN DANGUY DES DÉSERTS POUR LE FIGARO HISTOIRE.

Et aussi



Livrés aux bêtes
La Dernière Prière des martyrs chrétiens, par Jean Léon Gérôme, 1863-1883 (Baltimore, The Walters Art Museum). En 177, à Lyon, une quarantaine de chrétiens, avec à leur tête Pothin, premier évêque de Lyon, succomberont à la torture et aux supplices infligés par l'autorité romaine.



Le matin chrétien de la France

Par Marie-Françoise Baslez

Arrivé d'Orient au IIe siècle, le christianisme s'est implanté dans le riche terreau du monde gallo-romain et s'est imposé comme un formidable vecteur de continuité entre l'Empire romain et le royaume en voie de constitution.



L'acte de naissance du christianisme en Gaule, c'est la persécution de Lyon en 177. L'histoire de l'Eglise n'a conservé aucun témoignage antérieur à la longue lettre envoyée par les chrétientés de Vienne et de Lyon à celles d'Asie, pour les informer de l'événement comme on pourrait en rendre compte à une Eglise-mère. D'origine orientale, l'Eglise de Lyon est alors de langue grecque, comme d'ailleurs l'ensemble du milieu des affaires dans la capitale des Gaules. La plupart des martyrs portent des noms grecs tels que Pothin, Attale ou Alexandre, même si quelques autres comme le diacre Sanctus ou l'esclave Blandine sont natifs de l'Occident romain.

Successeur de Pothin, qui avait péri dans sa prison, à la tête du diocèse, Irénée de Lyon (177-208) était lui-même venu de Smyrne. On aurait pu croire que l'Evangile était arrivé d'Asie par mer jusqu'à Marseille, puis qu'il avait remonté le Rhône avec les naviculaires, comme l'ont fait les cultes égyptiens et celui de la Grande Mère d'Asie Mineure, également implantés dans la vallée du Rhône. Cependant la biographie d'Irénée aussi bien que son œuvre attestent que l'évêque de Lyon est passé par Rome, car sa théologie s'inscrit dans des débats qui agitaient à la même époque l'Eglise romaine. C'est d'ailleurs, significativement, à l'évêque de Rome que martyrs et



La ronde des saints Ci-contre : le baptême de Clovis par saint Remi, cathédrale Notre-Dame de Reims, tympan du portail central de la façade nord, XIIIe siècle. Ci-dessous : *Saint Hilaire de Poitiers,* par Giuseppe Franchi, XVIe siècle (Milan, Biblioteca Ambrosiana). Page de gauche, en bas : *Saint Irénée de Lyon,* d'après la *Chronique de Nuremberg* de Hartmann Schedel, 1497 (Milan, Biblioteca Trivulziana).

confesseurs demanderont de valider l'accession d'Irénée à l'épiscopat après la mort de Pothin. Irénée se sent au bout du monde, parmi ces « Celtes » qu'il considère comme des Barbares, mais il développe un christianisme universaliste, soucieux de construire l'unité de la « Grande Eglise » dans l'orthodoxie doctrinale, mais dans la diversité des traditions.

Nous ne connaissons pas les raisons initiales d'une persécution qui était restée locale et n'avait pas touché Vienne – peut-être des heurts intercommunautaires avec les dévots de la Grande Mère ou autres, causes de troubles dans l'ordre public –, mais la répression se signala par sa durée et par une rigueur exceptionnelles, qui révèlent sans doute indirectement l'essor très rapide de la nouvelle communauté chrétienne.

Depuis Lyon, le christianisme essaima ensuite dans la vallée du Rhône où un nouveau siège épiscopal fut installé à Arles au cours du IIIe siècle, puis de proche en proche dans l'ensemble des Trois Gaules. Sa diffusion fut totalement indépendante de la diaspora juive, bien plus tardive. Elle resta marquée par les influences méditerranéennes.

Dès le IIIe siècle, les chrétiens de Gaule prirent en effet leur place dans le réseau international qui se constitua autour des évêques de Rome et de Carthage lors des crises internes ouvertes par les persécutions impériales généralisées à partir de 250. En Gaule comme ailleurs, beaucoup de chrétiens « faillirent » (les *lapsi*) en acceptant des compromis pour éviter la répression. A commencer par un évêque d'Arles. Averti par son collègue de Lyon, Cyprien de Carthage – autorité morale et grand théologien de l'Occident latin – pressa l'évêque de Rome de réunir un concile (ou synode) de tous les évêques de Gaule pour juger de ce cas particulier et régler la situation. Nous ne savons pas où étaient alors localisés les sièges épiscopaux, ni quel était leur nombre, mais les Eglises locales et périphériques de Gaule celtique vivaient déjà à l'horizon de l'Eglise universelle, qui avait alors une représentation et un fonctionnement synodal.

Les conciles gaulois allaient être particulièrement nombreux et leurs canons attestent d'une présence chrétienne au plus haut niveau de la société provinciale, même si le rythme de la christianisation en Occident demeure une question controversée. En 314, c'est à Arles que Constantin convoqua le premier concile destiné à régler la dissidence donatiste, qui avait créé







en Afrique du Nord, au lendemain des persécutions, une Eglise parallèle, rigoriste et intransigeante, qui exigeait que les *lapsi* redemandent le baptême pour être réadmis dans la communion. Aux lendemains du concile de Nicée, en 325, la grande figure d'Hilaire, évêque de Poitiers (350-367), illustra quant à elle la défense du dogme trinitaire, la lutte contre l'arianisme alexandrin, qui niait la consubstantialité du Fils avec le Père.

Le plus important de ces transferts durables d'une rive à l'autre de la Méditerranée fut sans doute, vers 400, au tout début du Ve siècle, l'arrivée de moines en Provence, qui introduisirent un monachisme érémitique de type égyptien, contemplatif et ascétique. Le monastère de Lérins, au large de Cannes, fournit dès lors de grands évêques et de grands théologiens comme Salvien de Marseille, Fauste de Riez et Césaire d'Arles. Nés pour la plupart dans l'aristocratie gallo-romaine, ils popularisèrent néanmoins un discours de pénitence et de rupture avec le monde séculier, pour se démarquer du modèle romain traditionnel.

L'émergence de cette nouvelle élite chrétienne qui prêchait une réforme morale des Eglises de Gaule allait ouvrir la voie à la mission de Martin.

La mission de Martin

C'est le rayonnement d'Hilaire de Poitiers qui attira en Gaule Martin, jeune officier originaire de Pannonie, en Europe centrale, au terme de pérégrinations et d'une quête spirituelle qui l'avaient d'abord conduit en Italie, dans un monastère de la région de Gênes, après son baptême et son départ de la cour de Julien.

Les objectifs de la mission de Martin font aujourd'hui l'objet de révisions. On s'interroge en effet sur les intentions véritables de l'auteur de la *Vie de saint Martin,* seul document dont nous disposons pour identifier le milieu qu'il s'agissait d'évangéliser. Sulpice Sévère était un aristocrate gallo-romain de culture classique et l'ami de Paulin de Nole (355-431), un autre noble bordelais bien connu par ses poèmes et sa correspondance, qui se retira du monde après son baptême. Tous deux appartenaient à une minorité agissante, qui s'inquiétait de la sécularisation de l'Eglise dans cette période de profonde mutation institutionnelle ; ils se tournèrent vers une forme plus radicale de christianisme, inspirée par le monachisme égyptien, qui substituait l'ascèse du moine à l'épreuve du martyre.

Avant de passer à la postérité comme l'évangélisateur des campagnes, Martin fut d'abord pour ses contemporains un modèle de chrétien dont l'existence historique s'ajustait à l'idéal de vie de ces cercles d'ascètes. C'était un étranger venu d'ailleurs, qui pouvait faire passer en Gaule une autre structure d'Eglise, celle des monastères. C'était un militaire susceptible d'incarner la métaphore néotestamentaire du « soldat du Christ », dont l'armure était celle des vertus chrétiennes, c'est-à-dire un modèle de résistance au monde. Ce fut enfin un témoin des exigences évangéliques, ce qu'illustre notamment le célèbre épisode du manteau partagé.

Au moment où il devenait possible à un chrétien de faire une carrière militaire ou administrative, il paraissait à ces élites important de rappeler certaines incompatibilités sans remettre en cause le loyalisme envers l'empire. A ceux qui



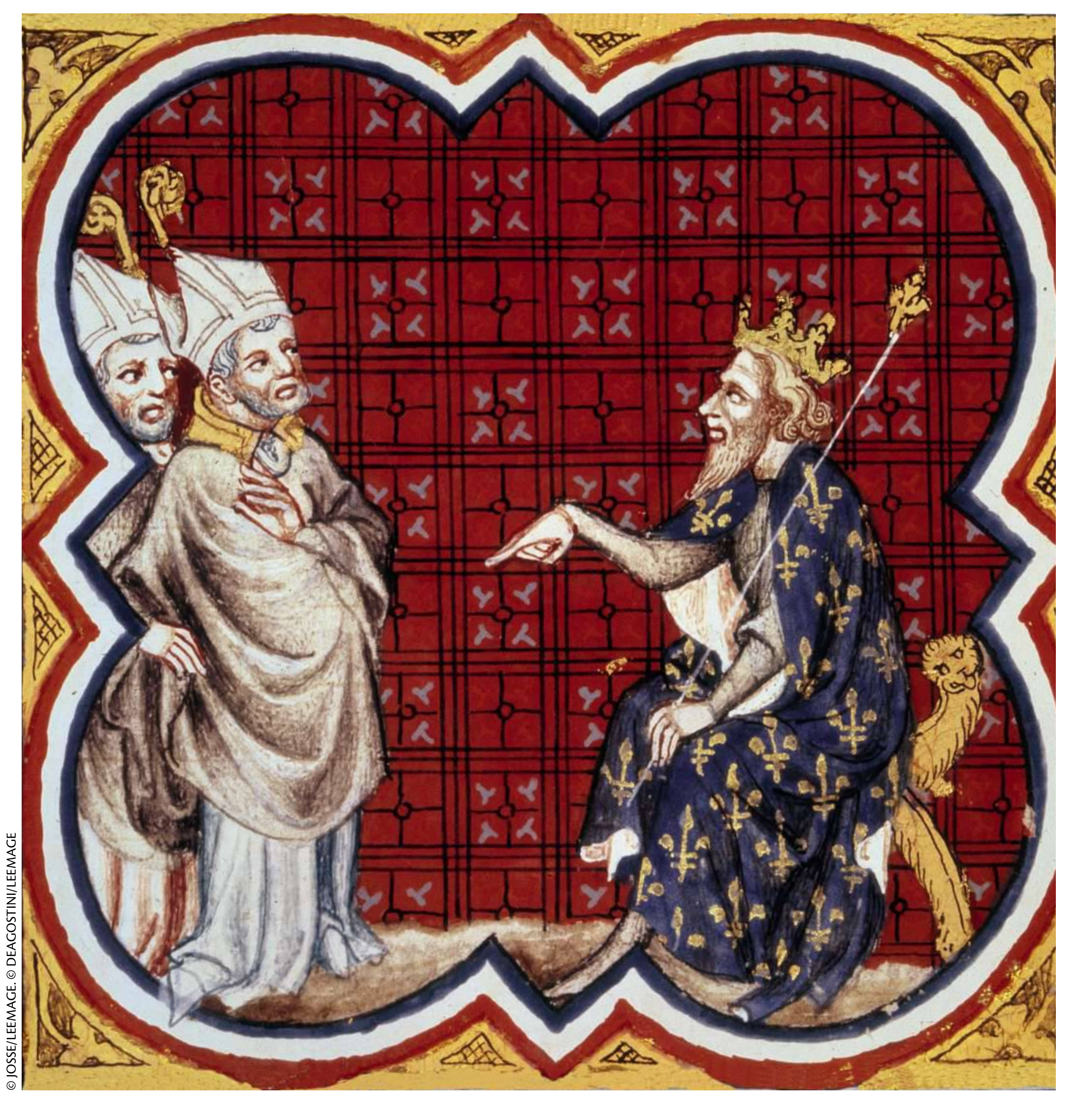
Le miséricordieux Ci-contre : *La Charité de saint Martin,* par l'école de Liberale da Verona, XVIe siècle (Paris, Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts). Page de gauche : chef-reliquaire de saint Martin provenant de l'église de Soudeilles, XIVe siècle (Paris, musée du Louvre).

n'admettaient pas sans réticence qu'un soldat ait continué de servir après sa conversion et qui remettaient ainsi en cause la décision du concile d'Arles, qui avait condamné, en 314, l'idée qu'un chrétien ne puisse servir l'empire par les armes, la *Vie de saint Martin* proposait une voie moyenne : fils d'un tribun militaire, Martin était devenu catéchumène à l'âge de 10 ans, mais il avait accepté d'être incorporé dans la garde impériale où il était resté après son baptême, à 18 ans, peut-être dans une unité non-combattante. Il n'avait rompu avec le milieu des armes que vers 356, en quittant la cour du César Julien, qui se préparait alors à restaurer les cultes païens dans l'empire et, devenu Auguste, imposerait bientôt l'abjuration de leur foi aux soldats de la garde impériale.

Dans la première phase de ce qui est devenu véritablement une conversion au sens de changement de vie, Martin se cherche un monastère d'accueil, avant de fonder le sien propre en 361, à Ligugé, introduisant ainsi le monachisme érémitique en Gaule, bien au-delà de l'aire d'influence provençale. En 371, lors d'une élection épiscopale à Tours, sa réputation de mystique et d'ascète le signala comme un candidat possible, susceptible de renouveler le vivier des évêques-notables, qui se posaient surtout en patrons de la cité. L'initiative de son élection vint du peuple, qui demandait un pasteur, tandis que certains des évêques électeurs reprochaient à Martin de ne pas se comporter conformément à l'idéal conventionnel de l'homme public antique, impliqué dans le jeu politique et le système des honneurs.

Martin est passé depuis dans l'imaginaire populaire comme l'apôtre des campagnes gauloises, que n'aurait pas touchées une évangélisation restée strictement urbaine depuis l'époque apostolique. Parcourant les villages depuis la région de Poitiers, il aurait extirpé les racines du paganisme en abattant idoles et arbres sacrés, en interrompant brutalement les processions païennes et en incendiant les sanctuaires. C'est du moins ce qu'on croyait devoir tirer de la *Vie de saint Martin,* dont la rédaction avait été entreprise de son vivant. Mais ces thèmes sont assez convenus au IVe siècle, comme le révèlent la mise en série des vies de saints et la comparaison de leurs données avec celles de l'archéologie. Si l'hagiographie chrétienne véhicule, de fait, un discours de violence contre les sanctuaires païens, celui-ci ne peut être que très rarement corrélé à un passage à l'acte. Les destructions dont l'archéologie témoigne sont le plus souvent imputables en réalité à des causes naturelles ou accidentelles, considérées plus tard comme des manifestations de la colère divine auxquelles les moines du lieu ont voulu faire participer Martin. On risque dès lors de s'enfermer dans un raisonnement circulaire, quand on postule l'importance du sanctuaire de Levroux dans la religion celtique du seul fait que la *Vie de saint Martin* y situe un épisode particulièrement spectaculaire de destruction. En outre, les récits chrétiens ne comportent jamais d'incitation à la violence contre les personnes, mais servent de cadre à une intervention divine : les païens ne se convertissent pas sous la contrainte ; ils sont retournés par la pénitence, la prière et les miracles de Martin, qui apparaît davantage comme un thaumaturge bienfaisant que comme un destructeur.

La vie de l'Eglise était alors marquée par les rivalités au sein des épiscopats régionaux et par des controverses pastorales, qui opposent deux conceptions du mode de vie chrétien et de l'organisation ecclésiastique. Martin fut, de 371 à 397, un moine-évêque atypique, qui ne changea pas de type de pastorale après son accession à l'épiscopat. Dès son élection, il fonde ainsi le monastère de Marmoutier hors les murs de la cité et en fait sa base de mission. Il s'agit d'un groupement d'ermitages où chacun vit dans la solitude, la prière et la pénitence, après avoir remis ses biens à la communauté selon le modèle de la primitive Eglise de Jérusalem. Le fonctionnement autarcique



et l'organisation très lâche semblent avoir montré leur efficacité missionnaire dans un apostolat de proximité. On doit à Martin un maillage chrétien de la Gaule, polarisé autour de monastères qui s'ajoutèrent, puis se substituèrent aux églises urbaines. C'est ainsi que les campagnes gauloises furent gagnées au christianisme. Ce réseau monastique « martinien » s'étendit de proche en proche jusqu'à constituer l'embryon d'un mouvement européen, préalable à l'œuvre de Benoit de Nursie au VIe siècle.

La christianisation du royaume franc

Au Ve siècle, en effet, les monastères restèrent la seule organisation subsistante quand les chrétientés gallo-romaines furent confrontées au défi barbare. Lorsque les Wisigoths s'installèrent en Aquitaine (418), les Burgondes en Gaule lyonnaise (443) et que les Francs portèrent, sous le règne de Clovis (481-511), les limites d'un petit royaume du Nord jusqu'à la Loire (bataille de Soisson, 486), puis jusqu'au Rhin (bataille de Tolbiac, 496) et enfin jusqu'en Aquitaine (bataille de Vouillé, 507), la christianisation fut ralentie par les mouvements de population, les guerres et les dommages collatéraux, comme le déplora l'évêque de Clermont, Sidoine Apollinaire. Les divisions religieuses s'ajoutèrent, en outre, aux antagonismes politiques et ethniques : la société gallo-romaine était en effet traditionnellement « catholique », autant par tradition politique que par conviction religieuse, puisque l'orthodoxie catholique avait été définie à Nicée, en 325, lors d'un concile soutenu par l'empereur ; par contraste, Wisigoths et Burgondes s'étaient convertis à l'arianisme, qui représentait une



Orfèvrerie
A droite : patène en or cloisonné d'émaux et de grenats, provenant du trésor de Gourdon (Saône-et-Loire) découvert en 1845, VIe siècle (Paris, Bibliothèque nationale de France). Page de gauche : *Saint Grégoire de Tours et saint Salvius d'Albi condamnant l'hérésie de Chilpéric Ier*, extrait des *Grandes Chroniques de France de Charles V*, XIVe siècle (Paris, BnF).

forme plus simple de monothéisme (le Christ n'étant qu'une créature parfaite adoptée par le Père en considération de ses mérites), évitant la difficulté d'un dieu en trois personnes ; les Francs étaient païens, jusqu'à la conversion de leur roi au christianisme nicéen. La bataille de Vouillé vit dès lors s'affronter une coalition des rois barbares ariens et le roi nicéen.

Le christianisme était parvenu dans les cours barbares sous des formes diverses, porté le plus souvent par des prisonniers romains ou par des officiers barbares formés dans l'armée romaine. Dans l'aristocratie franque, il se diffusa plus particulièrement à la faveur de mariages mixtes : Clovis avait épousé Clotilde, fille d'un roi burgonde, déjà convertie ; Geneviève (v. 420-v. 502), qui défendit Lutèce lors de l'invasion des Huns en 451, appartenait par son père Severus à la haute aristocratie de l'Empire romain, mais elle avait aussi des ancêtres francs, comme l'indique son nom d'origine germanique.

Clovis avait besoin de se concilier l'aristocratie gallo-romaine, tout autant qu'il devait se créer une nouvelle légitimité chrétienne après un baptême qui lui avait fait abandonner les charismes dynastiques ancestraux. Il lia son pouvoir et sa légitimité à la vénération de saint Martin, dont le culte prit alors son essor. C'est seulement à partir de 508 que Tours devint un lieu de pèlerinage, après que Clovis eut choisi la *capella Martini* – le lieu où était conservée la *cappa,* le manteau partagé par le saint – pour se faire conférer les insignes consulaires que lui avait envoyés l'empereur de Constantinople en apprenant sa victoire sur le roi des Wisigoths et la coalition arienne. Saint Martin devint dès lors le patron des Francs en même temps que celui des catholiques vainqueurs des ariens, puis celui de la France, comme l'atteste l'usage privilégié qu'on fit de son nom comme toponyme ou nom de famille.

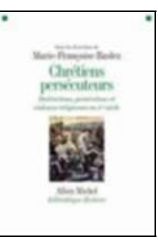
Son successeur lointain, l'évêque Grégoire de Tours (573-594), y contribua largement dans ses *Dix livres d'histoires (Histoire des Francs),* qu'on peut considérer comme la première histoire nationale. Evêque de Tours, issu de la noblesse auvergnate, il perpétua, comme théologien, les modèles de pastorale pénitentielle introduits par l'aristocratie gallo-romaine au IVe siècle et popularisés par Martin. Elle se fondait désormais sur la fonction d'intercesseur des saints et réservait le salut à ceux qui acceptaient une totale pénitence et qui faisaient donation de leurs biens pour obtenir le pardon divin. Eglises et monastères connurent alors un enrichissement massif, qui rééquilibra l'économie et la société et qui réorganisa le territoire autour de nouveaux lieux de culte en milieu rural, qui devinrent autant de lieux de mémoire. Le royaume franc chrétien se construisit sur des pratiques mémorielles, en récupérant des figures de thaumaturges, de martyrs ou de bons pasteurs, sans faire table rase d'aucun héritage du passé.

Professeur d'histoire ancienne à l'université Paris-IV-Sorbonne, Marie-Françoise Baslez est spécialiste des religions du monde gréco-romain.

À LIRE de Marie-Françoise Baslez



Les Premiers Bâtisseurs de l'Eglise, **Fayard, 304 pages, 22 €. A paraître le 10 octobre 2016.**



Chrétiens persécuteurs. Destructions, persécutions et violences religieuses au IVe siècle, **(dir.), Albin Michel, 464 pages, 25 €.**

Par Michel Rouche



Saint Remi Le dernier des Romains

L'évêque de Reims, qui baptisa Clovis, fut un véritable trait d'union entre l'Empire romain finissant et le royaume franc. Face aux bouleversements de son temps, saint Remi s'évertua toute sa vie à préserver l'héritage de Rome.

Elu évêque de Reims, en 459, moins de vingt ans avant le renversement du dernier empereur romain d'Occident, Remi incarne la permanence de Rome au cœur d'un monde en mutation. Il s'imposera comme le pilier d'une civilisation dont s'effondrent les institutions politiques, mais dont il refusera toute sa vie qu'elle puisse s'évanouir. Romain et chrétien, il défendit jusqu'à sa mort, à 96 ans, en 533, son idéal. A la fin de sa vie, traité de « vieux jubilaire » par de jeunes évêques qui s'impatientaient de sa longévité, il incarnait deux époques : celle de la fin de l'Empire et celle du nouveau royaume des Francs. Sans doute ne s'en rendait-il pas compte, attelé qu'il était aux innombrables tâches qui incombaient alors aux évêques.

L'origine et la formation de saint Remi sont celles de tous les fonctionnaires provinciaux de Gaule, d'Espagne ou d'Afrique du Nord, dans l'Empire chrétien des IVe et Ve siècles. Il est, comme eux, issu des élites locales nouvelles, dont les ancêtres ne sont pas forcément très illustres, mais qui sont à la tête de grandes propriétés foncières et qui ont reçu une éducation classique dans les écoles municipales (Arles, Lyon, Autun, Trèves, etc.). Le choc de la crise du IIIe siècle, à laquelle ont mis fin les empereurs illyriens (Claude II, Dioclétien, Constantin), a provoqué chez elles un sursaut de patriotisme : leurs représentants croient Rome



éternelle. Ils tiennent les commandes de leurs cités, occupent parfois d'éminentes fonctions civiles auprès de l'empereur, à Rome, à Ravenne ou à Trèves. Convertis au christianisme et devant la défaillance que manifeste désormais l'Etat face aux invasions germaniques, ils sont entrés en masse au Ve siècle dans le clergé. Ils tiendront bientôt tous les évêchés.

C'est le cas de Remi, mais il est l'un des premiers à passer directement dans le clergé, sans avoir été, comme Sidoine Apollinaire, ancien préfet de Rome avant de devenir évêque de Clermont, un laïc chargé de fonctions éminentes. La carrière romaine bouchée par l'effondrement de l'Empire, le *cursus honorum* clérical commence. Encore faut-il qu'il y ait des candidats. Pour Reims, en 459, il n'y en a pas. On élit donc, au mépris du droit et faute d'un fonctionnaire laïc d'expérience, un tout jeune homme de 22 ans, Remi, qui, malgré l'interdiction d'ordonner un évêque avant l'âge de 30 ans, peut remplir la fonction, compte tenu de la puissance de sa famille et de la qualité de ses études.

Dotée désormais de biens fonciers inaliénables, chaque église doit alors être gérée par son évêque. Remi divise ce patrimoine en trois parts : l'une pour les bâtiments, l'autre pour le clergé et la troisième, souvent la plus convoitée, pour les pauvres. Il doit faire tenir à jour la matricule, liste des pauvres nourris, couchés, logés gratuitement. La gestion des biens fonciers incombe à l'archidiacre nommé par l'évêque, ce qui nécessite une administration importante, d'autant plus que les biens d'Eglise sont soumis au paiement des impôts romains, capitation par tête et taxe foncière. De plus, pour éviter la corruption des juges civils, Constantin a autorisé les plaideurs à porter leurs litiges à l'évêque, lequel juge gratuitement et sans appel. Du coup, le tribunal de l'évêque est encombré de plaignants, et c'est pourquoi Remi recommande dans

sa première lettre à Clovis de juger honnêtement, sans recevoir de pots-de-vin.

La personnalité de Remi est celle d'un Gallo-Romain imperturbable au milieu des catastrophes et des changements politiques. Il est celui qui a obtenu la restitution du célèbre vase « liturgique » dit de Soissons, de Clovis en personne. Il le consacrera, dans son testament, à l'Eglise de Reims, à charge pour elle d'en faire un encensoir et un calice.

Mais Remi n'est pas seulement un liturgiste et un administrateur particulièrement compétent. Il est, grâce à son héritage familial et à ses achats personnels, un grand propriétaire foncier.

Dans ces temps de troubles, l'évêque est obligé de racheter ses ouailles raflées par les Barbares et réduites en esclavage. Remi doit donc posséder des réserves monétaires importantes pour être capable, en cas de malheur, de disposer immédiatement de disponibilités, soit en monnaies sonnantes et trébuchantes, soit en métal précieux. Les chiffres donnés par son testament prouvent combien Remi disposait de sous d'or, pièces de 4,55 grammes d'or à très fort pouvoir d'achat, et combien ses aumônes étaient considérables.

Le plus remarquable reste l'importance de son orfèvrerie liturgique en argent. Les dons qu'il précise sont estimables à un total

Vénérables reliques
Page de gauche, au centre : le 11 août 1941, les autorités religieuses et civiles, ainsi que cinq historiens et quatre médecins se réunirent pour examiner les reliques de saint Remi. Ils conclurent à leur authenticité. Ci-dessus : *Le Baptême de Clovis*, extrait de *Scènes de la vie de saint Remi*, école française, XVIe siècle (Reims, musée Saint-Remi). Page de gauche, en haut : le calice du sacre dit « calice de saint Remi », XIIe siècle (trésor de la cathédrale de Reims).



Pierre tombale Ci-contre : la basilique Saint-Remi de Reims a été construite au XIe siècle pour abriter l'ampoule contenant le saint chrême ainsi que les reliques de saint Remi. Son tombeau occupe le centre du chœur de la basilique *(page de droite)*. Ci-dessous : *Saint Remi, évêque de Reims, baptise Clovis*, enluminure extraite des *Grandes Chroniques de France*, XIVe siècle (Castres, Bibliothèque municipale).

de plus de douze kilos d'argent. Il y avait là l'équivalent d'une véritable banque de dépôt. Cette orfèvrerie liturgique était rapidement disponible. Elle constituait un volant de sécurité dans un pays ravagé et pillé depuis 406 à intervalles irréguliers et imprévisibles. Remi, le « vieux jubilaire », était ainsi capable de parer aux dangers de toute sorte, matériels et spirituels.

En tête des biens qu'il léguera à ses héritiers, viendront, dans son testament, les esclaves. Il se contente d'en affranchir une centaine et l'on pourrait s'inquiéter sur le sort des autres, qu'il ne nomme pas et dont il est pourtant propriétaire. Le détail est significatif. Car Remi, comme toujours, applique la loi romaine. Ici, il pratique une loi de l'empereur Auguste, qui interdit d'affranchir plus de cent esclaves à la fois. Des libéralités mal comprises, en effet, pouvaient faire s'effondrer les cours des ventes.

Charité chrétienne et sens civique se complétaient ainsi chez lui.

L'analyse des biens de Remi permet de s'apercevoir qu'il est propriétaire de vignes et qu'il les cultive lui-même. On pourrait s'étonner qu'il consacre plus de temps aux travaux de la vigne qu'à l'élevage des moutons ou des porcs. Mais il s'agit ici d'un revenu particulier, celui du vin, lequel procurait des bénéfices importants lors de la vente du vin nouveau, consécutive aux vendanges.

Son prestige et son influence lui viennent surtout de son caractère, impétueux, inébranlable. Ancré dans les convictions de sa jeunesse, des temps où les empereurs imposaient encore leur volonté, il outrepasse parfois le droit canon, arguant de son prestige de fondateur. Il nomme ainsi un laïc évêque, alors qu'un concile récent l'interdisait. Qu'importe l'indépendance de l'Eglise face à l'Etat que réclamait le pape Gélase ! Mais qu'en revanche des collègues osent faire des ordinations sur son territoire rémois, il proteste immédiatement contre ces usurpations. Arc-bouté sur ses origines familiales de noblesse locale, persuadé que la foi constantinienne et le droit romain ne font qu'un, Remi est un véritable roc entre deux mondes. Défenseur de l'Etat, défenseur de l'Eglise et défenseur des pauvres, il assure une succession et une transition dont il n'a pas conscience. Situation unique du fondateur enraciné dans ses terres et dans son épiscopat.

Remi, qui a reçu une éducation à la fois littéraire et juridique, considère le roi des Francs, même païen, comme son homologue, vu l'interpénétration des fonctions laïques et religieuses, civiles et militaires. Clotilde l'a envoyé en secret à Clovis pour qu'il l'instruise dans la religion chrétienne. Ils ont eu de longs entretiens. Remi admire la force de la personnalité du roi : « *Le gardien de la patrie, le triomphateur des peuples païens.* » Tout son effort sera de faire de lui un nouveau Constantin.

Leurs conversations n'ont pas été, pourtant, tout de suite concluantes. C'est que l'adoption de la foi chrétienne n'a pas été suivie de l'effet bénéfique que Clovis en avait



escompté. Le roi barbare croit en un Dieu tout-puissant. La mort de son fils aîné, baptisé, lui prouve que ce Dieu laisse mourir les innocents. Il le juge donc peu convaincant. Il a cependant recours à un ermite germanique, Vaast, pour se faire expliquer les mystères du christianisme dans sa propre langue, même s'il connaît le latin. Enfin, le spectacle des malades guéris sur le tombeau de saint Martin à Tours finit par le convaincre.

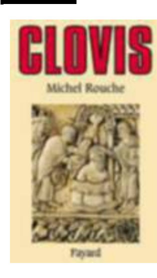
Remi n'en a pas moins joué, dans cette conversion, un rôle capital, en particulier sur le plan théologique. Communément admise par les Wisigoths, les Burgondes, les Vandales, l'hérésie d'Arius s'était infiltrée jusque dans la famille du roi. Remi a veillé à le maintenir dans la stricte orthodoxie nicéenne. Il a lui-même présidé et dirigé la cérémonie du baptême, entouré d'une quinzaine d'évêques non soumis aux Barbares. Cela lui a donné un prestige tel qu'il est resté jusqu'à sa mort un évêque fondateur, très puissant, même s'il a été parfois contesté pour sa rigidité d'un autre âge.

Le testament de saint Remi, qui détaille le legs de ses domaines agricoles à ses héritiers et particulièrement à l'Eglise de Reims, nous a été transmis de deux manières : une forme courte par Hincmar, archevêque de Reims, entre 878 et 881, une forme longue, d'auteurs inconnus, vers 1059. Cette dernière version, qui comprend en outre une série de bénédictions et de malédictions appelées sur les rois francs selon leur conduite envers l'Eglise, s'est rapidement révélée apocryphe. Mais bien que les archives de Reims soient restées intactes, la première a suscité, elle aussi, toute une série d'accusations, singulièrement au XIXe siècle, de la part des historiens allemands. La critique s'est concentrée sur l'auteur de la transmission, Hincmar. Dans sa *Vie de saint Remi*, celui-ci avait raconté que le saint chrême nécessaire pour l'onction du baptisé avait été apporté à Remi par une colombe. Cela suffisait à le discréditer comme colporteur d'invraisemblables légendes.

Or, on sait aujourd'hui que les néophytes recevaient, au Ve siècle, soit quatre cents ans avant Hincmar, trois sacrements : le baptême (avec immersion à mi-corps), la confirmation et l'eucharistie. Hincmar ne pouvait pas connaître cette liturgie périmée. S'il a rapporté – sans en comprendre le rite dans son vrai sens – que Clovis avait été oint avec de l'huile sainte, c'est donc qu'il avait sous les yeux des pièces qui l'attestaient. Il ne s'était pas comporté en affabulateur, mais en témoin.

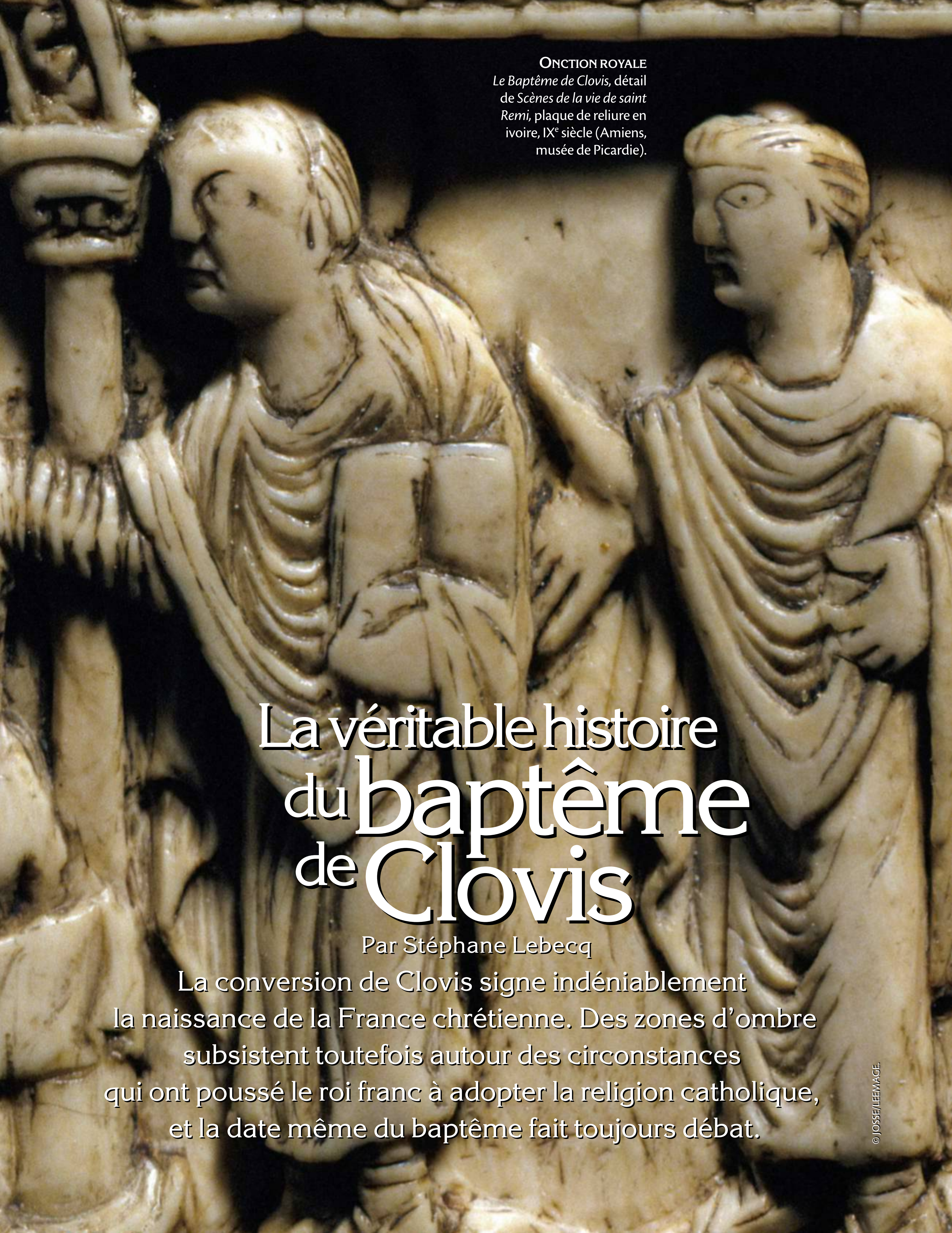
Professeur émérite d'histoire médiévale à l'université Paris IV-Sorbonne, Michel Rouche est spécialiste du haut Moyen Age et de l'Antiquité.

À LIRE de Michel Rouche



Clovis
Fayard
614 pages
29,50 €





Onction royale
Le Baptême de Clovis, détail de *Scènes de la vie de saint Remi*, plaque de reliure en ivoire, IXe siècle (Amiens, musée de Picardie).

La véritable histoire du baptême de Clovis

Par Stéphane Lebecq

La conversion de Clovis signe indéniablement la naissance de la France chrétienne. Des zones d'ombre subsistent toutefois autour des circonstances qui ont poussé le roi franc à adopter la religion catholique, et la date même du baptême fait toujours débat.



Les parures d'un roi
Ci-dessus : le trésor de Childéric, trouvé en 1653, à Tournai, en Belgique (Paris, Bibliothèque nationale de France). Parmi les bijoux et abeilles, en or et grenat, et les nombreuses pièces d'or, se trouvaient l'épée d'apparat du roi ainsi que son anneau sigillaire qui permit l'identification de la tombe. Page de droite : *L'Empereur Anastase ouvrant les jeux du cirque*, 517 (Rome, Museo della Civiltà Romana).

Qui sont les ancêtres de Clovis ?

Grégoire de Tours, dont les *Dix livres d'histoires (Histoire des Francs)* écrits à la fin du VIe siècle sont notre première source d'information sur les origines de la famille mérovingienne, esquisse une généalogie de Clovis, connu comme roi des Francs entre environ 481 et fin 511 : il remonte à Clodion, qui *« régnait sur les Francs »* à une époque que, grâce au témoignage de Sidoine Apollinaire, l'on peut dater du deuxième quart du Ve siècle ; suivi de Mérovée, que *« certains »* disent issu de la lignée de Clodion ; puis de Childéric, qui exerça le *regnum* sur les Francs après son père Mérovée, et qui épousa une reine thuringienne nommée Basine ; enfin de Clovis, qui, né de cette union, succéda à son père Childéric *« après des événements »* qu'on peut dater de 480 environ. Des généalogies royales conservées dans des manuscrits des IXe-Xe siècles permettent d'expliquer et de corriger les imprécisions de Grégoire : si Clodion y apparaît bel et bien comme le grand-père paternel de Childéric, le père de Childéric serait un certain Chlodebaude, et non Mérovée, dont la trace serait plutôt à rechercher du côté de l'ascendance maternelle de Childéric – une ascendance prestigieuse qui explique que son nom, porté par quelques héritiers de la famille qui n'ont pas accédé à la dignité royale, ait été mis en avant dans la désignation de la dynastie.

Des récits postérieurs (la *Chronique* dite de Frédégaire, du VIIe siècle, et *La Geste des rois des Francs,* du VIIIe siècle) font remonter l'ascendance de Clovis beaucoup plus haut dans le temps, la première jusqu'à Francion, éponyme du peuple franc, la seconde jusqu'à Faramond, dont ils font l'un comme l'autre les descendants du Troyen Priam. Francion aurait quitté Troie en même temps que son compagnon Enée après la prise de leur ville par les Grecs : c'est le début d'un mythe qui aura la vie dure, celui de l'origine troyenne des Francs, dont la finalité était de faire de ceux-ci les égaux des Romains qui se disaient les descendants d'Enée !

Bien sûr, la réalité fut tout autre : les Francs, confédération de peuples germaniques riverains du Rhin formée au IIIe siècle, restèrent longtemps partagés en ce que j'appellerais des « chefferies », pour faire écho au vocabulaire utilisé par Sulpice Alexandre, cité par Grégoire de Tours, qui présente les plus hauts responsables du peuple franc à la fin du IVe siècle comme de simples *duces* ou *subreguli* – des « chefs » et des « roitelets ». Deux de ces chefferies l'emporteraient sur les autres au cours du Ve siècle, et mériteraient d'être désormais considérées dans les sources latines comme de véritables *regna* (« royautés », « royaumes ») : celle des Francs rhénans (naguère appelés ripuaires), qui, à partir de Cologne et sa région, s'enfoncèrent à l'intérieur des lignes romaines en remontant la Moselle et en atteignant la capitale impériale de Trèves, et celle de ceux qu'on a longtemps appelés les Francs saliens, mais que je préfère appeler les Francs « scaldiens », qui remontèrent le cours de l'Escaut *(Scaldis),* et qui, sous les « règnes » de Clodion puis de Childéric, atteignirent les hautes vallées de la Somme et de l'Oise, portes du bassin de Paris.

Clovis fut-il l'ultime dépositaire de la romanité ?



Il n'y a plus d'empereur à Rome depuis 476, mais il y en a toujours un à Constantinople, Zénon (474-491), qui continue de revendiquer l'autorité sur l'ensemble de l'Empire romain. Ce n'est pas la première fois que, depuis son partage par Dioclétien à la fin du IIIe siècle, l'Empire est dirigé par un seul empereur résidant en Orient (cela s'était déjà produit au IVe siècle, sous Constantin puis sous Théodose). Le problème est que, dans le dernier quart du Ve siècle, il est devenu difficile pour un empereur installé sur le Bosphore d'assurer son autorité sur un Occident de moins en moins contrôlable, et qui se trouvait livré au pouvoir de ceux qui, localement, détenaient la force, c'est-à-dire les chefs d'armées. Or, s'il restait en Gaule une armée « romaine », installée dans le bassin de Paris et commandée par le maître de la milice Syagrius, il s'agissait ailleurs d'armées barbares naguère entrées par la force en Gaule, et auxquelles l'autorité romaine, à bout de ressources et souvent mise devant le fait accompli, avait confié la garde de régions entières, en concluant à l'occasion avec elles des *foedera* (traités), qui leur déléguaient des missions de défense territoriale et leur concédaient des terres ou des revenus fiscaux. Le fait est bien attesté pour les Wisigoths, installés dès 418 dans le bassin de la Garonne, d'où ils étendirent leur contrôle de la Loire au sud de l'Espagne, et pour les Burgondes, installés en 443 dans la moyenne vallée du Rhône, et qui en vinrent à dominer, du nord de la Bourgogne à la Haute-Provence, un vaste Sud-Est.

Les choses ne sont pas si claires pour les Francs installés dans le Nord. Mais plusieurs indices nous montrent que, si, sous Clodion, on les voyait encore combattre contre Rome, ce n'était plus le cas à la fin du règne de Childéric. Clovis reçut à son avènement une lettre de congratulation de Remi, évêque de Reims, qui laisse entendre que le jeune roi hérita alors de l'autorité légitime que son père avait exercée sur la province romaine de « *Belgique seconde* », qui couvrait à peu près l'extrême nord de la Gaule et dont Remi était l'évêque métropolitain. Or, quand on a retrouvé à Tournai, sur les bords de l'Escaut, la tombe de Childéric en 1653, on s'est aperçu qu'il portait au doigt un anneau sigillaire gravé à la légende de *Childirici Regis* (génitif de *rex*, mot latin qui sert à désigner tout roi, notamment barbare), et qu'il portait sur la poitrine une fibule cruciforme qui était l'insigne des plus hauts commandements militaires d'un Empire romain devenu chrétien. On en conclura que le jeune Clovis reçut de son père un engagement d'alliance avec Rome et une délégation d'autorité militaire de l'Empire, dont il se souviendrait des années plus tard, quand, en 508, il ferait savoir au nouvel empereur Anastase qu'il avait conquis l'Aquitaine aux dépens des Wisigoths, comme s'il l'avait fait en son nom, et qu'il se verrait promu à la dignité consulaire par une ambassade spécialement dépêchée de Constantinople !

En attendant, à peine porté à la royauté de son peuple, Clovis montra son ambition en attaquant Syagrius, dernier dépositaire de l'autorité traditionnelle de Rome sur le nord de la Gaule. Vainqueur, à une date que Grégoire de Tours situe vers 486, Clovis fit main basse sur l'ensemble des territoires qui, jusqu'à la Loire, étaient contrôlés par le maître de la milice, dont l'armée était elle aussi largement composée d'éléments barbares.

Quelle est l'attitude de Clovis à l'égard de l'épiscopat ?

Dans la lettre de congratulation qu'il lui fit parvenir, lors de son avènement, l'évêque Remi demanda à Clovis de bien vouloir gouverner avec le conseil des évêques. Sans doute le roi des Francs ne se fit-il pas prier, tant il savait qu'il ne pourrait contrôler les régions de la Gaule du Nord sans s'entendre avec ceux qui, compte tenu de la défaillance administrative de l'Empire en Occident, étaient devenus la principale force d'encadrement des populations gallo-romaines ralliées au christianisme depuis la fin du IVe siècle. Le pacte alors conclu entre les deux hommes aide à comprendre la suite de l'histoire, à savoir les succès de Clovis et de ses premiers successeurs qui, de la Gaule romaine, feraient le royaume des Francs. Si on prend au sérieux l'affaire du vase de Soissons, on comprend que, tout païen qu'il fût encore, Clovis chercha à s'attirer la bienveillance des évêques au risque de conflits au sein de sa propre armée.

Qu'on se rappelle les faits. Alors qu'au lendemain de sa victoire sur Syagrius, Clovis procédait à la distribution du butin entre ses guerriers, il voulut soustraire au partage coutumier un vase liturgique que lui réclamait l'évêque d'une église spoliée. Furieux du passe-droit que Clovis voulait accorder à l'évêque, un des hommes frappa le vase d'un coup de hache en invoquant la coutume qui voulait que le sort seul décidât de la répartition du butin entre les guerriers. Clovis rumina sa vengeance jusqu'à la revue des troupes du mois de mars suivant et, sous prétexte de la mauvaise tenue de ses armes, brisa de sa propre hache le crâne du récalcitrant. Par où l'on voit que, dès les premières années de son règne, Clovis n'hésita pas à satisfaire la demande d'un évêque plutôt que les usages militaires de son peuple. La prise de risque était énorme, mais elle se révélerait payante. On peut penser que, dès ce moment, l'épiscopat gaulois plaça ses espoirs dans le païen mal dégrossi mais riche de promesses qu'était le roi des Francs. Si ce fut vrai de Remi et des évêques du Nord, ce le fut aussi de certains évêques du Sud, alors soumis au pouvoir de rois barbares – wisigoths ici, burgondes là – qui avaient adhéré à l'arianisme, c'est-à-dire à une forme de christianisme considérée comme hérétique depuis qu'en 325 le concile de Nicée avait posé le principe de la consubstantialité du Père et du Fils, mais qui avait remporté un vif succès chez les Goths, pour lesquels il était devenu un véritable marqueur d'identité, et chez les peuples qui en étaient proches.

Ainsi comprend-on pourquoi, le jour venu, Clovis inviterait de nombreux évêques, y compris du sud de la Gaule, à son baptême ; pourquoi certains évêques du Midi, soumis au pouvoir de rois burgondes ou wisigoths ariens, lui exprimeraient leur soutien ; et pourquoi, à l'extrême fin de son règne et désormais chrétien, il convoquerait à Orléans un concile auquel la moitié des évêques d'un royaume des Francs considérablement dilaté répondraient présents.



Vase légendaire
A gauche : *Clovis et le vase de Soissons*, extrait des *Grandes Chroniques de France*, 1450-1475 (Paris, BnF). Après sa victoire sur le général romain Syagrius, à Soissons, en 486, Clovis voulut soustraire du traditionnel partage du butin un vase liturgique pour le rendre à l'évêque de l'église qui en avait été spoliée. Mécontent, l'un de ses soldats frappa le vase d'un coup de hache sous les yeux du roi. Page de droite : la fin de la construction de l'abbaye Saint-Pierre-et-Saint-Paul (Sainte-Geneviève), à Paris, par la reine Clotilde, à la mort de Clovis, enluminure du XIIIe siècle (Paris, Archives nationales).





Son mariage avec Clotilde a-t-il été déterminant ?

Si, dès le début de son règne, Clovis s'est montré bien disposé à l'égard des évêques, il n'en était pas moins resté un païen invétéré. Pour preuve, le rituel qui accompagna les funérailles de son père à Tournai, et dont, seul héritier légitime, il fut sans doute le principal ordonnateur : les fouilles entreprises dans les années 1980 autour de la tombe de Childéric ont en effet révélé qu'au moins une vingtaine de jeunes étalons avaient été sacrifiés à cette occasion et inhumés autour de la sépulture royale, suivant un rituel qu'on sait avoir été pratiqué dans la Germanie d'outre-Rhin, notamment chez les Thuringiens, peuple d'origine de la mère de Clovis. Il semble cependant que la cour franque fut très tôt approchée par des missionnaires chrétiens, certains se réclamant du christianisme « nicéen » qu'on appellera désormais catholique, mais d'autres d'obédience arienne – ceux que, dans une lettre à Clovis, l'évêque Avitus de Vienne appelle les « *sectateurs de schismes* » –, au point qu'une sœur de Clovis, Lantechilde, fut convertie au christianisme arien.

Clovis ne tarda pas à prendre femme dans le milieu de l'aristocratie des Francs rhénans. Cette épouse, que Grégoire de Tours, qui ne veut connaître que Clotilde, appelle *concubina*, lui donna un fils légitime nommé Théodoric (Thierry en français), qui, aux côtés de son père, jouerait un rôle militaire essentiel dans la dilatation du royaume. Mais, sans doute pour satisfaire ses ambitions expansionnistes en direction de la Gaule du Sud-Est, Clovis entreprit, vers 492-494, des négociations avec le roi des Burgondes, Gondebaud, de façon à obtenir la main de sa nièce Clotilde, dont Gondebaud était devenu le tuteur après avoir assassiné ses parents. Or, si la majorité de la famille royale burgonde avait été convertie à l'arianisme, Clotilde avait été élevée par sa mère dans la foi catholique.

Le mariage avec Clotilde fut sans doute déterminant dans le processus de conversion du roi : Grégoire de Tours évoque les ruses de la jeune reine pour arracher à Clovis le baptême de leurs premiers enfants – Ingomer, mort à l'issue de la cérémonie baptismale (mauvais présage !), puis Clodomir (malgré tout !) –, et pour l'éveiller lui-même à la « *Parole du Salut* », avec l'aide catéchétique de Remi de Reims, convoqué « *en secret* » au palais. Si l'on avait des doutes sur la véracité du discours, très apologétique, de Grégoire, une source plus proche de l'événement, donc indépendante de la reconstruction qu'il en fait, vient en confirmer l'essentiel : il s'agit d'une lettre écrite vers 565 par l'évêque Nicetius de Trèves à la reine Chlodoswinde, petite-fille de Clovis et de Clotilde, qu'il engage à se lancer auprès de son mari le roi lombard Alboin dans la même entreprise de conversion que celle que sa grand-mère avait naguère engagée auprès de son grand-père. Et Nicetius d'invoquer à ce propos la parole de saint Paul : « *Le mari non croyant sera sauvé par son épouse croyante* » (Première épître aux Corinthiens, 7, 14).

Clovis a-t-il pris la décision de se convertir à Tolbiac ?

On peut dire que le récit que Grégoire de Tours a donné de la conversion et du baptême de Clovis est un récit historiographiquement fondateur (*Histoires,* II, 30). Ce serait à l'occasion d'une bataille livrée contre les Alamans que le roi des Francs, dont les troupes étaient sur le point de ployer, leva les yeux vers le ciel et s'exclama : *« Jésus-Christ, toi que Clotilde dit être le fils du Dieu vivant, (…) toi qui donnes la victoire à ceux qui espèrent en toi, (…) si tu me donnes la victoire sur mes ennemis, je croirai en toi et serai baptisé en ton nom. J'ai certes invoqué mes dieux, mais ils ont été incapables de m'aider. C'est pourquoi je crois qu'ils n'ont pas le moindre pouvoir, et c'est toi que j'invoque maintenant (…). »* Alors les Alamans, qui avaient commencé à fuir, se soumirent quand ils eurent appris la mort de leur roi. Grégoire précise la date de l'événement (*actum anno XV regni sui,* soit vers 496), mais n'indique pas le lieu où s'est déroulée la bataille. Ce n'est que plus loin dans son récit (*Histoires,* II, 37) qu'il parle incidemment d'une bataille livrée contre les Alamans (non par Clovis d'ailleurs, mais par son allié le roi des Francs rhénans Sigebert) *apud Tulbiacensim oppidum* (*« près de la forteresse de Tolbiac »,* aujourd'hui Zülpich, près de Cologne). Voilà pourquoi la tradition historiographique parle de la « bataille de Tolbiac » de 496 comme du lieu et du moment où Clovis a pris la décision de se convertir *« au Dieu de Clotilde »* – négligeant le fait qu'il put y avoir plusieurs batailles entre les Francs et les Alamans, les seconds disputant alors aux premiers l'autorité sur la haute Rhénanie et l'est de la Gaule.

Il y a autre chose de troublant dans l'évocation de Grégoire : dans le chapitre qui suit le récit de la bataille et qui est consacré au baptême royal (*Histoires,* II, 31), l'évêque de Tours fait explicitement de Clovis un *« nouveau Constantin »,* et il compare un peu plus loin l'évêque Remi, qui a baptisé Clovis, à Sylvestre, le pape romain contemporain dudit empereur. Or, dans le récit standard de la conversion de Constantin légué par son biographe Eusèbe de Césarée, il est dit que la veille de la bataille du pont Milvius, qui devait lui ouvrir les portes de Rome aux dépens de son rival Maxence en 312, l'empereur, encore païen et alors enclin à privilégier le culte solaire, eut la vision d'une croix accompagnée des mots *« Par ce signe tu vaincras »* (*Vie de Constantin,* I, 28). On sait la suite de l'histoire. L'armée de Constantin, inférieure en nombre mais placée sous le signe de la croix peint sur ses boucliers, l'emporta sur celle de Maxence. On se pose du coup la question : Grégoire, qui cite plusieurs fois parmi ses sources Eusèbe ainsi que son traducteur latin Jérôme, n'a-t-il pas donné un environnement militaire au récit qu'il propose de la conversion de Clovis dans le seul but de justifier la comparaison qu'il fait avec la conversion du premier empereur chrétien ?

La question mérite d'autant plus d'être posée que les deux sources antérieures à Grégoire qui évoquent la conversion et le baptême du roi – la lettre de l'évêque Avitus de Vienne à Clovis et la lettre de Nicetius de Trèves à Chlodoswinde – sont muettes sur ce sujet. Même la seconde dit en toutes lettres que c'est *« sur le seuil du seigneur Martin »,* soit à l'entrée du tombeau de saint Martin dans son sanctuaire de Tours, que Clovis *« promit de se faire baptiser sans délai »*. Si contexte guerrier il y eut à l'engagement du roi, peut-être est-ce moins dans la rivalité franco-alémanique que dans la rivalité franco-wisigothique qu'il faudrait dès lors aller le chercher, Tours étant l'une des portes de l'Aquitaine pour qui venait, comme Clovis et son armée, du bassin de Paris.

Un nouveau Constantin Ci-dessus : *La Bataille de Tolbiac,* par Ary Scheffer, XIXe siècle (Versailles, musée du Château). C'est après une victoire sur les Alamans, vers 496, que Clovis aurait fait le vœu de se convertir, selon Grégoire de Tours, qui ne précise toutefois pas le lieu de la bataille dans ses *Histoires.* On soupçonne aujourd'hui le chroniqueur d'avoir orienté son récit de façon à faire un rapprochement entre la conversion de Clovis et celle de l'empereur Constantin, dont l'armée placée sous le signe de la croix remporta la bataille du pont Milvius, en 312. Page de droite : *Le Baptême de Clovis,* extrait des Manuscrits orientaux, XIIIe siècle (Paris, BnF).

Sa conversion a-elle été un pur calcul politique ?



Il nous faut maintenant aborder un texte essentiel, auquel j'ai déjà fait allusion et qui est le seul document strictement contemporain du baptême royal, la lettre d'Avitus de Vienne à Clovis. On n'en a pas conservé l'original, sans doute écrit sur papyrus, mais la copie qui en a été consignée dans le registre des lettres de l'auteur. Malheureusement non datée, elle exprime les regrets d'Avitus de n'avoir pu se rendre « *de corps* » *(corporaliter)* au baptême de son destinataire, auquel un messager royal était venu l'inviter en personne.

Avitus, qui est alors un évêque du royaume burgonde, évoque dans son préambule les hésitations qu'en pareille circonstance auraient eues nombre de souverains barbares sollicités de se convertir par « *l'exhortation des prêtres ou par la sollicitation de leurs proches* » – comme si l'évêque de Vienne savait la part respective de Remi et de Clotilde dans le processus de conversion du roi. La plupart, dit-il, se seraient abrités derrière les « *traditions de leur peuple* » et « *les rituels de leurs pères* » pour refuser tout engagement salvateur. Voilà qui aide à comprendre pourquoi, selon Grégoire de Tours, c'est en secret qu'eurent lieu les premières tractations avec l'évêque Remi et la formation catéchétique de Clovis. Il fallait absolument ménager le peuple franc, aux yeux duquel Clovis était le garant de la fidélité aux pratiques ancestrales. Mais l'affaire du vase de Soissons nous a montré à quel point Clovis était capable de prendre des risques.

En même temps, il est intéressant d'apprendre qu'un envoyé spécial du roi est allé jusqu'à Vienne, donc au-delà de Lyon qui était une des résidences capitales des rois burgondes, pour transmettre à Avitus l'invitation à son baptême. Même si Clotilde avait quelque raison de garder des liens particuliers avec celui qui était, depuis son accès à l'épiscopat en 490, le plus charismatique des évêques du royaume de sa jeunesse, on ne peut manquer de penser qu'Avitus n'a pas été le seul évêque du Midi à recevoir semblable invitation. Avec un sens aigu de la propagande, Clovis a voulu faire connaître son nouvel engagement spirituel non seulement aux évêques du Nord, qui allaient siéger en nombre parmi ceux qu'Avitus appelle les *ministres* présents à la cérémonie, mais aussi aux évêques du Sud. S'il attendait des premiers, déjà soumis à son autorité, qu'ils s'en fassent les relais dans les cités, sans doute espérait-il que les seconds l'aideraient le jour venu à l'emporter sur les rois hérétiques des Burgondes et des Wisigoths.

Calcul politique visant à gagner à sa cause ceux qui constituaient la principale force d'encadrement spirituel et civil des populations gallo-romaines ? Sans doute. Mais en même temps, réel courage politique pour annoncer au peuple franc, passé le temps des tractations secrètes, la décision de se faire baptiser. Dans l'incapacité qu'il est de sonder les âmes, l'historien n'a donc pas le droit de mettre en doute la sincérité du cheminement spirituel de Clovis. Au demeurant, la force de persuasion du roi paraît avoir été telle qu'il sut entraîner derrière lui non seulement les membres de son entourage le plus proche (à commencer par ses sœurs – Alboflède et Lantechilde, qu'on a vue naguère convertie à l'arianisme), mais aussi les membres de son compagnonnage guerrier – si tant est que trois mille d'entre eux (un chiffre arrondi par Grégoire qu'on relativisera) ont bel et bien accepté de le suivre dans le baptistère de Reims.

Quelle est la date réelle du baptême de Clovis ?

On l'a dit, le récit fondateur de Grégoire invite à dater l'engagement de conversion de Clovis en 496. C'est pourquoi la tradition, perpétuée jusqu'à l'année 1996 au cours de laquelle fut célébré le quinzième centenaire de la fondation de la France chrétienne, a retenu cette date comme celle de son baptême. Pourtant, le dogme a été une première fois secoué à la fin des années 1930, quand un érudit a rapproché le texte de Grégoire d'une lettre adressée en 506 à Clovis par Cassiodore, épistolier de Théodoric roi des Ostrogoths d'Italie, et faisant mention de la victoire que le destinataire avait remportée sur les Alamans et de la mort de leur roi sur le champ de bataille ! Ne serait-ce donc pas plutôt en 506 que Clovis a été baptisé ?

Si l'on s'affranchit maintenant du discours de Grégoire et du préalable obligé d'une bataille contre les Alamans, et qu'on lui préfère la version de Nicetius suivant laquelle l'engagement de conversion aurait été prononcé devant le tombeau de saint Martin, il faudra chercher des éléments de datation dans les éventuels passages de Clovis à Tours – une cité qui se trouvait sur la rive gauche de la Loire, donc restée en territoire wisigothique jusqu'à ce que le roi franc se fût rendu maître de l'Aquitaine en 507-508. Or il est une source – une seule – qui mentionne une expédition conduite par Clovis en Aquitaine et aboutit à la prise de Bordeaux par les Francs en 498, c'est une *Continuation,* en fait tardive, de la *Chronique* de Prosper d'Aquitaine, ce qui a amené plusieurs historiens, dont le signataire de ces lignes, à privilégier pour date du baptême l'année 498, qui avait l'avantage de ne différer que de deux ans celle qui avait été donnée par Grégoire. Mais il a été démontré depuis que la chronologie du Continuateur était fautive et qu'il avait anticipé de neuf ans la grande campagne aquitaine de Clovis, qui a certes abouti à la prise de Bordeaux, mais aussi à celle de Toulouse et de bien d'autres cités.

Est-ce donc à l'occasion de la campagne de 507-508, où l'on sait que Clovis s'est arrêté à Tours à l'aller et au retour de son périple, qu'il a fait vœu de se convertir ? C'est d'autant moins exclu qu'il y a dans la lettre d'Avitus un passage susceptible de le confirmer. L'évêque de Vienne félicite en effet Clovis d'avoir libéré un *« peuple jusqu'alors captif »,* un *populus* qu'il distingue en toutes lettres de ce qu'il appelle la *gens* des Francs et des « autres *gentes* » que le roi serait amené à libérer. Le choix du mot *populus* et la nette distinction qui paraît être faite entre ce *« peuple »* et les *gentes* barbares (le mot *gens,* qu'on peut traduire aussi par « peuple », a une connotation ethnique, voire *génétique,* que n'a pas *populus*) suggèrent qu'Avitus parle ici d'une population romaine récemment libérée d'une menace identifiée un peu plus loin comme celle des *« germes de dogmes pervers ».* Il est tentant de voir dans ce passage une allusion à la libération



des populations gallo-romaines d'Aquitaine, enfin débarrassées de la domination d'une royauté hérétique.

Alors, la date de 498 paraissant exclue, on a le droit d'hésiter, et on hésitera encore longtemps, entre 496, 506, 507 et 508. Ce qui est sûr si l'on se reporte à la lettre d'Avitus, c'est que le baptême fut célébré à l'occasion de la *Nativitas Redemptoris nostri,* donc du jour, ou plutôt de la *sacra nox*

de Noël – ce qui est peu conforme à la tradition paléochrétienne qui privilégiait plutôt la nuit pascale pour les célébrations baptismales. Qu'ait été choisie la fête de la *« nativité de notre Rédempteur »* peut signifier qu'il y avait urgence à procéder au baptême – peut-être parce que Clovis et ses hommes seraient, comme chaque année ou presque, sur le chemin de la guerre au printemps suivant.

Messager divin *Le Baptême de Clovis,* extrait des *Chroniques de Hainaut,* XIVe siècle (Bruxelles, Bibliothèque royale). L'enluminure dépeint les événements tels qu'ils ont été rapportés par Grégoire de Tours, puis, au IXe siècle, par Hincmar de Reims, dans sa *Vie de saint Remi.* Ce dernier est le premier à avoir fait mention du miracle du saint chrême apporté par le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, à l'évêque Remi pour oindre le roi.





À l'aide du ciel
Ci-contre : *Alaric II, roi des Wisigoths (484-507)*, miniature extraite de la *Généalogie des rois d'Espagne*, 1463 (Madrid, Biblioteca Nacional de Espana). Au printemps 507, Clovis, en marche vers Poitiers, se heurta à Alaric II. Le roi wisigoth aurait péri de la main même de Clovis. Page de droite : crosse de saint Germain, VIIe siècle (Delémont, Musée jurassien d'art et d'histoire).

La conversion de Clovis a-t-elle influencé sa campagne contre les Wisigoths ?

Du coup, on n'est plus sûr du positionnement religieux de Clovis quand il a lancé sa campagne aquitaine en 507. Etait-il déjà baptisé ? Ou était-il publiquement catéchumène ? Ou les bonnes dispositions qu'il avait manifestées à l'égard des églises lui avaient-elles valu, jusque dans le Midi, une renommée susceptible de provoquer des ralliements ?

Dans le discours préalable que Grégoire de Tours et l'auteur de *La Geste des rois des Francs* prêtent à Clovis avant la mobilisation de son armée, il est dit en toutes lettres que c'est l'arianisme des Goths et sa nécessaire éradication qui justifient la campagne, et que celle-ci bénéficiera de « *l'aide de Dieu* ». Faut-il pour autant parler de « croisade », quand on sait que les ariens se réclament eux aussi de la croix du Christ ? Les systèmes d'alliance des deux protagonistes montrent que tout ne fut pas blanc d'un côté et noir de l'autre. Clovis a obtenu non seulement l'aide des Francs rhénans, globalement païens, mais aussi celle de contingents burgondes, emmenés par le prince Sigismond, fils de Gondebaud, cousin germain de Clotilde et récemment rallié au catholicisme ; quant au roi wisigoth Alaric II, qui, au nom de la solidarité « gothique », savait pouvoir compter sur le soutien de son confrère Théodoric d'Italie, il a bénéficié de la solidarité de vieilles familles gallo-romaines de son royaume, à commencer par celle, toute-puissante en Auvergne, des *Apollinarii* descendants du grand Sidoine Apollinaire, mais sans doute aussi d'une partie de l'épiscopat catholique, qui venait, à l'issue du concile d'Agde convoqué par Alaric en 506, de prier pour lui et de lui souhaiter longue vie.

Grégoire de Tours, qui avait écrit que « *tous [en Gaule] souhaitaient d'un désir ardent voir les Francs régner sur eux* », fut assurément mieux inspiré quand, au moment d'aborder l'histoire de la campagne aquitaine, il restreint le champ en écrivant que « *beaucoup désiraient avoir les Francs pour maîtres* » (*Histoires*, II, 23 et 35). Le nom qu'il donne des quelques évêques aquitains qui avaient publiquement pris le parti des Francs – ainsi Volusien puis Verus de Tours, ainsi Quintien de Rodez –, souvent au prix de l'exil ou de la résidence surveillée, cache peut-être celui de ces autres, tous ces autres, qui restèrent fidèles à Alaric, ou qui se cantonnèrent dans la neutralité.

Ce qui est sûr, c'est qu'à défaut de ralliements sur le terrain, Clovis a tout fait pour mettre les forces du ciel de son côté, car l'itinéraire suivi par ses armées ressemble étrangement à un chemin de pèlerinage. Suivant le seul témoignage de l'auteur de *La Geste des rois des Francs*, qui est le dépositaire – certes tardif – de la « mémoire palatine », c'est avant son départ en campagne et pour en recevoir l'aide du ciel que, sur les conseils de Clotilde, Clovis posa les fondations de l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Paris, élevée sur la tombe de sainte Geneviève, qui deviendrait, le jour venu, le lieu de sépulture du couple royal. Au moment de franchir la Loire à Tours, Clovis donna l'ordre à ses hommes d'épargner les terres et les récoltes de Saint-Martin, et honora son église de plusieurs cadeaux afin d'en obtenir les bonnes grâces. Parvenu à Poitiers, et après avoir reçu plusieurs signes du ciel, le roi agit de même en faveur de l'église Saint-Hilaire…

Tout bien pesé, il semble que c'est moins grâce au possible ralliement d'une partie de l'épiscopat et des élites gallo-romaines d'Aquitaine que grâce à son sens tactique, à la force de ses armées et… à l'aide du ciel, que Clovis vainquit Alaric sur le champ de bataille dit de Vouillé, qu'il refoula ses héritiers au-delà des Pyrénées, qu'il s'empara des cités de Bordeaux, Toulouse, Angoulême et des trésors qu'elles recelaient, qu'il laissa son fils Thierry cueillir les cités d'Auvergne, et qu'enfin maître de l'Aquitaine et revenu à Tours, il put parader dans un triomphe à l'antique, et recevoir les ambassadeurs de l'empereur venus lui conférer le diplôme du consulat.

Quelles sont les conséquences du concile d'Orléans ?

Après avoir soumis l'Aquitaine et anéanti ce qu'il restait de royautés ou de chefferies franques indépendantes, Clovis en vint à dominer les trois quarts de la Gaule, de la mer du Nord aux Pyrénées. Pour homogénéiser cet immense ensemble, il voulut légiférer, en matière civile autant qu'ecclésiale. C'est pourquoi, roi résolument chrétien, il convoqua un concile de tous les évêques de son royaume, qui se réunit à Orléans, porte de l'Aquitaine, le 10 juillet 511. Trente-deux évêques répondirent présents, dont douze du Sud-Ouest, à commencer par les métropolitains de Tours, de Bordeaux, de Bourges et d'Eauze.

Curieusement, il ne fut pas question à Orléans du dogme et des éventuelles séquelles de l'arianisme dans le Sud ou du paganisme dans le Nord : il ne fut question que de discipline et de hiérarchie, notamment des relations des évêques avec leurs subordonnés, avec les moines, et surtout avec le roi et ses agents – il fut en particulier décidé qu'aucun laïc ne pourrait accéder à la cléricature sans autorisation royale. A une époque où l'essentiel du corps épiscopal était recruté parmi les laïcs, on entrevoit la menace qui pèserait désormais sur la liberté des églises. Sans doute le roi essaya-t-il ainsi de capter, pour en faire les relais de son autorité, le pouvoir que les évêques avaient acquis dans leur cité, notamment sur les populations gallo-romaines, et de se faire le chef incontesté des églises de son royaume – tout comme les empereurs chrétiens dans l'Empire romain tardif.

Apparemment Clovis a réussi son coup, puisque c'est *« à leur seigneur, fils de l'Eglise catholique, le* gloriosissimus rex *Clovis »* que les prélats dédièrent les canons rédigés à sa demande. En germe depuis les débuts du règne, la collaboration du roi et des évêques était maintenant scellée.

Stéphane Lebecq est professeur émérite d'histoire médiévale à l'université de Lille.

À LIRE de Stéphane Lebecq



Les Origines franques (Ve-IXe siècle). Nouvelle histoire de la France médiévale, **vol. 1, Seuil, « Points Histoire », 320 pages, 8,80 €.**
Hommes, mers et terres du Nord au début du Moyen Age, **2 vol., Presses universitaires du Septentrion, 272 et 326 pages, 25 € chaque volume.**
La Geste des rois des Francs, **traduction et commentaire, Les Belles Lettres, 380 pages, 45 €.**



Par Alexandre Grandazzi



La légende des siècles

Acte de naissance de la France chrétienne et de la monarchie française, sujet à polémique depuis la Révolution, le baptême de Clovis et son souvenir parcourent toute notre histoire.

Quel roi vit cabosser devant lui, à Soissons, un vase qu'il convoitait, remporta une grande bataille à Tolbiac et fut baptisé à Reims ? Du temps où l'histoire de France était enseignée à l'école, le simple énoncé de ces toponymes aurait sans doute permis à beaucoup d'élèves de reconnaître qu'il était question de Clovis. Certains auraient même été capables de nommer Clotilde, la pieuse épouse dudit roi, ainsi que saint Remi, l'évêque qui avait procédé à son baptême... Devenus adultes, ces anciens écoliers pouvaient alors penser, comme le fera De Gaulle, que « *l'histoire de France commence avec Clovis, choisi comme roi de France par la tribu des Francs, qui donnèrent leur nom à la France* », lequel ajoutait même : « *Mon pays est un pays chrétien et je commence à compter l'histoire de France à partir de l'accession d'un roi chrétien qui porte le nom des Francs.* »



Le sourire de Reims Page de droite : l'Ange au sourire, détail de la cathédrale de Reims, XIIIe siècle. Ci-dessus : la cathédrale de Reims bombardée et incendiée par l'artillerie allemande, le 19 septembre 1914 (carte postale). En haut : disque d'or ajouré trouvé à Limon (Puy-de-Dôme), sainte Face inscrite dans un chrisme à décor animalier, vers 600 (Paris, Bibliothèque nationale de France).

Que reste-t-il aujourd'hui de cette certaine idée de la France ? Du côté des écoliers, pas grand-chose, assurément, puisque Clovis, comme beaucoup d'autres, est réduit à la portion congrue dans les programmes scolaires ! Du côté de l'histoire savante, la commémoration du quinzième centenaire du baptême de Clovis a été, il y a maintenant vingt ans, l'occasion d'une réflexion collective qui aurait dû permettre, dans l'institution scolaire, une approche renouvelée plutôt que la politique de la table rase. Entre ce qui appartient à l'histoire et ce qui relève d'une mémoire reconstruite, voire inventée, il est possible aujourd'hui de faire le tri.

Cela en vaut la peine. Comment Clovis est-il, en effet, considéré aujourd'hui par les spécialistes du haut Moyen Age ? Comme un roi parmi d'autres d'une peuplade d'origine germanique, installée depuis deux siècles et demi dans plusieurs territoires de l'ancienne Gaule qu'occupe désormais une kyrielle de principautés rivales. A une époque qui est celle de l'effacement militaire définitif de la puissance romaine, avec, en 476, la déposition du dernier empereur d'Occident, Romulus Augustule, l'originalité de la politique choisie par Clovis va être de faire alliance avec l'aristocratie qui forme l'élite sociale, économique et culturelle des territoires où il entreprend d'imposer son pouvoir. La conversion au christianisme sera ainsi pour Clovis le moyen de s'assurer le soutien de ces élites gallo-romaines ainsi que celui des évêques qui constituent la seule organisation

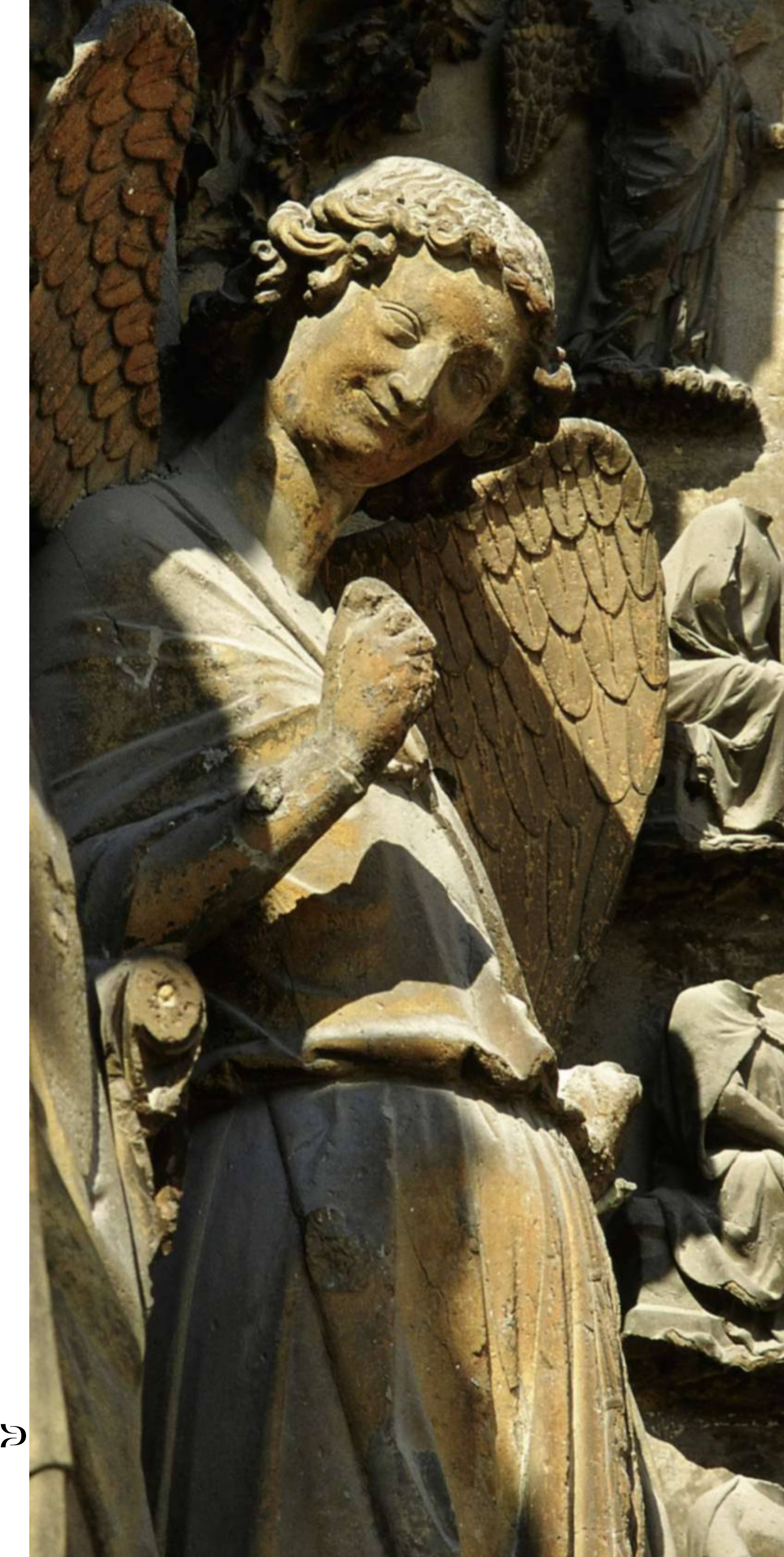
encore véritablement structurée : elle permettra au roi de s'opposer victorieusement à ses voisins et rivaux de confession arienne, avec le soutien des populations indigènes et de l'institution ecclésiastique qui les encadre. C'est donc bien, comme l'écrit le médiéviste Laurent Theis dans le stimulant essai qu'il a consacré, en 1996, à l'évolution de son image dans la mémoire française, *« autour du baptême que s'ordonne la destinée réelle de Clovis, et mieux encore, sa destinée posthume »*.

Cette dernière a véritablement commencé moins d'un siècle après la mort du roi, avec les pages que lui a consacrées Grégoire de Tours, dans ses fameuses *Histoires*, écrites vers 580. La scène fondatrice du baptême à Reims y figure, l'évêque Remi faisant sur le corps du roi le signe de la Croix avec le chrême, qui est un mélange d'huile d'olive et de résine aromatique. Visiblement, Grégoire de Tours entend faire de Clovis un nouveau Constantin : n'ont-ils pas tous deux remporté une bataille décisive contre un ennemi païen grâce à leur conversion, inspirée par une sainte femme de leur entourage – sa mère, Hélène, pour l'un ; son épouse, Clotilde, pour l'autre ? N'ont-ils pas été l'un et l'autre les premiers souverains chrétiens de leur royaume pour lequel ils ont choisi une nouvelle capitale, Paris étant à cet égard la nouvelle Constantinople ?

Si le portrait est idéalisé, il reste véridique et le pieux historien ne cache rien des procédés violents par lesquels Clovis réussira ensuite à éliminer ses rivaux et à prendre le contrôle de petits royaumes voisins du sien. En cette fin du VIe siècle, où l'Empire romain n'est plus qu'un souvenir glorieux, c'est déjà beaucoup de présenter un roi franc comme un nouvel empereur !

Du baptême au sacre

L'inflexion décisive donnée à l'image de Clovis va venir de la dynastie carolingienne. Dans son désir d'asseoir un pouvoir encore bien fragile, Pépin le Bref obtient d'Etienne II d'être sacré par lui, le 28 juillet 754, dans l'église Saint-Denis : l'onction d'huile sainte par le pape confère au nouveau souverain, à défaut de légitimité dynastique, un charisme religieux qui fait de lui l'héritier des rois de l'Ancien Testament.





Commémorations Page de droite : Jean-Paul II à Reims à l'occasion des célébrations du quinzième centenaire du baptême de Clovis en 1996. A gauche : *Le Baptême de Clovis*, par Jean-François Gigoux, 1844 (Bordeaux, musée des Beaux-Arts). En bas : revers de la médaille célébrant le quatorzième centenaire du baptême de Clovis, gravure de Frédéric Vernon, 1896 (Paris, musée d'Orsay).

Par la suite, la nouvelle dynastie ne tardera pas à prétendre, dès le début du siècle suivant, qu'elle descend de celle des Mérovingiens, autrement dit de Clovis. Donné au troisième fils de Charlemagne puis aux descendants de celui-ci, le nom de Louis, *Ludovicus*, qui n'est qu'une variante modernisée de celui de Clovis, *Clodovicus*, va même devenir comme le signe d'une prédestination royale.

En octobre 816, Louis le Pieux, qui règne depuis trois ans, renforce encore ce lien en choisissant de recevoir l'onction sainte de la part du pape Etienne IV à Reims dans l'église qui fut celle de saint Remi. Reste à transformer cette captation d'héritage en article de foi : ce sera l'œuvre du Rémois Hincmar, qui rédige vers 878 une *Vie de saint Remi*, qui obtiendra un immense succès. Avec une grande audace, l'archevêque de Reims assimile deux cérémonies qui jusque-là étaient restées disjointes : le baptême de Clovis, d'une part, le sacre des rois carolingiens, de l'autre. Il raconte ainsi qu'aurait été apportée, la nuit du baptême, à saint Remi, l'ampoule contenant l'huile sainte avec laquelle on avait procédé à l'onction du roi, par une colombe, figure du Saint-Esprit. Miraculeusement conservée, elle serait celle-là même avec laquelle le pape Etienne IV avait procédé à Reims au sacre du Carolingien. Désormais, le baptême de Clovis sera considéré comme un sacre : ce qui aura comme conséquence que tout futur sacre royal ne pourra être conféré que par l'archevêque de Reims ! Après celui de Charles le Chauve, célébré à Metz, en 869, par Hincmar lui-même, ce sera le cas, encore un siècle plus tard, de celui d'Hugues Capet, à Noyon, en 987.

Pour que le système symbolique ainsi créé fonctionne parfaitement, c'est-à-dire pour que le sacre royal soit célébré à Reims et qu'ainsi un archevêque œuvrant en tant qu'héritier de saint Remi sacre un roi se présentant comme l'héritier de Clovis, il faudra cependant attendre encore deux générations avec l'onction du petit-fils d'Hugues Capet, Henri Ier, le 14 mai 1027, soit plus de cinq siècles après Clovis ! Dès lors, la cérémonie de Reims accompagnera toute accession au trône : durant les huit cents ans qui suivront, tous les rois de France – à l'exception de Louis VI (sacré à Orléans par l'archevêque de Sens) et surtout d'Henri IV (à Chartres) et de Louis XVIII (qui se dispensera de la cérémonie du sacre en 1814) – seront sacrés à Reims, comme, pensait-on, l'avait été Clovis, premier « roi très chrétien », *rex christianissimus*…

Devenu ainsi une figure tutélaire de la monarchie française, Clovis va jouer un rôle décisif tout au long de la guerre de Cent Ans. On sait que l'origine en tient à ce qu'aucun des trois fils de Philippe le Bel n'avait laissé d'héritier mâle : ce qui permet à l'Anglais Edouard III, petit-fils du grand roi par sa mère Isabelle de France, de revendiquer ses droits à la couronne. Pour justifier le choix qu'ils font de Philippe de Valois, cousin du dernier roi (il était le fils du frère cadet de Philippe le Bel), les Français vont mettre en avant une prescription de la loi salique : un des articles de ce texte obscur attribué à Clovis n'interdit-il pas à une femme d'accéder au trône ? « *La couronne de France ne peut tomber de lance en quenouille* », dira-t-on pour rejeter les prétentions anglaises.

Le danger passé, l'humanisme, à partir du début du XVIe siècle, va apporter un nouvel éclairage sur les pieuses légendes qui entourent le baptême du roi mérovingien. On préfère désormais se fier à Grégoire de Tours plutôt qu'à Hincmar, et peu à peu, l'histoire de Clovis va être débarrassée des figures ou actions imaginaires qui s'étaient greffées sur elle, qu'il s'agisse de compagnons du roi nommés Aurélien, Austrasius, Paterne ou Elynon, ou de donations à des abbayes soucieuses de faire remonter leur origine au premier roi chrétien. Au siècle suivant, la découverte, en 1653, près de Tournai, de la tombe de son père Childéric, remplie d'armes ainsi que de bijoux en or massif, fait sensation.

Clovis, ce roi qui, en 511, avait convoqué à Orléans un concile définissant l'alliance du trône et de l'autel, apparaît en outre comme un modèle toujours actuel, en ce XVIIe siècle où resurgit la querelle du gallicanisme : ce mouvement de pensée, qui revendique depuis deux siècles face à la papauté les responsabilités particulières de la monarchie dans la gestion de l'Eglise de France, ne se réclame-t-il pas du précédent de Clovis ?

Révolution, Contre-Révolution

En raison même du rôle qu'elle a joué pour la royauté, la mémoire de Clovis ne pouvait que souffrir de la Révolution : le 7 octobre 1793, un député de la Convention brise d'un coup de marteau la sainte ampoule conservée à Saint-Denis. Pourtant, une trentaine d'années plus tard, second roi d'une Restauration qui entend mériter son nom, Charles X sera, le 29 mai 1825, sacré à Reims : comme si rien n'avait changé et si tout pouvait continuer…

Clovis, malgré la chute des Bourbons, allait continuer sa destinée posthume. La célébration du quatorzième centenaire de son baptême permet, en 1896, aux milieux monarchistes et ecclésiastiques de répliquer à la commémoration, intervenue sept ans auparavant, du centenaire de la Révolution, en défendant l'idée d'une « France, fille aînée de l'Eglise », qui aurait



été elle-même baptisée à Reims en même temps que Clovis. Les républicains répondent en faisant de Vercingétorix, qui, malgré sa défaite finale, offre pour eux le double avantage de ne pas être chrétien et d'appartenir à une époque beaucoup plus ancienne que celle de Clovis, le premier héros de l'unité française.

La figure de Clovis n'en garde pas moins certains aspects rassembleurs, dans la mesure où, depuis 1870, l'opposition avec l'Allemagne a redonné au vainqueur des Alamans une seconde jeunesse ! De ce point de vue, le bombardement de la cathédrale de Reims, en septembre 1914, ne pouvait que fédérer les énergies nationales autour de la mémoire du premier roi franc et chrétien, permettant à Clemenceau, dans une formule puissamment réconciliatrice, de célébrer *« la France, hier soldat de Dieu, aujourd'hui soldat du droit, toujours soldat de l'idéal »*.

La célébration, il y a exactement vingt ans, du quinzième centenaire du baptême du roi mérovingien n'en soulèvera pas moins les passions : elle suscite contre elle, et singulièrement contre la volonté de Jean-Paul II de s'y associer, une mobilisation qui associe ligues laïques, politiciens de gauche, loges maçonniques et orateurs de banquets républicains. Alors que la biographie consacrée par l'historien Michel Rouche à Clovis connaît un phénoménal succès de librairie, le sénateur Jean-Luc Mélenchon interpelle fiévreusement le gouvernement, tandis que l'essayiste Dominique Jamet, dans un livre à l'emporte-pièce (*Clovis ou le baptême de l'ère*), où le souverain franc se voit qualifié de *« monarque germano-flamand »* et de *« César analphabète »*, polygame par surcroît, pose théâtralement la question *« France, qu'as-tu fait de ta laïcité ? »*.

C'est reprendre, en l'inversant, la fameuse apostrophe lancée par Jean-Paul II lors de sa visite à Paris en 1980 – *« France, es-tu fidèle aux promesses de ton baptême ? »* – qui était effectivement une allusion au baptême de Clovis et à ses conséquences.

Soucieux de désarmer la polémique, et assiégé par un épiscopat français lui-même anxieux de se voir associé à la célébration de l'événement par les derniers héritiers de la Contre-Révolution, Jean-Paul II renoncera à son projet de commémorer « le baptême de la France ». A Reims, le 22 septembre 1996, il se contentera de louer *« l'âme française »*, et souhaitera que celle-ci *« contribue à faire progresser les idéaux de liberté, d'égalité et de fraternité »*, précisant paradoxalement que le baptême de Clovis n'avait eu que *« le même sens que tout autre baptême »*...

Que la mémoire soit différente de l'histoire, c'est donc ce qui se vérifie, une fois de plus, avec Clovis. Mais cette mémoire est née et s'est développée à partir d'un fait indubitablement historique, qui est le baptême de Clovis à Reims. Le choix du roi franc était-il sincère ou dicté par des considérations politiques ? Nous ne le saurons évidemment jamais et, au fond, peu importe... L'essentiel est qu'à partir de cet événement et de ce qu'on en a imaginé au fil des siècles se sont structurées peu à peu l'unité et l'identité d'un ensemble territorial nommé la France. Ce que nous apprend ainsi l'histoire de la légende de Clovis, c'est que la mémoire collective est, en elle-même, un fait historique de première importance. Quant à l'avenir de ce lointain passé, il se pourrait que le règne de ce roi d'origine étrangère, qui sut faire sienne la culture du pays dont il adoptait la religion et la langue, constitue, encore aujourd'hui, un exemple à méditer...



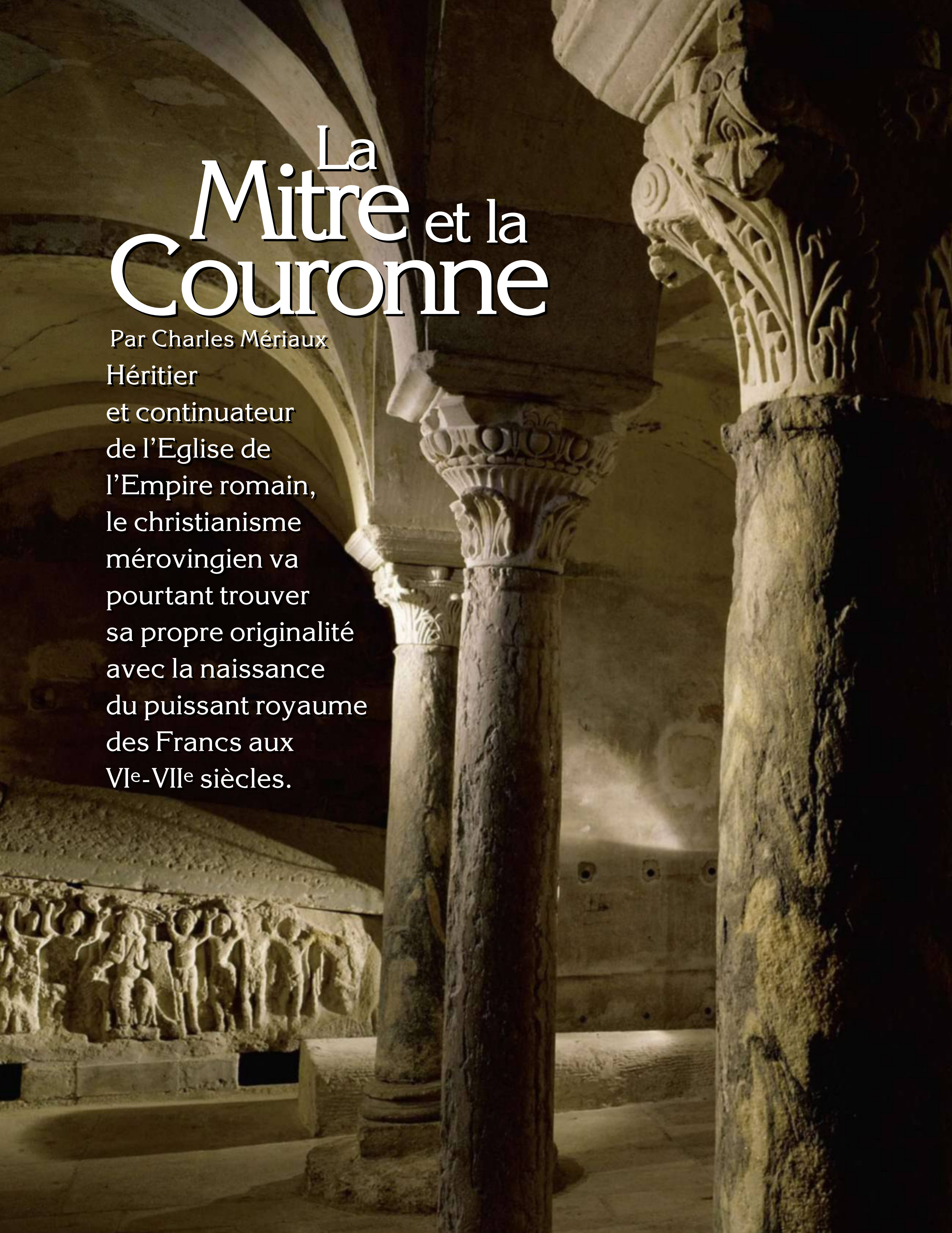
Alexandre Grandazzi est professeur de littérature latine et d'histoire romaine à l'université de Paris IV-Sorbonne. Il publiera, en 2017, aux éditions Perrin, une *Nouvelle histoire de la Rome antique*.



À LIRE



Clovis. De l'histoire au mythe
Laurent Theis
CNRS Editions
« Biblis »
226 pages
10 €



La Mitre et la Couronne

Par Charles Mériaux

Héritier et continuateur de l'Eglise de l'Empire romain, le christianisme mérovingien va pourtant trouver sa propre originalité avec la naissance du puissant royaume des Francs aux VI[e]-VII[e] siècles.



Art funéraire La crypte Saint-Paul de l'abbaye Notre-Dame de Jouarre (Seine-et-Marne), fondée au VIIe siècle par saint Adon. Témoignage de la vie monastique et de l'art à l'époque mérovingienne, elle abrite les cénotaphes des fondateurs de l'abbaye, dont celui de Théodechilde, première abbesse en 640 *(au premier plan)*.



Plusieurs raisons expliquent qu'il soit encore difficile aujourd'hui de livrer une interprétation équilibrée du christianisme en Gaule mérovingienne. L'accent mis sur l'événement décisif qu'a représenté le baptême de Clovis et de ses guerriers francs à Reims au tournant des Ve et VIe siècles donne parfois à penser que les décennies qui suivirent furent celles de la conversion de la Gaule. Or c'est oublier que les Francs représentaient un groupe certes dominant politiquement, mais relativement peu nombreux – Grégoire de Tours parle du baptême de trois mille guerriers – et que la population gallo-romaine avait adopté depuis longtemps la religion chrétienne. Introduite en Gaule à la fin du IIe siècle, celle-ci avait été autorisée dans l'Empire par Constantin en 313 puis déclarée seule religion de l'Empire par les empereurs Théodose et Valentinien II à la fin du IVe siècle.

C'est oublier aussi que les autres peuples barbares installés en Gaule au cours du Ve siècle, les Wisigoths et les Burgondes, étaient déjà chrétiens même s'ils professaient une autre définition de la foi, l'arianisme.

Enfin, il faut tenir compte du discrédit jeté sur l'Eglise mérovingienne par les réformateurs carolingiens à la fin du VIIIe siècle pour mieux convaincre a posteriori de la nécessité du coup d'Etat de Pépin le Bref de 751 et de la légitimité de son fils, Charlemagne, à incarner un nouveau modèle de souverain chrétien.

En somme, il convient de ne pas oublier que le christianisme mérovingien n'est pas une création originale du VIe siècle, mais l'héritier et le continuateur de l'Eglise de l'Empire romain, de ses dogmes, de son organisation et de ses pratiques. Il n'empêche que la naissance du puissant royaume des Francs aux VIe-VIIe siècles lui donna un rôle nouveau sur le plan politique, social aussi bien que culturel.

L'organisation de l'Eglise franque

A partir du IVe siècle, les capitales des « cités » *(civitates)*, au nombre d'une centaine, étaient devenues les sièges de diocèses qui épousèrent le cadre administratif civil créé par Rome lors de la conquête et le pérennisèrent grosso modo jusqu'à la Révolution française. Ceci explique les nombreux petits diocèses de la vallée du Rhône, plus précocement romanisée, et les diocèses moins nombreux et plus vastes du Nord. En outre, alors que l'administration civile romaine était en train de disparaître, l'administration épiscopale avait pris le relais de l'organisation de la vie locale et, dès avant la fin du Ve siècle, les membres des grandes familles de la noblesse sénatoriale gauloise avaient commencé à investir ces nouvelles fonctions religieuses et civiques et joué le rôle d'interlocuteur avec les rois barbares. L'exemple le plus connu est assurément celui de l'évêque Remi de Reims auprès de Clovis.

L'Eglise mérovingienne était fondamentalement épiscopale. C'est dans le cadre de conciles provinciaux ou de conciles royaux que se réunissaient ses évêques et non plus à l'échelle de l'Empire comme au IVe siècle. Au total, une trentaine de



Le grand saint Éloi Page de gauche : *Saint Eloi remettant à Clotaire II une seconde selle d'or contre une seule demandée,* fresque de la cathédrale de Rodez (Aveyron), vers 1470. Alors qu'il était orfèvre dans un atelier qui frappait la monnaie royale, Eloi fut chargé d'exécuter une selle en or pour le roi Clotaire II (613-629). Comme il en réalisa deux avec l'or qui lui avait été confié, il gagna la confiance du roi qui en fit son conseiller et le chargea de la monnaie royale. Dagobert, fils et successeur de Clotaire II, le gardera à son service. Eloi sera consacré évêque de Noyon en 641, sous le règne de Clovis II. Ci-dessus : le baptistère Saint-Jean, à Poitiers (Vienne). Bâti entre 313 et 350, rénové à l'époque mérovingienne, c'est l'un des plus vieux édifices chrétiens en France. On y pratiqua le baptême par immersion jusqu'au VIIe siècle.

réunions de ce genre sont connues en Gaule aux VIe-VIIe siècles. Dès 511, à l'issue de la conquête de l'Aquitaine, Clovis réunit un concile à Orléans pour jeter les bases de l'organisation de son nouveau royaume. Pour sceller la fin de la grande guerre civile qui, dans le dernier quart du VIe siècle, avait opposé les petits-fils de Clovis, les rois Sigebert et Chilpéric, et leurs épouses respectives, les reines Brunehaut et Frédégonde, puis leurs héritiers, c'est aussi un grand concile que convoqua le roi vainqueur, Clotaire II (fils de Chilpéric et Frédégonde), à Paris à l'automne 614.

Dès lors que l'évêque représentait un personnage clef, non seulement en raison du rôle qu'il jouait dans sa cité, mais aussi au sein de l'Eglise franque, sa nomination obéissait à une procédure complexe : la tradition la plus ancienne prévoyait son élection localement *« par le clergé et par le peuple »* – entendons par les laïcs et les clercs les plus influents –, mais nécessitait une confirmation par le roi. Au VIIe siècle, les rois Dagobert et Clovis II ont pu ainsi favoriser l'élection d'évêques qui avaient d'abord servi à la cour comme laïcs et qui se firent ensuite les relais efficaces de la politique royale : Didier à Cahors, Ouen à Rouen ou encore Eloi à Noyon.

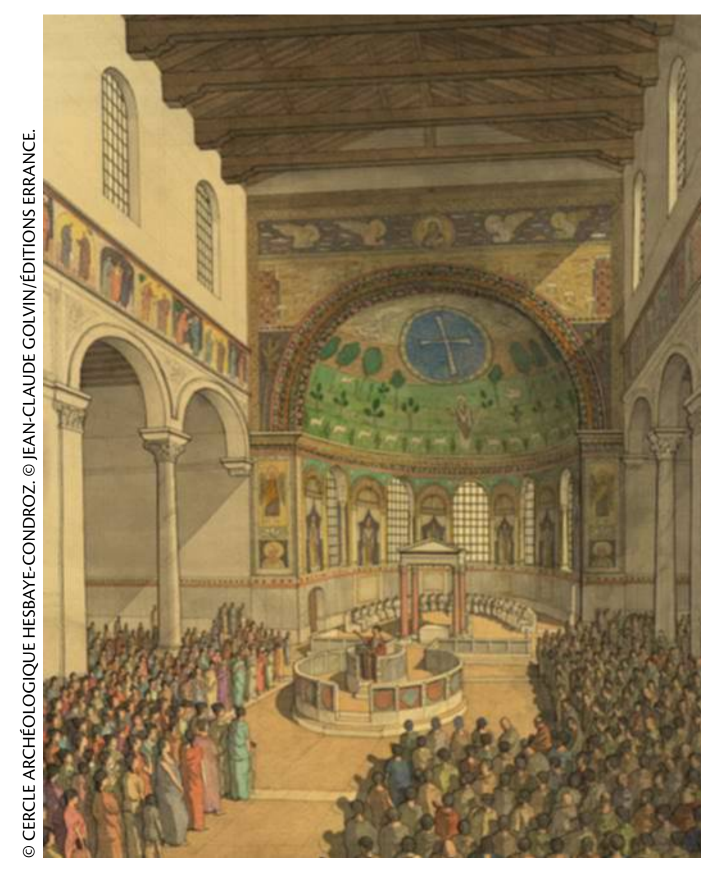
Et Rome dira-t-on ? Les tombeaux des apôtres étaient certes des lieux de pèlerinage très fréquentés, son pape – mais le mot est encore synonyme d'évêque au VIe siècle – était certes à la tête de la plus prestigieuse Eglise d'Occident et ses avis étaient sollicités et écoutés, il n'empêche qu'il n'exerçait encore aucune autorité sur ses confrères gaulois.

A la tête de son diocèse, l'évêque avait la responsabilité d'un clergé de plus en plus nombreux, réuni autour de la cathédrale que les historiens et les archéologues désignent plus couramment sous le nom de groupe épiscopal. Il s'agit en effet d'un complexe rassemblant plusieurs églises de plan basilical, flanquées d'atriums et de portiques, d'un baptistère indépendant (même si le baptême était désormais administré aux enfants sur des fonts baptismaux), d'une résidence pour les clercs et de lieux d'accueil pour les pèlerins et les indigents dûment inscrits sur la liste (ou matricule) des bénéficiaires de la générosité épiscopale.

L'évêque présidait les offices dans sa cathédrale, veillait à la régularité des fêtes religieuses, prêchait et administrait les sacrements. Il était également responsable de la formation



LE BON ROI DAGOBERT Page de gauche : *Saint Omer et Dagobert,* XIe siècle (Bibliothèque d'agglomération de Saint-Omer). L'illustration suggère l'intervention directe du roi mérovingien dans la nomination de l'évêque de Thérouanne, vers 630. Mais le rituel de l'investiture par la crosse est une pratique de l'époque de l'auteur de l'enluminure. A droite : *La Cathédrale d'Arles,* par Jean-Claude Golvin, 2011 (Arles, Musée départemental Arles antique). Elle fut bâtie sur le modèle des basiliques constantiniennes. En bas : le sarcophage de sainte Chrodoara (sainte Ode), VIIIe siècle (Amay, Belgique, musée d'Archéologie et d'Art religieux).



de ses clercs qui devaient connaître le latin pour lire et commenter non seulement les Ecritures, mais aussi les traités des Pères et les textes canoniques – des exigences qui valaient d'ailleurs aussi pour les moines. Priorité était donnée à la maîtrise d'une rhétorique simple *(sermo simplex)* susceptible d'être comprise par les fidèles. Les spécialistes considèrent que de cette façon le latin a pu continuer à être compris pendant toute la période mérovingienne.

La grande nouveauté des VIe-VIIe siècles réside dans l'encadrement des campagnes. Dans l'Antiquité tardive, la vie religieuse se déroulait dans la cité, ce qui ne posait pas de problème puisque, dans les régions anciennement romanisées, le réseau des cités épiscopales était dense. Les fidèles pouvaient se rendre auprès de leur évêque dans la journée. Mais, dans les grands diocèses du Nord, il n'était matériellement pas possible de les obliger à le faire. Un peu partout, à partir du milieu du VIe siècle, les évêques prirent donc l'habitude de déléguer la célébration de la messe dominicale, l'administration des sacrements et la gestion des institutions charitables à des archiprêtres installés dans les bourgs ruraux, à l'exception de la confirmation qui est toujours restée une prérogative épiscopale, rappelant l'unité primitive de la communauté diocésaine autour de son pasteur.

C'est à l'époque mérovingienne que le clergé rural, désormais en contact plus étroit avec les populations des campagnes, entreprit de lutter contre les superstitions de toutes sortes. Ce paganisme apparaît moins comme une religion concurrente à proprement parler que comme la survivance d'un ensemble de pratiques, souvent festives, destinées à apprivoiser les mystères de la nature et à valoriser certains lieux (sources et arbres sacrés), même si, au VIIe siècle, l'extension du royaume mérovingien sous Clotaire II puis Dagobert put mettre certains évêques aux prises avec un paganisme plus virulent dans des régions qui n'avaient été ni romanisées ni christianisées (en Frise, en Thuringe ou encore en Alémanie).



Dans tous les cas, les évêques répondirent efficacement au besoin de religiosité des populations en instaurant de nouvelles cérémonies liturgiques (comme les processions des Rogations qui précédaient l'Ascension) et en développant considérablement le culte de saints locaux.

Ancien et nouveau monachisme

Il en va du monachisme mérovingien comme du christianisme en général. Il a hérité de l'Antiquité tardive – et particulièrement des expériences ascétiques, d'abord solitaires puis communautaires, menées en Orient au début du IVe siècle – l'aspiration à une vie religieuse exigeante. En Gaule, ce modèle fut introduit par saint Martin dès avant la fin du IVe siècle avec les fondations de Ligugé (dans le diocèse de Poitiers) puis de Marmoutier (dans le diocèse de Tours).

La Provence fut aussi un grand foyer du monachisme, avec les monastères de Marseille et de Lérins dont plusieurs moines, en devenant évêques, encouragèrent la vie monastique dans leurs diocèses, à l'image de Césaire qui, nommé évêque métropolitain d'Arles en 502, écrivit une règle pour les communautés d'hommes et une autre pour les communautés de femmes. La conquête de la Provence par les rois mérovingiens en 537 facilita ensuite la diffusion de ces textes dans l'ensemble du royaume des Francs.

Au début du VIe siècle, le Jura connut à son tour plusieurs monastères. On notera que la fondation d'une communauté à cette époque restait une entreprise très personnelle qui



DUNES DE PIERRE A gauche : *Radegonde se présente à saint Médard* et *Radegonde ordonnée diaconesse,* extrait de *La Vie de sainte Radegonde,* par Fortunat, XIe siècle (Poitiers, Bibliothèque François-Mitterrand). Elle avait été l'épouse du roi Clotaire Ier avant de se retirer du monde. En bas : *Saint Colomban,* par Giuseppe Franchi, XVIe siècle (Milan, Biblioteca Ambrosiana). Page de droite : les deux larrons de l'hypogée des Dunes, à Poitiers. Ce monument funéraire fut édifié au VIIe siècle par l'abbé Mellebaude pour abriter sa sépulture.

donnait à l'abbé une grande autonomie pour proposer à ses moines la règle qu'il jugeait la plus adaptée à partir de tous les textes connus. De la sorte, il n'existait pas de texte de référence comme le fut plus tard la règle de saint Benoît. Composée pour la communauté du mont Cassin vers 520, celle-ci ne commença à être diffusée en Gaule mérovingienne qu'au VIIe siècle et véritablement imposée partout au début du IXe siècle par l'empereur Louis le Pieux.

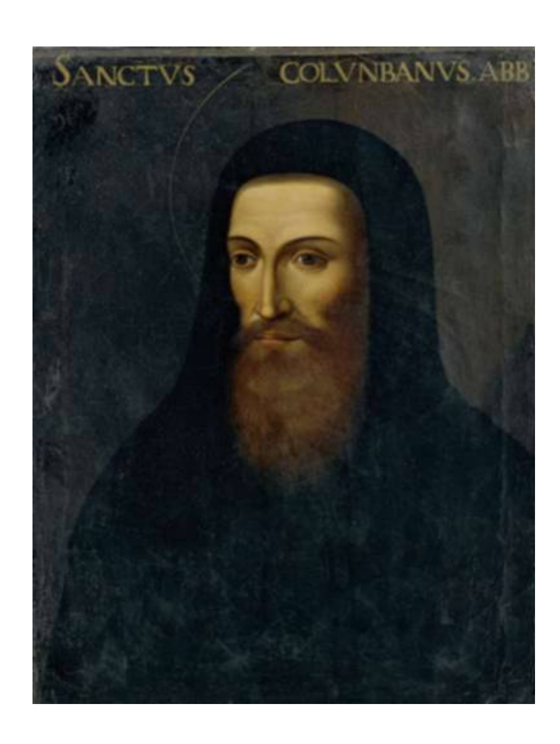
Restés à l'écart des fondations du VIe siècle, le nord et l'est de la Gaule furent parcourus à partir de 590 par un moine irlandais du nom de Colomban, formé au monastère de Bangor avant d'entreprendre ce pèlerinage perpétuel très prisé de ses compatriotes et connu sous le nom de *peregrinatio pro Deo.* Colomban fut accueilli par les souverains et les aristocrates francs qui lui permirent de fonder les monastères d'Annegray, de Luxeuil et de Fontaine dans les Vosges. Il termina son périple en Italie en fondant le monastère de Bobbio où il mourut en 615. Le succès de Colomban s'explique non seulement par l'introduction de quelques nouveaux usages liturgiques – en particulier la pénitence tarifée et réitérable, plus accessible que l'antique pénitence publique, définitive, qui s'apparentait davantage à une conversion de type monastique –, mais aussi par une nouvelle conception du rôle du monachisme dans la société. En Irlande, loin d'être coupés du monde, les monastères restaient très liés aux familles fondatrices et jouaient un rôle politique, social et culturel majeur. A son tour, l'aristocratie franque encouragea un très grand nombre de fondations de petits monastères qui étaient autant de lieux de mémoire pour les familles fondatrices, où les prières étaient spécialement faites en leur faveur. La royauté mérovingienne ne fut pas en reste puisqu'elle assigna une nouvelle mission à ses monastères : prier pour le salut des souverains et la prospérité du royaume. Se dessine ainsi dès l'époque mérovingienne une complémentarité entre le monachisme et la société aristocratique qui trouvera son aboutissement au seuil de l'an mille dans la doctrine des trois ordres de la société féodale.

Le culte des saints

A la fin de l'Empire, les grandes cités d'Orient, d'Afrique et d'Italie avaient été massivement gagnées par la dévotion aux martyrs. Le succès du culte qui leur était rendu par les communautés chrétiennes reposait non seulement sur le fait que ces martyrs étaient proposés en exemple aux fidèles, mais aussi sur la certitude que, ayant ainsi triomphé de la mort, ils se trouvaient désormais en présence de Dieu où il leur était possible d'intercéder en faveur des vivants. Exception faite des martyrs de Lyon de 177, la Gaule avait été beaucoup moins touchée par la répression des empereurs païens. L'essor du culte des saints a donc surtout concerné des confesseurs, c'est-à-dire des évêques ou des moines qui avaient proclamé leur foi sans pour autant trouver la mort. Le premier et le plus célèbre d'entre eux reste assurément saint Martin, pionnier du monachisme gaulois devenu évêque de Tours et, dès sa mort en 397, saint patron de la cité. Par la suite, chaque ville de Gaule eut à cœur d'élever à la sainteté un ou plusieurs de ses évêques – qu'il s'agisse d'évêques fondateurs ou d'évêques contemporains. On se contentera ici de rappeler les noms des saints Germain d'Auxerre, Germain de Paris, Hilaire de Poitiers, Remi de Reims, Sulpice de Bourges, Ouen de Rouen ou encore Eloi de Noyon.

Par ailleurs, dès l'époque mérovingienne, le culte des saints acquit une dimension civique voire politique : chaque cité se retrouvait autour de son saint patron, en attendant que le mouvement gagne, plus tard dans le Moyen Age, chaque paroisse et chaque confrérie.

La royauté elle-même n'est pas restée à l'écart puisque, à la fin du VIIe siècle, la famille mérovingienne possédait des reliques de saint Martin – quelques étoffes sinon du manteau qu'il aurait partagé avec le pauvre d'Amiens, du moins du drap qui recouvrait son tombeau à Tours –, qui devint ainsi son saint patron particulier. Ce qui était vrai des souverains l'était tout autant des grandes familles aristocratiques qui,

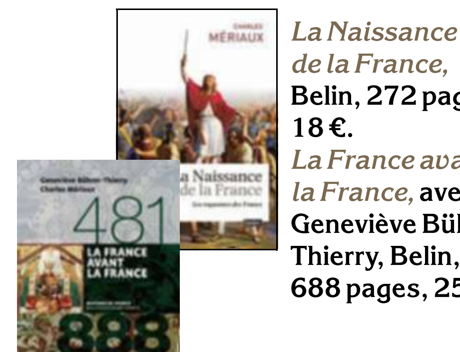


lorsque l'occasion se présentait, ne ménageaient pas leurs efforts pour faire reconnaître la sainteté de l'un des leurs, une décision qui dépendait de l'évêque diocésain et n'obéissait pas encore à une lourde procédure instruite à Rome.

Martyrs, évêques ou confesseurs, une grande partie des saints gaulois ont en commun d'avoir été inhumés selon les traditions antiques, c'est-à-dire hors de la cité. La Gaule de l'Antiquité tardive respectait en cela l'interdit qui, à Rome, exigeait que les morts fussent inhumés hors du *pomerium,* l'enceinte sacrée. Néanmoins, l'efficacité attribuée aux reliques des saints provoquait l'afflux des pèlerins à la recherche d'une guérison, le désir des plus puissants d'entre eux de se faire inhumer *ad sanctos,* « auprès des saints », et des travaux de plus en plus imposants : élévation d'un petit monument commémoratif appelé *confessio* ou *memoria,* puis construction d'une basilique avec des aménagements liturgiques permettant l'accès des fidèles, enfin installation d'une communauté de desservants veillant sur le tombeau du saint. Tournées vers l'accueil des pèlerins, ces communautés administraient aussi les donations. Le *suburbium,* c'est-à-dire l'espace situé hors des remparts de la cité antique, connut dès lors une animation croissante, qui put même prendre des proportions considérables lorsque le saint patron jouissait d'un grand prestige. On vit ainsi coexister deux centres dans les villes de Gaule mérovingienne dont la morphologie urbaine des villes médiévales et modernes garderait longtemps la marque. Que l'on songe à Tours avec la basilique Saint-Martin, à Paris avec Sainte-Geneviève et Saint-Germain-des-Prés, à Reims avec Saint-Remi, à Auxerre avec Saint-Germain, ou encore à Marseille avec Saint-Victor, mais aussi au nord, avec une petite basilique anonyme mise au jour il y a une dizaine d'années. C'est dire si le christianisme, tout en se présentant comme le plus solide élément de continuité avec l'Antiquité disparue, ne manquait pas aussi de provoquer de profondes transformations qui installèrent en Gaule la civilisation médiévale.

Spécialiste de l'histoire religieuse au Moyen Age, Charles Mériaux est professeur d'histoire médiévale à l'université de Lille.

À LIRE de Charles Mériaux



La Naissance de la France, **Belin, 272 pages, 18 €.**
La France avant la France, **avec Geneviève Bührer-Thierry, Belin, 688 pages, 25 €.**

Par Frédéric Valloire,
illustrations Sébastien Danguy des Déserts

Le Temps des Précurseurs

Martyrs héroïques, évêques bâtisseurs ou rois farouches, ils ont été les acteurs du christianisme mérovingien et d'un royaume en pleine formation.

BLANDINE ET LES MARTYRS DE LYON (177)

Au IIe siècle, Lyon est la capitale fédérale des Trois Gaules. Y vit une colonie orientale importante, qui a importé ses religions. Parmi elles, le christianisme. D'avril à août 177, des chrétiens subissent brimades, tortures, emprisonnement et exécutions dans l'amphithéâtre. Au total, quarante-huit victimes, dont la célèbre Blandine. Interrogées par les magistrats locaux, puis par le représentant de l'empereur, elles sont soumises à la procédure fixée par Trajan : on relâche les renégats (une dizaine), on punit de mort ceux qui s'obstinent à s'affirmer chrétiens. Leurs corps sont brûlés, réduits en cendres et jetés au Rhône afin « *qu'on ne puisse plus voir d'eux aucun reste sur cette terre* ». Les chrétiens qui n'ont pas été arrêtés envoient le récit de ce drame à leurs frères d'Asie et de Phrygie, repris par le premier historien chrétien Eusèbe de Césarée (v. 260-v. 340) dans son *Histoire ecclésiastique.* C'est la première attestation d'une présence chrétienne organisée en Gaule. Elle devait être plus ancienne car existaient, à Lyon et à Vienne, des communautés avec un évêque nonagénaire, Pothin, mort en prison en 177. Pourquoi cette persécution ? Aucune raison n'est donnée. Les historiens en distinguent trois principales : refus de participer aux cérémonies en l'honneur du retour victorieux de Marc Aurèle à Rome ; dénonciation par des fidèles de religions orientales concurrentes ; haine populaire sur la base de ragots liés à la méconnaissance des rituels chrétiens. Le texte d'Eusèbe étant en grec, langue inaccessible à la plupart des Gaulois, aucune tombe n'existant, le souvenir des martyrs de Lyon se perd en Gaule. Mais le lieu où se trouveraient leurs restes miraculeusement préservés est révélé au VIe siècle, à la suite d'une apparition, selon Grégoire de Tours.



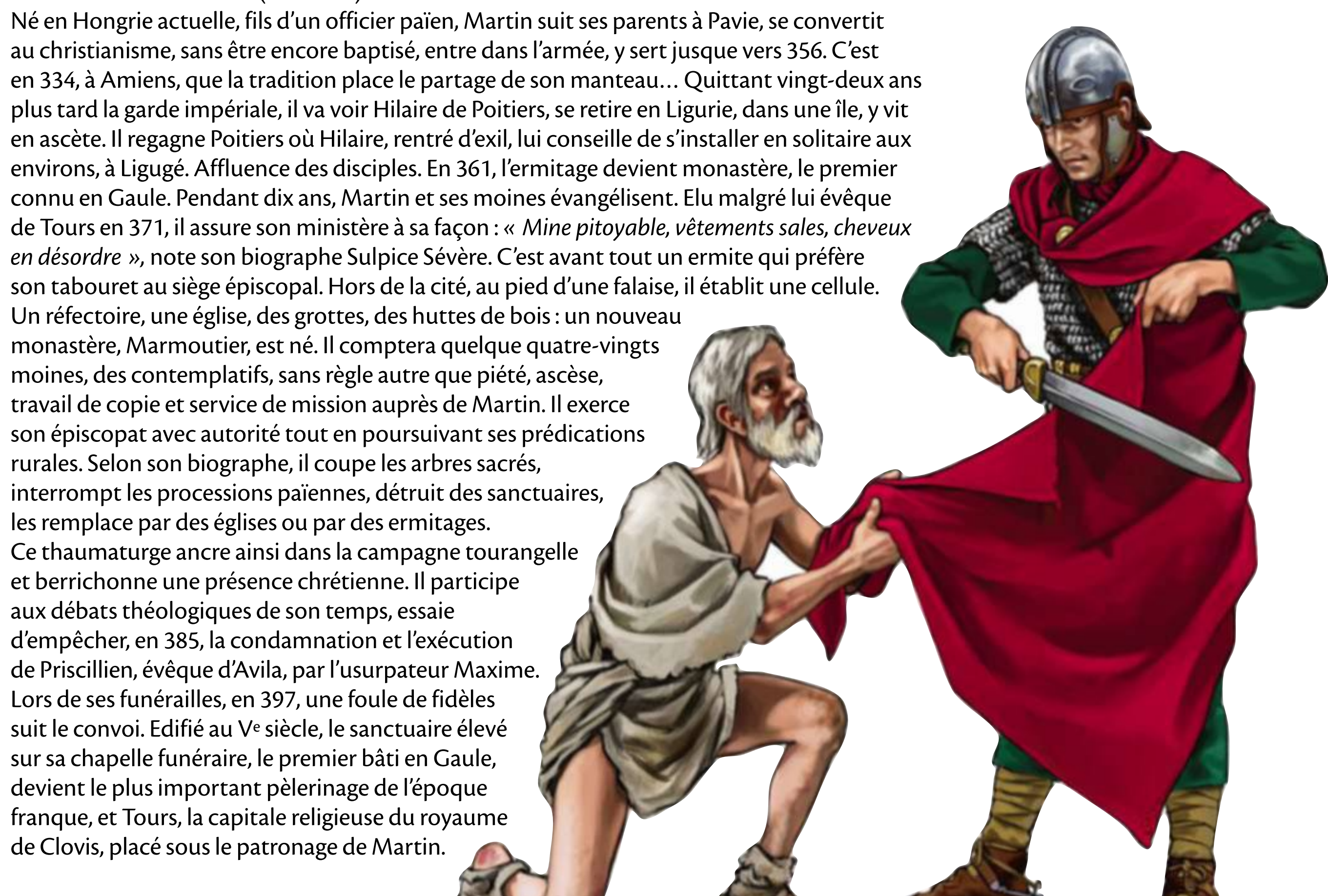


HILAIRE DE POITIERS (V. 315-367)

Né à Poitiers dans une famille aisée, vraisemblablement païenne, il reçoit une excellente éducation, se tourne vers l'Ecriture qu'il connaît parfaitement (ainsi son *Commentaire sur Matthieu*, première œuvre exégétique de langue latine ou son *Traité des mystères* sur le sens de l'Ancien Testament). Adulte, il reçoit le baptême vers 345, est élu évêque de sa ville natale vers 350. Les chrétiens et l'épiscopat de Gaule sont alors divisés par les formules de foi semi-ariennes (dans la Trinité, le Fils présenterait avec le Père une « *similitude non substantielle* ») qu'impose l'empereur Constance II. Trois évêques refusent de condamner Athanase d'Alexandrie (v. 295-373), défenseur de l'orthodoxie définie à Nicée, en 325, selon laquelle le Fils est consubstantiel au Père. Hilaire est l'un d'eux. Exilé en Phrygie en 356, il y découvre la tradition orientale et les subtilités des pères orientaux, en particulier Origène. Rentré d'exil vers 360 sans que l'on en connaisse les circonstances, il retrouve son siège et y demeure jusqu'à sa mort. Inflexible contre l'hérésie arienne, persuadé de l'importance de l'étude, il rallie à lui l'épiscopat gaulois réuni en concile à Paris vers 360-361. Ecrivain de langue latine qui adapte son style au type d'ouvrages et à sa mission épiscopale, théologien avec ses douze livres *De Trinitate*, exégète, poète et polémiste, il apparaît, après Irénée de Lyon de culture et de langue grecques, comme le premier Gallo-Romain père de l'Eglise. Et comme un pont entre christianisme latin et christianisme grec. En 1851, il a été élevé au rang de docteur de l'Eglise.

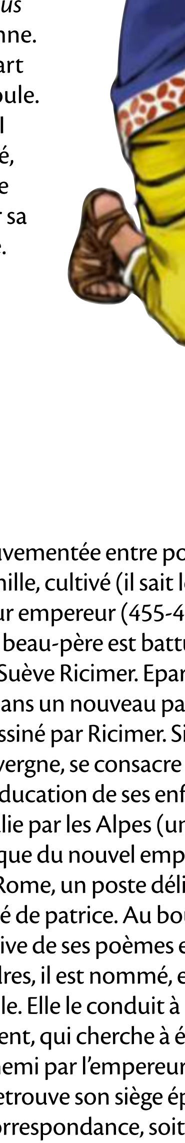
MARTIN DE TOURS (316-397)

Né en Hongrie actuelle, fils d'un officier païen, Martin suit ses parents à Pavie, se convertit au christianisme, sans être encore baptisé, entre dans l'armée, y sert jusque vers 356. C'est en 334, à Amiens, que la tradition place le partage de son manteau… Quittant vingt-deux ans plus tard la garde impériale, il va voir Hilaire de Poitiers, se retire en Ligurie, dans une île, y vit en ascète. Il regagne Poitiers où Hilaire, rentré d'exil, lui conseille de s'installer en solitaire aux environs, à Ligugé. Affluence des disciples. En 361, l'ermitage devient monastère, le premier connu en Gaule. Pendant dix ans, Martin et ses moines évangélisent. Elu malgré lui évêque de Tours en 371, il assure son ministère à sa façon : « *Mine pitoyable, vêtements sales, cheveux en désordre* », note son biographe Sulpice Sévère. C'est avant tout un ermite qui préfère son tabouret au siège épiscopal. Hors de la cité, au pied d'une falaise, il établit une cellule. Un réfectoire, une église, des grottes, des huttes de bois : un nouveau monastère, Marmoutier, est né. Il comptera quelque quatre-vingts moines, des contemplatifs, sans règle autre que piété, ascèse, travail de copie et service de mission auprès de Martin. Il exerce son épiscopat avec autorité tout en poursuivant ses prédications rurales. Selon son biographe, il coupe les arbres sacrés, interrompt les processions païennes, détruit des sanctuaires, les remplace par des églises ou par des ermitages. Ce thaumaturge ancre ainsi dans la campagne tourangelle et berrichonne une présence chrétienne. Il participe aux débats théologiques de son temps, essaie d'empêcher, en 385, la condamnation et l'exécution de Priscillien, évêque d'Avila, par l'usurpateur Maxime. Lors de ses funérailles, en 397, une foule de fidèles suit le convoi. Edifié au Ve siècle, le sanctuaire élevé sur sa chapelle funéraire, le premier bâti en Gaule, devient le plus important pèlerinage de l'époque franque, et Tours, la capitale religieuse du royaume de Clovis, placé sous le patronage de Martin.



GERMAIN D'AUXERRE (VERS 378-448)

C'est un prêtre de Lyon, Constance, qui rédigea, vers 480, la vie de saint Germain d'Auxerre, récit qui mêle merveilleux, clichés et réalité. Famille d'aristocrates, éducation achevée à Rome, avocat aux tribunaux de la préfecture des Gaules, haute fonction publique (duc du *Tractus Armoricanus*, région de la Garonne à la Seine ? gouverneur de la IVe Lyonnaise ?) : une brillante carrière se dessine pour Germain. En juillet 418, à la mort de l'évêque d'Auxerre, clercs, noblesse et peuple le réclament pour le remplacer. Il accepte, est ordonné, fonde, face à Auxerre, un monastère où il vit de manière ascétique. Sa renommée s'étend. Parcours classique pour un évêque, chef de sa communauté au temporel et au spirituel. Soucieux de l'unité de l'Eglise et de la paix dans l'Empire, il est envoyé en 429 en Grande-Bretagne combattre l'hérésie de Pélage. Elle minimisait la grâce divine, niait le péché originel et limitait la force du baptême. En chemin, à Nanterre, il croise une jeune fille, Geneviève, qui veut devenir « *servante du Seigneur* ». Là-bas, il prend la tête des milices locales et écrase, le jour de Pâques, Pictes et Scots. A son retour, il forme et consacre évêque Patrick qui portera le christianisme en Irlande. Sa mission contre les pélagiens s'étant achevée par une demi-victoire, il retourne en 445 dans l'île pour les chasser et développe le monachisme. Après ce deuxième voyage, des délégués du *Tractus Armoricanus* lui demandent de plaider leur cause devant l'empereur à Ravenne. Révoltés, ils sont menacés d'une rude répression. Germain repart aussitôt. Sur sa route, qu'il jalonne de miracles, se presse une foule. A Ravenne, l'impératrice Galla Placidia et son fils Valentinien III l'accueillent. Mais le pouvoir n'accède pas à sa demande. Epuisé, il meurt le 31 juillet 448. Son corps est transporté en un cortège quasi triomphal à Auxerre et mis au tombeau le 1er octobre. Sur sa tombe devenue lieu de pèlerinage, Clotilde élève une basilique.



SIDOINE APOLLINAIRE (V. 430-V. 487)

Une existence mouvementée entre politique, spiritualité et littérature. Cet aristocrate lyonnais de grande famille, cultivé (il sait le grec), épouse, en 452, la fille d'Avitus, préfet du prétoire des Gaules et futur empereur (455-456) dont il prononce le panégyrique et qu'il suit en Italie. Contesté, son beau-père est battu à Plaisance par Majorien qui lui succède (457-461) aidé par les forces du Suève Ricimer. Epargné par Majorien, Sidoine le rejoint, l'accueille à Lyon, lui rend hommage dans un nouveau panégyrique (458), reçoit le titre de *comes* (comte). En 461, Majorien est assassiné par Ricimer. Sidoine se retire alors dans sa luxueuse villa au bord du lac d'Aydat, en Auvergne, se consacre à l'*otium* (le loisir cultivé), à ses amis, à ses domaines, aux voyages et à l'éducation de ses enfants. Au cours de l'hiver 467-468, il retourne aux affaires, gagne l'Italie par les Alpes (une traversée aisée grâce à la poste impériale) et prononce le panégyrique du nouvel empereur, Anthémius (467-472). Ce qui lui vaut la préfecture de la ville de Rome, un poste délicat dans la mesure où l'approvisionnement de la ville est difficile, et la dignité de patrice. Au bout d'un an, Sidoine rentre en Gaule. En 469, il fait paraître une édition définitive de ses poèmes et de ses panégyriques, sorte d'adieu à la vie civile. Il entre dans les ordres, il est nommé, en 470, évêque de Clermont, une charge politique autant que spirituelle. Elle le conduit à organiser la défense de sa ville, assiégée par les Wisigoths d'Euric, arien ardent, qui cherche à étendre son royaume de Toulouse vers le nord. La ville est livrée à l'ennemi par l'empereur Julius Nepos au terme d'un traité honteux, en 475. Exilé, emprisonné, il retrouve son siège épiscopal deux ans plus tard et meurt vers 487, après avoir fait publier sa correspondance, soit cent quarante-sept lettres qui s'étalent de 469 à 482, des « lettres d'art », bourrées d'anecdotes sur son temps et de références à l'Antiquité classique.



GENEVIÈVE DE PARIS (V. 420-V. 502)

Composée par un contemporain vers 520, la biographie de Geneviève, la première consacrée à une femme, n'est pas seulement une hagiographie : elle fournit de véritables renseignements historiques. Fille unique de haut lignage, Genovefa, un prénom franc, est remarquée toute jeune par Germain lors de son premier voyage en Grande-Bretagne. Vers les années 435, elle choisit d'être « *vierge consacrée* » à Dieu. Peut-être appartiendra-t-elle à l'ordre des diaconesses ? Sa vie de prières et de pénitence, hors d'un cadre monastique, se conjugue avec son engagement temporel de membre de la curie parisienne. Elle a des biens et estime avoir des devoirs envers ses concitoyens même si dans un premier temps, ils se détournent d'elle. En 451, elle organise la défense de Paris contre la menace des Huns d'Attila et dissuade hommes et femmes de quitter la ville. Dix ans plus tard, elle assure le ravitaillement de la ville assiégée par des Francs. Personnalité de premier plan, respectée par tous pour sa sainteté et ses qualités administratives, femme d'action autant que d'oraison, elle entreprend seule la construction d'une basilique sur la sépulture de Denis pour honorer la mémoire du premier évêque de Paris. Elle utilise au mieux ses relations qui s'étendent à la Gaule du Nord. Elle conseille Childéric, influence Clovis, qu'elle accompagne tout au long de sa conversion, appuie l'action de Clotilde et contribue à l'émergence du royaume franc. A ses voyages, elle donne une dimension politique et spirituelle. Celui de Tours manifeste sa filiation avec Martin, « l'apôtre des Gaules », et contribuera au baptême de Clovis. A l'emplacement de sa tombe, sur la colline parisienne qui porte son nom, Clovis et Clotilde érigent une basilique destinée à devenir le mausolée de la dynastie : le roi et la reine y seront enterrés.

REMI DE REIMS (V. 437-533)

Si l'évêque de Reims est pour toujours associé à l'image du baptême de Clovis, sa vie ne se réduit pas à cet illustre épisode. A 22 ans, en 459, cet héritier cultivé d'une riche et puissante famille gallo-romaine du Laonnois devient évêque métropolitain de Reims en la capitale de la Belgique seconde tenue par le roi franc Childéric ! Lorsque Clovis succède à son père vers 481, Remi félicite ce roi païen, reconnaît son autorité, le droit de commander et de punir, lui recommande des comportements d'inspiration chrétienne et le choix de membres du clergé parmi ses conseillers. C'est lui qui fait rendre à l'Eglise le fameux vase de Soissons après la victoire de Clovis contre Syagrius, une anecdote éclairante : le roi préfère conserver de bonnes relations avec le prélat plutôt que suivre la loi de l'armée franque. C'est lui qui, directeur de conscience, prépare le roi au baptême célébré à Reims la nuit de Noël plutôt qu'à Pâques selon la tradition. Après la mort de Clovis, en 511, Reims devient la capitale du royaume que dirige son fils Thierry Ier. Actif dans sa région, Remi, créateur de l'évêché de Laon, y poursuit l'évangélisation dans le Nord avec Vaast, l'évêque d'Arras. Il s'occupe des pauvres, des déshérités, des esclaves et même de la vigne. Son prestige dépasse sa circonscription ecclésiastique. Mort très âgé, il est enterré dans la basilique qui portera son nom. Quatre lettres de lui nous sont parvenues, mais aucun sermon de ce prédicateur éloquent. Plusieurs biographes ont rapporté sa vie, l'un d'eux, Hincmar du IXe siècle, donnant même son testament.



AVITUS DE VIENNE (V. 450-V. 518)

Lui aussi appartient à l'aristocratie sénatoriale gallo-romaine qui poursuit, au Ve siècle, une existence de style antique, adaptée aux valeurs chrétiennes : son père était évêque de la vieille cité qu'était Vienne, son frère évêque de Valence, sa sœur moniale. Lui aussi reçoit une éducation de lettré qui s'épanouira dans ses poèmes (sa *Geste de l'histoire spirituelle*, en cinq chants, achevée en 507), ses homélies et son abondante correspondance, une centaine de lettres. L'une d'elles est adressée à Clovis après son baptême. C'est le seul témoignage contemporain de cet événement même s'il n'y fut pas présent. Il y suggère que les réticences du roi à recevoir le baptême résidaient dans sa fidélité à la religion de ses ancêtres et à celle de son peuple. S'y lit l'enthousiasme d'Avitus : « *Votre foi est notre victoire.* » Evêque de Vienne en 490, cité où il est né, il entretient d'excellentes relations avec le roi des Burgondes, Gondebaud (v. 480-516), fervent arien et fin juriste, oncle de Clotilde, et convertit au catholicisme son fils Sigismond qui abjure l'arianisme. Le « *plus éminent évêque des Gaules* », selon l'évêque de Pavie, se présente comme le porte-parole de l'épiscopat gaulois à l'égard de Rome. Il est en concurrence avec l'évêque d'Arles qui semble l'emporter en 514. Pourtant, en septembre 515, Avitus inaugure le monastère Saint-Maurice-d'Agaune (Valais suisse) fondé par Sigismond sur la tombe de Maurice et de ses soldats de la légion thébaine, puis il réunit et préside, en 517, le concile d'Epaone qui ratifie la conversion au catholicisme du royaume burgonde et fixe les conditions de conversion des ariens.

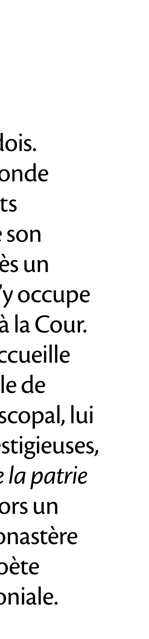
CLOVIS (V. 466–511)

« *Une grande nouvelle nous est parvenue : voici que tu assumes l'administration de la Belgique seconde* », écrit Remi de Reims, vers 481, au jeune roi Clovis dont le père, Childéric, vient de mourir. Clovis est un roi franc parmi d'autres, autrement dit un guerrier païen dont l'autorité, les alliances (l'une avec Rome) et l'assise territoriale (entre Somme et Rhin) semblent reconnues par cet évêque (et derrière lui par l'épiscopat au nord de la Loire) et légitimées par la filiation et les conquêtes de son père. Survivre ? Deux solutions : vaincre pour s'étendre et passer des alliances. En 486, il bouscule Syagrius (bataille de Soissons), maître de la milice, un titre ronflant mais creux, et s'empare des régions entre Somme et Loire. Puis, il noue des liens avec Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths, qui tient l'Italie et qui épouse, en 492, la sœur du roi franc. A la même époque, Clovis épouse Clotilde, la nièce du roi des Burgondes, Gondebaud, une catholique au milieu des ariens. Est-ce à ce moment, ou peu avant, qu'il entreprend une campagne contre les Thuringiens qui menaçaient les royaumes francs de la rive gauche du Rhin ? En 495-496, il secourt un roi franc rhénan assailli par les Alamans. Du coup, il s'étend jusqu'au Rhin, vainc les Alamans dont le danger ne sera toutefois écarté qu'en 505-506. Au terme d'une évolution personnelle dont l'aspect politique ne peut être exclu, il demande le baptême. Pour la première fois, un roi barbare se convertit non à l'arianisme, mais à la foi catholique : une rupture et un pari politique. Qui lui rallie l'essentiel de l'épiscopat et de l'aristocratie gallo-romaine. En 507, il mène une campagne victorieuse contre les Wisigoths d'Alaric II (bataille de Vouillé). L'année suivante, il reçoit de l'empereur d'Orient les insignes consulaires. Du Rhin aux Pyrénées, le Barbare a forgé un royaume, le *regnum Francorum*, qu'il organise. Pour ses différentes populations, il conserve les lois et les codes en vigueur : ainsi chacun est jugé selon le droit de son peuple. En 511, il réunit ses évêques à Orléans en un concile qui règle les rapports entre l'Eglise et le pouvoir royal, puis s'installe à Paris où il meurt, le 27 novembre 511.

CLOTILDE (v. 475- v. 548)

Fille du roi burgonde Chilpéric II, nièce du roi burgonde Gondebaud, elle est remarquée par des ambassadeurs de Clovis qui la signalent à leur roi. Ce dernier, peut-être poussé par l'épiscopat gallo-romain, la demande en mariage pour sceller son alliance avec Gondebaud, quitte à abandonner sa première épouse, une Franque rhénane dont il a eu un fils, Thierry. Catholique dans un entourage arien, elle participe activement, selon Grégoire de Tours, à l'évolution de son époux vers sa propre religion. Au point que le roi aurait songé au cours d'un combat difficile (lequel ?) à appeler à son aide « *le Dieu de Clotilde* », promettant de se convertir s'il lui accordait la victoire. Avec Clovis, elle entreprend et achève la construction de la basilique dédiée aux saints apôtres édifiée sur la tombe de Geneviève. Veuve en 511, elle se retire à Saint-Martin de Tours et joue un rôle politique auprès des trois fils qu'elle a eus de Clovis, Clodomir, Childebert et Clotaire. Elle les aurait encouragés à attaquer l'Etat burgonde en 523. Au cours de ces luttes, son fils aîné Clodomir est tué. Elle en recueille les trois enfants dont deux sont massacrés par leurs oncles. Puis en 531, elle pousse son fils Childebert à intervenir contre le roi wisigoth Amalaric qui avait épousé sa sœur et cherchait à lui faire adopter de force l'arianisme. A Tours, elle impose deux prélats burgondes chassés de chez eux, fonde des églises, pratique l'aumône. En outre, elle aménage la basilique Saint-Germain à Auxerre et fonde, à Chelles, un oratoire dédié à saint Georges. Elle meurt à Tours. Son corps est inhumé à Paris auprès de Clovis.





RADEGONDE DE POITIERS (V. 520-587)

Enfant, elle voit son père, roi de Thuringe, assassiné par ses deux frères, puis, à l'âge de 11 ans, prisonnière de Clotaire Ier, fils de Clovis, roi de Soissons et futur roi unique des Francs, elle est gardée dans le Vermandois. Ingonde, l'épouse du roi, lui prodigue une éducation religieuse et intellectuelle. A sa mort, en 538, Radegonde devient de force la quatrième épouse du roi. Ecartant les vêtements que son rang exige, refusant banquets d'apparat et vie mondaine, elle adopte l'humilité, la charité, la discrétion et la piété. Lorsque son mari tue son frère, elle le quitte et se réfugie auprès de Médard, l'évêque de Noyon, qui lui remet le voile consacré. Après un pèlerinage à Tours, elle s'établit à Saix, dans le Poitou. Cette diaconesse y crée un oratoire et un hospice, s'y occupe des pauvres et des malades, échappe à son mari (c'est le miracle dit « des avoines ») qui veut la ramener à la Cour. Elle se rend à Poitiers où elle crée le monastère Notre-Dame en 552, premier monastère de femmes qui accueille des malades et leur offre des conditions d'hygiène exceptionnelles. Vers les années 555, elle adopte la règle de Césaire d'Arles, place ce monastère sous la protection du Saint-Siège pour qu'il soit libéré du pouvoir épiscopal, lui choisit une abbesse, sa fille spirituelle, Agnès (car elle-même refuse le titre), et lui obtient des reliques prestigieuses, un fragment de la croix du Christ. A la mort de Clotaire, en 561, elle impose la paix entre ses fils afin « *que la patrie ne périsse pas* » – première attestation d'une femme « faiseuse de paix » dans l'hagiographie – et joue alors un rôle politique en voulant préserver l'unité du royaume des Francs. Elle meurt le 13 août 587, dans son monastère de Poitiers, mais est enterrée dans l'église abbatiale Sainte-Marie-hors-les-Murs qui prend son nom. Le poète Venance Fortunat, ordonné prêtre vers 576, devenu son secrétaire, écrira la biographie de cette reine-moniale.

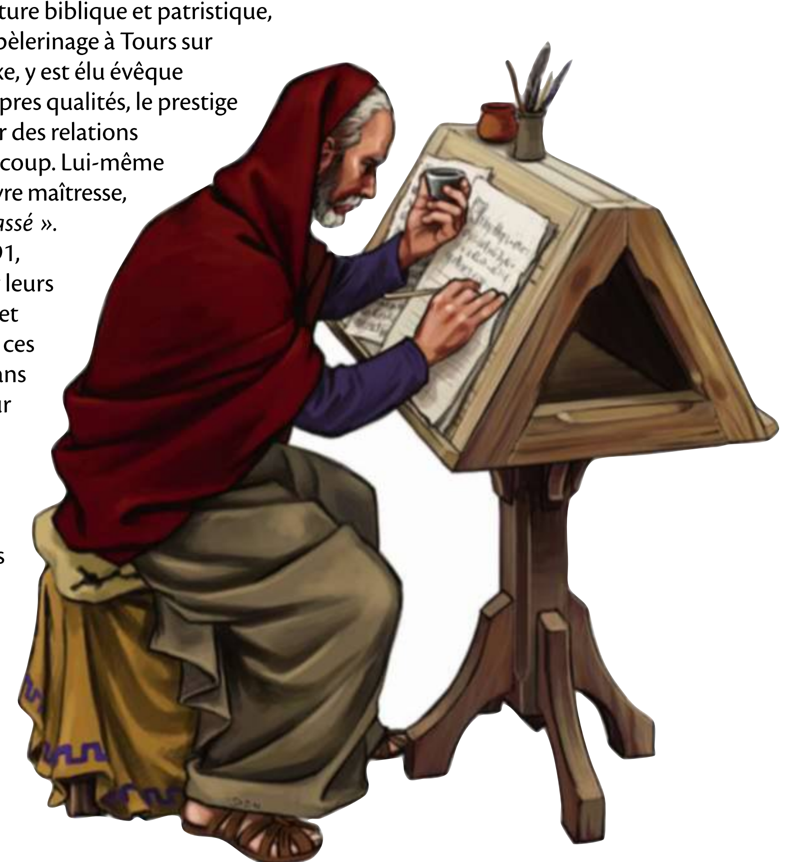


BRUNEHAUT (V. 533-613) ET FRÉDÉGONDE (V. 540-V. 597)

Deux reines : entre elles une rivalité politique qui vire à une haine inexpiable, comme il n'en existe que dans les tragédies grecques. La spirale de la vengeance privée (la *faide*), les meurtres qui s'y raccrochent, les ambitions territoriales entre frères et leurs descendants, les clans aristocratiques, les alliances rompues et renversées, en avivent les discordes que les chroniqueurs ont mises en scène. Les séparent origines et culture ; les rapprochent ambitions et comportement. Brunehaut, fille du roi wisigoth d'Espagne Athanagild, épouse, entre 560 et 568, Sigebert, roi d'Austrasie, l'un des trois petits-fils vivants de Clovis avec Chilpéric, roi de Neustrie, et Gontran, roi de Burgondie. Selon ses contemporains, cette convertie au catholicisme est très belle, très bien dotée par son père et a reçu de son mari un important douaire pour vivre selon son rang. Peu après, Chilpéric se marie avec la sœur de Brunehaut, Galswinthe. Comme il conserve ses anciennes fréquentations, Galswinthe se plaint de Frédégonde, une servante du palais, et demande à rentrer chez son père. Mais Chilpéric la fait étrangler (570) puis épouse Frédégonde. Dès lors, la vie de Brunehaut est guidée par la vengeance. D'autant que Chilpéric, après avoir assassiné son mari en 575, l'emprisonne et l'exile à Rouen où elle séduit et épouse Mérovée, le jeune fils de Chilpéric, et que l'aristocratie austrasienne proclame roi son enfant, Childebert II ! Cette guerre civile n'en finissait pas. Enrayée par le traité d'Andelot (587), entre le roi de Burgondie, Gontran, Childebert II et sa mère Brunehaut, qui assure pour un temps la prééminence de l'axe austro-burgonde que Brunehaut administre avec énergie, elle s'effiloche avec les morts de ses participants : Gontran en 592, Frédégonde en 597 et Brunehaut en 613. La vieille reine livrée au jeune Clotaire II, le fils de Frédégonde, roi de Neustrie, meurt attachée par les cheveux, un pied et un bras à la queue d'un cheval qui la désarticule. Ainsi prit fin ce conflit qui durait depuis plus de quarante ans.

GRÉGOIRE DE TOURS (V. 538-V. 594)

Rejeton d'une grande famille aristocratique arverne tôt convertie au christianisme, élevé par deux oncles, des évêques, qui lui fournissent une solide culture biblique et patristique, Grégoire est ordonné diacre en 563. De santé fragile, il part en pèlerinage à Tours sur le tombeau de saint Martin afin d'obtenir une guérison. Il s'y fixe, y est élu évêque en 573 et y reste jusqu'à sa mort. Ses origines familiales, ses propres qualités, le prestige dont bénéficie son évêché, son activité, lui permettent de tisser des relations avec les plus grands personnages de son temps. Et il écrit, beaucoup. Lui-même a consigné la liste de ses ouvrages dans la conclusion de son œuvre maîtresse, *Dix livres d'histoires.* Il veut, écrit-il, « *conserver le souvenir du passé* ». S'il commence par la création du monde et s'arrête à l'année 591, l'essentiel est consacré aux Francs, ou plutôt aux anecdotes sur leurs souverains : c'est lui qui rapporte l'histoire du vase de Soissons et les démêlés entre les reines Frédégonde et Brunehaut. Derrière ces anecdotes, il veut montrer que le peuple franc tient son rôle dans l'accomplissement du plan divin et que leur roi est dispensateur de la vraie foi. D'une orthodoxie religieuse stricte, attentif aux miracles, manifestations de la puissance de Dieu, croyant au pouvoir des reliques, ferme dans ses positions, chroniqueur scrupuleux et habile, il utilise documents écrits, témoignages oraux parfois indirects tels ceux que la reine Clotilde a transmis à ses fidèles à Tours, faits divers, souvenirs et observations personnels. Il écrit simplement, ne dissimule pas les tares de son époque, fait part de ses admirations (Clovis est « *le nouveau Constantin* » élu de la Providence). Au total, une œuvre capitale et cohérente, la seule pour la Gaule des Ve et VIe siècles, dont même les défauts se révèlent être pour l'historien d'extraordinaires sources de renseignements.



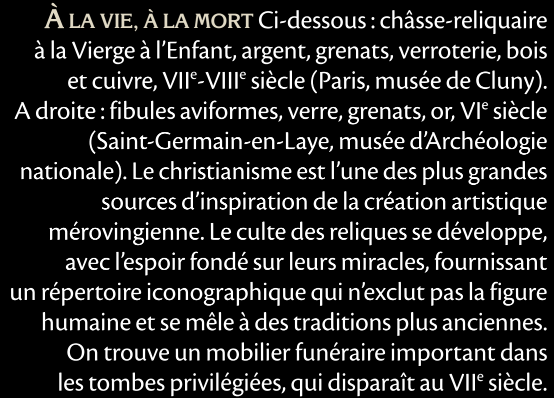


CLOTAIRE II (584-629)

De 570 à 613, le royaume de Clovis qu'avait à peu près reconstitué, à la fin de son propre règne, son fils Clotaire Ier (558-561), est détruit par une terrible guerre civile entre ses héritiers qu'avivent le système de vengeance privée, des ambitions personnelles auxquelles s'ajoutent les réseaux d'alliés et d'obligés dominés par l'aristocratie des leudes. Si l'unité demeure un objectif (ou un rêve), émergent dans la réalité trois entités territoriales, l'Austrasie, la Neustrie, la Burgondie. C'est au milieu de cette confusion (son père est assassiné) que naît le petit Clotaire, fils de Chilpéric, roi de Neustrie, et de Frédégonde. Son père étant assassiné, l'enfant est confié par sa mère à Gontran, roi de Burgondie, son oncle, pour qu'il l'élève et exerce la régence. Moins de trente ans plus tard, Clotaire II (il porte le nom de son grand-père) est le seul roi des Francs. Il le restera jusqu'à sa mort. A sa manière, un politique hors du commun. Il prend appui sur son petit réduit territorial de Neustrie, entre la Seine et l'Oise, qu'il gouverne seul à partir de 597. Il a 13 ans. Exploitant les divisions de ses adversaires, profitant de leurs personnalités contestées (ainsi la reine Brunehaut), balançant de l'un à l'autre, bénéficiant de leurs disparitions et des révoltes de leurs aristocraties, conduisant des expéditions militaires, il mène le royaume des Francs à son apogée. Dès 614, il réunit un concile pour remettre en ordre l'Eglise franque et associer les évêques à son gouvernement. Il publie à Paris un édit qui, par des mesures concrètes, assurera que « *la paix et la discipline règnent* » dans son royaume tout en ménageant les forces en présence dans les trois royaumes, en particulier les maires du palais devenus des agents permanents de l'administration. Ainsi il confie, en 623, la mairie du palais d'Austrasie à Pépin de Landen, l'ancêtre des Carolingiens. Mort en 629, il est enterré à Paris, à Saint-Germain-des-Prés, auprès de son père. Au cœur de la Neustrie, où se concentrent les lieux de pouvoir.

DAGOBERT (V. 602-639)

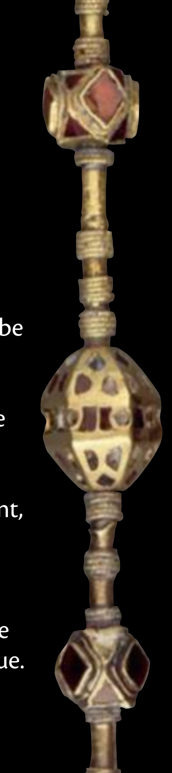
Une chanson du XVIII[e] siècle l'a caricaturé. Pourtant Dagobert fut un roi qui ne démérita pas. En 623, le jeune garçon est installé sur le trône d'Austrasie par son père, Clotaire II. Loin d'être l'exécutant de son père, il apprend à gouverner, affirme son caractère, défend son territoire, s'intéresse à la Germanie profonde. A partir de 629, il domine le monde franc ne laissant qu'un royaume en Aquitaine à son demi-frère Charibert. A la mort de ce dernier en 632, il récupère ses territoires. Désormais, il est le seul *rex Francorum.* Par une habile politique envers l'Austrasie et la Burgondie, des tournées dans ces contrées, une présence militaire active aux frontières contre les Basques, les Gascons et les Slaves, des missions diplomatiques en Bretagne, des contrôles de régions abandonnées telle la basse vallée du Rhin, Dagobert consolide son royaume. S'il a le souci de rétablir l'unité de la Gaule, il montre une véritable attraction pour la Germanie et l'Europe du Nord. Il réside en Neustrie, souvent dans son palais de Clichy, près de Paris. Il s'y entoure d'aristocrates compétents recrutés dans les différentes régions. Sa cour devient un creuset où Francs et descendants des Gallo-Romains se rencontrent. Parmi eux, Dadon, un Neustrien (futur saint Ouen), l'Albigeois Desiderius (futur saint Didier) et son frère Rusticus, Wandrille du Verdunnois, Eloi venu de l'Aquitaine. Ces officiers palatins deviennent ses conseillers qui ont en charge des domaines précis, monnaie, trésor, chancellerie, justice, armée. Beaucoup seront évêques tout en restant des agents de l'autorité royale. Poursuivant l'œuvre de son père, il se montre généreux envers la basilique Saint-Denis, lui octroyant un droit de foire, le premier accordé à un établissement religieux. Il meurt à Saint-Denis et y est enterré, selon sa volonté.





À la vie, à la mort Ci-dessous : châsse-reliquaire à la Vierge à l'Enfant, argent, grenats, verroterie, bois et cuivre, VIIe-VIIIe siècle (Paris, musée de Cluny). A droite : fibules aviformes, verre, grenats, or, VIe siècle (Saint-Germain-en-Laye, musée d'Archéologie nationale). Le christianisme est l'une des plus grandes sources d'inspiration de la création artistique mérovingienne. Le culte des reliques se développe, avec l'espoir fondé sur leurs miracles, fournissant un répertoire iconographique qui n'exclut pas la figure humaine et se mêle à des traditions plus anciennes. On trouve un mobilier funéraire important dans les tombes privilégiées, qui disparaît au VIIe siècle.





PRESTIGE A droite et en bas : épingle, boucle de ceinture et boucle d'oreille provenant du mobilier funéraire de la tombe d'Arégonde, or, grenats, argent, verre de couleur, VIe siècle (Saint-Germain-en-Laye, musée d'Archéologie nationale). A gauche : boucle de ceinture de saint Césaire, ivoire d'éléphant, VIe siècle (Arles, Musée départemental Arles antique). Elle représente les soldats au tombeau, dont la forme est celle d'un édicule en tholos, à l'antique.

Francs comme l'Or

Au musée de Cluny, à Paris, une belle exposition raconte ces temps qui, de la bataille des champs Catalauniques (451) jusqu'à la déposition du dernier Mérovingien (751), ont vu le remodelage des territoires de l'Empire romain d'Occident, la formation d'une civilisation, la naissance de la France.







Éblouissant Ci-dessus : abeilles provenant de la tombe de Childéric, or et grenats, Ve siècle (Paris, Bibliothèque nationale de France). A gauche : fibule circulaire, bronze, grenats, or, argent, verre, VIIe siècle (Saint-Germain-en-Laye, musée d'Archéologie nationale). Les pièces d'orfèvrerie qui composent le trésor de Childéric jouent l'alternance de l'or et du rouge, l'une des pierres angulaires de l'esthétique mérovingienne. Filigrane, damasquinure, cloisonné, les orfèvres mérovingiens combinent en virtuoses les techniques et les formes, géométriques ou zoomorphes.





Siège du pouvoir A droite : trône « de Dagobert », alliage cuivreux fondu et gravé, fer, restes de dorure, fin du VIIIe siècle-IXe siècle ? (Paris, Bnf). Il fut retrouvé par Suger, l'abbé de Saint-Denis qui entreprit de reconstruire l'abbaye vers 1130. En l'identifiant comme ayant appartenu à Dagobert, qui avait fondé le premier monastère au VIIe siècle, il entendait mettre en valeur les liens de Saint-Denis avec la monarchie franque. Mais cette attribution à Dagobert est controversée. Ci-dessus : calice de Gourdon, or, grenats, Ve siècle (Paris, Bnf). Il fut découvert par hasard par une bergère, à la fin du règne de Louis-Philippe, avec une patène et des monnaies. Le trésor avait probablement été enfoui vers 530, au moment de la conquête de la Bourgogne par les Francs.



RÉVÉRENCE Ci-contre : croix votive du trésor de Guarrazar, or, saphirs, émeraudes, améthystes, cristaux de roche, perles, nacre et jaspe, VIIe siècle (Paris, musée de Cluny). Découvert à Guarrazar, près de Tolède, entre 1858 et 1860, le trésor se composait de vingt-six croix et couronnes votives. Elles avaient été offertes au VIIe siècle par les rois wisigoths d'Espagne, après leur conversion à la foi nicéenne, pour orner les autels des églises de Tolède, en signe de soumission à l'Eglise catholique romaine.

LES TEMPS MÉROVINGIENS

Epoque où idéal impérial romain et influences germanique et insulaire se mêlent, les temps mérovingiens voient la création d'une multitude de petits royaumes, parmi lesquels le royaume franc, tandis que le christianisme se diffuse. L'exposition du musée de Cluny montre comment naît alors une culture originale, nourrie par le formidable bouillonnement intellectuel qui sourd des monastères et des évêchés nouvellement fondés, et qui se traduit dans des formes artistiques d'une grande richesse.

Du 26 octobre 2016 au 13 février 2017.
Musée de Cluny, Paris. Tarif : 9 €. Rens. : 01 53 73 78 00 ; www. musee-moyenage.fr
Catalogue, RMN, 288 pages, 39 €.

Par Michel De Jaeghere, Albane Piot, Frédéric Valloire et Jean-Louis Voisin

Les livres des origines



Les Origines franques (Ve-IXe siècle). Nouvelle histoire de la France médiévale, vol.1

Stéphane Lebecq

De la mort de Chilpéric à l'avènement de Charlemagne, voici la plus savante des synthèses consacrées à l'émergence du royaume franc. La clarté et l'élégance du récit des événements le disputent à la sûreté des connaissances et du jugement. Institutions, mentalités, économie, fiscalité, justice : rien n'échappe à la curiosité de Stéphane Lebecq, qui a le génie de rendre la science la plus pointue accessible et vivante. Indispensable. ***MDeJ***

Seuil, « Points Histoire », 1990, 320 pages, 8,80 €.

Clovis et les premiers Mérovingiens. **Katalin Escher**

Une introduction sans prétention aux Mérovingiens. Elle s'ouvre sur la première mention des Francs, au milieu du IIIe siècle, et s'achève avec Clotaire Ier, le fils de Clovis, qui meurt en 561. Point de révélations fracassantes, mais un bon exposé des sources littéraires et archéologiques, une sage présentation chronologique des rois chevelus des Francs occidentaux, un gros chapitre consacré à Clovis. Plus un cahier illustré et une solide bibliographie. Pratique et clair. ***FV***

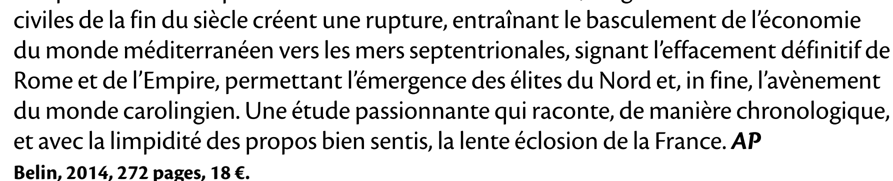


Lemme Edit, « Illustoria », 2016, 110 pages, 17,90 €.

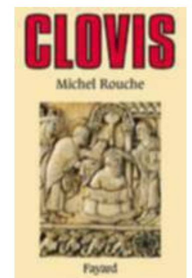
La Naissance de la France. Les royaumes des Francs

Charles Mériaux

Héritiers de l'Antiquité, précurseurs du Moyen Age, les royaumes barbares transformèrent peu à peu la Gaule romaine, mêlant leur culture à la romanité, adoptant le christianisme que leur avait légué Rome et qui imprégna intimement l'organisation de la société, cristallisant peu à peu la civilisation médiévale. Si le VIe siècle est encore très proche de l'Antiquité dont il nourrit les derniers feux, les guerres civiles de la fin du siècle créent une rupture, entraînant le basculement de l'économie du monde méditerranéen vers les mers septentrionales, signant l'effacement définitif de Rome et de l'Empire, permettant l'émergence des élites du Nord et, in fine, l'avènement du monde carolingien. Une étude passionnante qui raconte, de manière chronologique, et avec la limpidité des propos bien sentis, la lente éclosion de la France. ***AP***



Belin, 2014, 272 pages, 18 €.



Clovis. **Michel Rouche**

Publié à l'occasion du quinzième centenaire du baptême de Clovis, en 1996, le livre a connu un succès foudroyant. L'un de ses plus grands mérites est sans doute d'y avoir fait figurer, en sus de la reconstitution savante de ce qu'on sait ou croit savoir du roi mérovingien, cent cinquante pages d'annexes regroupant les textes, traductions et commentaires de l'essentiel des documents où se lit l'histoire du règne : lettres de saint Remi, de saint Avit ou de Théodoric, adresses de Clovis aux évêques, vies de sainte Geneviève ou de saint Vaast, testament de saint Remi, extraits des histoires de Jordanès et de Procope. Plus que d'une biographie classique, le lecteur dispose ainsi avec lui de l'ensemble d'un dossier passionnant. ***MDeJ***

Fayard, 1996, 614 pages, 29,50 €.

Clovis. De l'histoire au mythe. **Laurent Theis**



C'est à la destinée posthume du roi mérovingien, plus encore qu'au peu que l'on sait, en définitive, de son règne, que Laurent Theis a consacré ce livre novateur. De Grégoire de Tours au quatorzième centenaire du baptême de Clovis, en 1896, il retrace les métamorphoses que la mémoire française a fait subir à l'image d'un souverain mobilisé tour à tour au service des Carolingiens, contre les ambitions anglaises lors de la guerre de Cent Ans, ou à l'appui des libertés gallicanes contre les prétentions pontificales à la suprématie universelle, avant de se retrouver au centre des assauts du laïcisme républicain contre la France chrétienne. L'essai est stimulant. Il permet de mesurer les enjeux que représente le souvenir des épisodes fondateurs de l'unité française, leur impact sur les débats les plus contemporains. ***MDeJ***

CNRS Editions, « Biblis », 2015, 226 pages, 10 €.



Le Problème de la christianisation du monde antique. **Hervé Inglebert, Sylvain Destephen, Bruno Dumézil (dir.)**

Vingt-trois communications pour comprendre l'un des événements essentiels de l'histoire du monde. Toutes ne concernent pas directement la Gaule, mais toutes éclairent le problème de sa christianisation (un mot qui apparaît en français au XIXe siècle) soit par des exemples précis, soit par des comparaisons, soit en se penchant sur des individus ou des peuples, soit encore en examinant les formes que prend ce processus pour les chrétiens et ceux qui ne le sont pas. Essentiel. ***JLV***

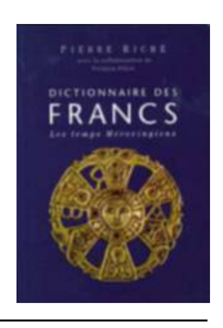
Picard, 2010, 416 pages, 45,70 €.



Les Grandes Figures catholiques de France. **François Huguenin**

La France a été façonnée par le catholicisme, qui l'a irriguée durant des siècles, et de ce fait même, celui-ci a, au service du bien commun, un droit légitime et essentiel à jouer un rôle aujourd'hui dans la société française toute laïque qu'elle soit. C'est ce que tend à démontrer cette succession de grandes figures catholiques de l'histoire de France, de Clovis à Thérèse de Lisieux, en passant par Suger, Philippe le Bel, saint Bernard, Louis XVI… Sans doute ne furent-ils pas tous saints, mais tous, avec leurs failles, ont vécu malgré tout un catholicisme revendiqué, et ont marqué durablement la France en catholiques. Solidement documentés, ces portraits sont œuvre d'un historien qui fait revivre avec bonheur Saint Louis, Jeanne d'Arc ou Richelieu en évitant le piège de l'hagiographie. Il est un peu dommage qu'il perde quelque peu ce sens de la distance et des justes mesures lorsqu'il aborde les contemporains. On s'étonne ainsi de trouver dans sa liste un général De Gaulle, sous prétexte qu'il s'abstint de tromper sa femme. C'est oublier un peu vite que, chef d'Etat, il s'était revendiqué lui-même, au rebours de toute politique chrétienne, d'une pratique machiavélienne, qui autorisait le chef à progresser « *sous le couvert d'un voile épais de tromperies* ». Il tint parole. ***AP***

Perrin, 2016, 382 pages, 23 €.



Dictionnaire des Francs. Les temps mérovingiens

Pierre Riché

Tout le monde connaît Clovis et Clotilde ou a entendu parler de Dagobert, Frédégonde et Brunehaut ; mais qui se souvient de Frodebert ou de Théodechilde ? Fort de sa connaissance incomparable du haut Moyen Age, Pierre Riché ne se contente pas de faire revivre dans ce dictionnaire les figures oubliées de la cour des rois fainéants. C'est toute la civilisation, la vie quotidienne, les techniques civiles et militaires, les pratiques culturelles des temps mérovingiens qui sont ici passées en revue avec un sens pédagogique hors du commun. ***MDeJ***

Bartillat, 1996, 370 pages, 25,95 €.

Saint Martin de Tours

Sulpice Sévère

Saint Martin n'est sans doute devenu le saint le plus populaire de France au Moyen Age que parce qu'on disposait d'une biographie exceptionnelle : celle qu'avait composée, en partie de son vivant, Sulpice Sévère. Si l'historicité de nombre de ses épisodes est parfois désormais remise en question, elle témoigne de la foi et des attentes de la chrétienté gauloise, au tournant du IVe et du Ve siècle, en même temps que de la force de l'impression laissée par celui qui, passant de l'état monacal à l'épiscopat sans changer notablement de mode de vie, allait imposer un nouveau modèle d'évêque, dont l'austérité allait de pair avec le zèle apostolique et le souci des populations des campagnes. L'édition de la *Vita Martini* est ici utilement complétée par les lettres et dialogues ainsi que par des extraits de la *Chronique* de Sulpice Sévère qui apportent sur la vie de son modèle nombre de précisions. ***MDeJ***

Cerf, 2016, 224 pages, 15 €.



Lettres. **Avit de Vienne**

Nous ne connaissons l'essentiel de la vie et du règne de Clovis que par les *Dix livres d'histoires* de Grégoire de Tours, qui lui sont postérieurs de près d'un siècle. Evêque de Vienne à la fin du Ve siècle, parfait représentant de cette aristocratie gallo-romaine qui était entrée dans l'épiscopat pour tenter de sauver l'essentiel dans le grand ébranlement des invasions, cousin de Sidoine Apollinaire, lui-même lettré, grammairien et poète, saint Avit fut au contraire le contemporain du roi mérovingien. Sujet du royaume burgonde, il y connut sans doute la future reine Clotilde et fut à l'origine de la conversion au catholicisme du roi Sigismond, fils de Gondebaud. C'est dire l'immense intérêt de sa correspondance où, à côté de lettres écrites à Gondebaud, à Sigismond, ou à ses confrères dans l'épiscopat, figure même la lettre qu'il écrivit à Clovis pour le féliciter de son baptême. ***MDeJ***

Les Belles Lettres, « Collection des universités de France », 2016, 640 pages, 55 €.



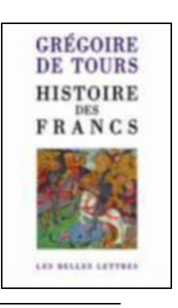




SAINT MARTIN EN SON PAYS

Moine, défenseur de l'orthodoxie, thaumaturge, évangélisateur des campagnes, saint Martin eut un rayonnement immense. On le connaît soldat romain, à Amiens, donnant une partie de son manteau à un pauvre transi de froid, et le Christ lui apparaissant dans la nuit, revêtu du manteau donné, parce que *« ce que vous faites au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites ! »*. Il était né en Hongrie, avait grandi à Pavie, en Italie, où la famille avait suivi le père enrôlé dans l'armée romaine. Plus tard il servit lui-même dans la garde impériale. Converti au christianisme, il quitta l'armée pour fonder avec l'évêque de Poitiers, Hilaire, le premier monastère de Gaule, à Ligugé, en Poitou. Nommé évêque de Tours, dix ans plus tard en 371, il fonde l'ermitage de Marmoutier devenu ensuite monastère. C'est toute sa vie et l'impact durable que l'homme et le monachisme eurent sur la ville de Tours et ses environs, que raconte l'exposition du musée des Beaux-Arts de Tours. Des œuvres de qualité s'y côtoient, sculptures, enluminures, dessins, peintures : le chef-reliquaire de saint Martin de Soudeilles, le *Saint Martin et le mendiant*, de Jan Polack… formant toutes ensemble un très bel hommage ! *AP*

« Martin de Tours, le rayonnement de la cité », du 8 octobre 2016 au 8 janvier 2017. Musée des Beaux-Arts, Tours. Tous les jours sauf le mardi, de 9 heures à 12 h 45 et de 14 heures à 18 heures. Rens. : 02 47 05 68 73 ; www.mba.tours.fr Catalogue de l'exposition, Silvana Editoriale, 300 pages, 35 €.



Histoire des Francs

Grégoire de Tours

Nourris des informations recueillies dans l'entourage de la reine Clotilde, ces *Dix livres d'histoires*, chef-d'œuvre de Grégoire de Tours, dressent le tableau saisissant d'une époque de troubles et de convulsions, qui vit l'Eglise prendre le relais de l'Empire romain comme puissance civilisatrice, dans le chaos provoqué par les invasions, tandis que la dynastie mérovingienne écrivait à tâtons les premiers chapitres (sanglants) de l'émergence du royaume franc. Les deux tomes de la traduction de Robert Latouche sont réunis ici dans un fort volume. Un texte fondateur de l'histoire de France. ***MDeJ***

Les Belles Lettres, 1995, 356 pages, 45,70 €.

La Vie des Pères. **Grégoire de Tours.**

Texte revu et traduit par Luce Pietri

L'illustre évêque de Tours est passé à la postérité pour ses *Dix livres d'histoires*. Il avait tenu à écrire aussi les vies des évêques, pères abbés, moines et moniales du IVe au VIe siècle, qui avaient par l'exemple de leur ascèse, autant et plus contribué à la christianisation de la Gaule que la conversion de Constantin ou le baptême de Clovis. Ecrites pour l'édification des fidèles, appelés à imiter ces modèles de vie chrétienne, ces biographies nous fournissent aussi un précieux témoignage de la vie quotidienne et des mentalités des communautés chrétiennes dans la Gaule de l'Antiquité tardive. ***MDeJ***

Les Belles Lettres, « Les Classiques de l'histoire au Moyen Age », 2016, 360 pages, 45 €.





La Geste des rois des Francs

Grégoire de Tours. Texte établi par Bruno Krusch. Traduction et commentaires de Stéphane Lebecq

Composée par un aristocrate neustrien au début du VIIIe siècle, alors que les guerres suscitées par les rivalités des rois mérovingiens avaient amené le royaume de Clovis au bord du chaos, cette *Geste des rois des Francs* raconte les quatre-vingt-dix ans qui suivirent le règne de Dagobert (639) et la longue suite des assassinats royaux qui préparèrent la montée en puissance de la famille des Pépinides. Traduite et commentée par Stéphane Lebecq, elle représente, avec les *Dix livres d'histoires* de Grégoire de Tours et la *Chronique* attribuée à Frédégaire, l'une des principales sources dont nous disposons pour reconstituer l'histoire de la royauté mérovingienne aux VIIe et VIIIe siècles. ***MDeJ***

Les Belles Lettres, « Les Classiques de l'histoire au Moyen Age », 2015, 288 pages, 45 €.



Vie de saint Germain d'Auxerre

Constance de Lyon. Texte revu et traduit par René Borius

Avocat, haut fonctionnaire, chef militaire devenu évêque et ascète dans la lignée de saint Martin, saint Germain d'Auxerre est représentatif de ces aristocrates gallo-romains dont l'entrée dans l'épiscopat assura, au Ve siècle, la survie de la civilisation. Sa vie fut écrite, quelque trente ans après sa mort, par un prêtre de Lyon. En dépit de ses stéréotypes et de son penchant pour le merveilleux, elle fait revivre avec bonheur l'une des hautes figures qui donnèrent ses assises au christianisme mérovingien. ***MDeJ***

Cerf, « Sources chrétiennes », 1976, 232 pages, 22 €.

Par Laurent Dandrieu





Clovis en culottes courtes

Sous des dehors fantaisistes et poétiques, le film *Les Filles au Moyen Age* montre comment cette période fut un âge d'or pour la puissance des femmes.



L'enfance d'un roi Dans *Les Filles au Moyen Age*, le réalisateur Hubert Viel a choisi d'incarner les principaux personnages de l'histoire de France de cette époque par des enfants âgés d'une dizaine d'années, notamment Noé Savoyat *(ci-contre)* qui joue le rôle de Clovis.

« Ç*a, c'est Clovis. C'est un Barbare. Il est en train d'envahir la Gaule, et il ne le fait pas qu'à moitié.* » Pendant que la voix de Michael Lonsdale, narrateur de cette histoire, commente cet épisode de l'histoire de France, Clovis, en effet, dans une belle image en noir et blanc tournée caméra à l'épaule, traverse à grands pas la campagne et abat de son épée tous ceux qu'il croise sur son chemin : mais le Clovis en question est un enfant de 12 ans, affublé d'une perruque blonde et d'une moustache postiche, et il est stoppé dans son élan par une ravissante Clotilde du même âge, qui l'arrête net d'un soupir irrité, assorti d'un haussement d'épaules et d'un signe de croix exaspéré. La scène, éminemment burlesque et poétique, est en même temps secrètement sérieuse. C'est qu'Hubert Viel, le cinéaste des *Filles au Moyen Age*, a choisi la forme de la fable enfantine pour faire revivre l'histoire.

Partant de l'idée que « *le Moyen Age, c'est l'enfance de notre civilisation* », il a choisi des enfants pour en incarner les grandes étapes, et montrer que, au rebours de l'image d'obscurantisme que nous nous plaisons, dans notre orgueil moderne, à projeter sur cette époque réputée sombre, elle fut au contraire pour les femmes une période lumineuse, grâce au christianisme qui, le premier, les a tirées de leur condition inférieure.

Ces enfants, ce sont pourtant des enfants d'aujourd'hui qui, au début du récit, entendent meubler un après-midi d'anniversaire à jouer au Moyen Age : c'est-à-dire tuer, piller, dévaster et enlever les femmes pour les restituer contre rançon. Heureusement, le grand-père est là (Michael Lonsdale), et il a de bonnes lectures : Régine Pernoud *(La Femme au temps des cathédrales)* et Jacques Heers *(Le Moyen Age, une imposture)*. Et voici nos enfants qui, pour illustrer son récit, jouent sous nos yeux les scènes qui remettent l'histoire à l'endroit : comment le christianisme, petit à petit, a imposé l'idée de l'égalité de la femme. Comment Cyrille d'Alexandrie, en demandant en 431 à l'Eglise de reconnaître Marie comme mère de Dieu, a conféré au beau sexe une incommensurable dignité. Comment Clotilde a convaincu un Clovis hypnotisé par sa beauté que « *le Dieu auquel il faut rendre un culte, c'est celui dont la parole a tiré du néant le ciel, la terre et la mer. C'est le principe de toute chose, le souffle de l'univers, la puissance qui a toujours été et qui éternellement sera, et qui fait flamber les étoiles, qui fait pousser les fruits des arbres, et qui fait que ta bouche trouve la douceur de la mienne* » ; et, par des arguments aussi troublants, le convainc de se faire baptiser et de changer le cours de l'histoire de France. Comment l'amour courtois a fixé un nouvel idéal amoureux, comment Hildegarde de Bingen, Jeanne d'Arc et d'autres ont façonné le monde en tentant de le forger à l'image du Christ et de sa mère…

Drôle, fantasque, d'une liberté rêveuse, fougueuse et tendre, le film combat les idées reçues avec une fantaisie charmante qui masque délicieusement l'ambition de sa démarche, qui est de révéler qu'en tournant le dos à la sagesse de la folie chrétienne, le monde s'est condamné à une forme d'inhumanité. Mais c'est aussi, conformément à son esprit juvénile, un film plein d'espérance, qui montre – puisque ce sont les hommes qui font l'histoire et, à travers eux, ce en quoi ils ont choisi de croire, comme le dit l'historien Patrick Boucheron – « *que notre histoire est réversible, qu'elle ne court pas irrémédiablement vers le pire* ».

***Les Filles au Moyen Age*, d'Hubert Viel, 88 min, Agnès b./DVD Potemkine Films, 19,90 €.**

Chronologie

Par Albane Piot

La Promesse de l'aube

La christianisation de la Gaule a permis l'unification progressive du territoire, la perpétuation de la romanité et la naissance d'une nation : la France.

Été 177 Le martyre des chrétiens de Lyon, sous le règne de Marc Aurèle, est l'une des premières manifestations publiques du christianisme en Gaule. Pothin, premier évêque de Lyon, meurt dans sa prison. Une quarantaine de chrétiens qui refusent de renier leur foi sont livrés aux bêtes, parmi lesquels Blandine, une esclave. Depuis Lyon, le christianisme essaime dans la vallée du Rhône. Des évêques sont attestés au IIIe siècle dans les cités de la vallée du Rhône et du littoral méditerranéen.

Vers 250 En compagnie de ses compagnons Rustique et Eleuthère, Denis, premier évêque de Paris, est martyrisé. Deux persécutions générales sont menées par les empereurs Dèce (250-251) et Valérien (257-259). Elles sont suivies par la « petite paix de l'Eglise », une trêve de quarante-deux ans (259-301).

284-305 Les réformes administratives de l'empereur Dioclétien et l'instauration de la tétrarchie viennent à bout de la crise politique du IIIe siècle consécutive aux invasions des peuples germaniques en Italie, en Orient et dans l'ensemble de la Gaule. Pour assurer une meilleure protection des frontières, des contingents barbares sont intégrés parmi les effectifs militaires.

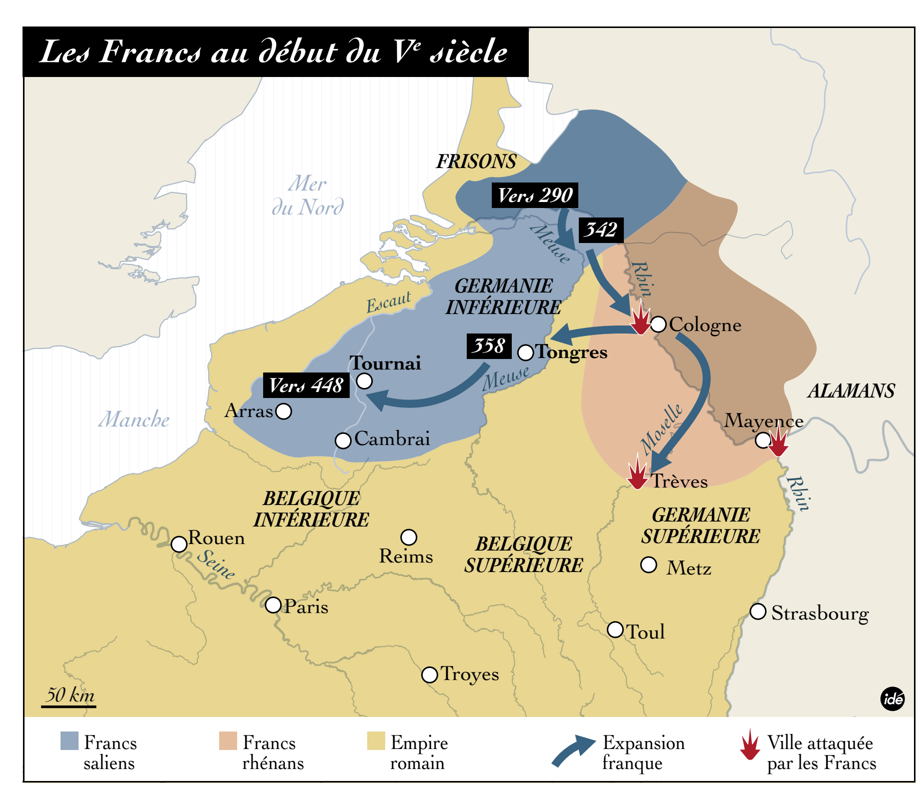
302-311 Les tétrarques ordonnent une persécution générale des chrétiens.

28 octobre 312 L'empereur Constantin l'emporte sur son rival Maxence lors de la bataille du pont Milvius.

13 juin 313 Restés seuls empereurs, Constantin et Licinius mettent fin aux persécutions et autorisent le christianisme







L'appel du Sud Ci-dessus : descendus vers le sud à partir du IVe siècle, les Francs saliens et leur chef, Clodion, sont défaits près d'Arras, vers 448, par le Romain Majorien. Restés jusque-là sur la rive droite du Rhin, les Francs rhénans entreprennent la même expansion au Ve siècle. Page de gauche : *Clovis roi des Francs*, par Raymond Delamarre, dans *La Petite Histoire de France* de Mariel Jean-Brunhes Delamarre, 1951 (collection particulière).

dans l'ensemble de l'Empire par une lettre commune publiée à Milan. Au cours du IVe siècle, la nouvelle religion bénéficiera du soutien de plus en plus appuyé des empereurs, à l'exception de Julien (361-363).

1er août 314 S'ouvre en Arles le premier concile réuni en Gaule, à l'initiative de Constantin et dans le but de résoudre la crise donatiste qui sévit en Afrique du Nord. Le concile excommunie les chrétiens qui refuseraient de porter les armes au service de l'Empire.

325 Constantin convoque le concile de Nicée, qui condamne notamment l'hérésie arienne en réaffirmant l'égalité des trois personnes au sein de la Trinité. Malgré tout, l'arianisme conserve la faveur de nombreux chrétiens et de certains empereurs, tel Constance II (337-361) et Valens (364-378).

342 Les Francs saliens s'installent entre le Rhin et la Meuse. Ils pousseront en 358 jusqu'à l'Escaut.

350 Hilaire devient évêque de Poitiers, fonction qu'il occupera jusqu'à sa mort (367). Surnommé « l'Athanase de l'Occident », il se fait l'un des grands défenseurs de l'orthodoxie chrétienne contre l'hérésie arienne.

356 Attiré par la prédication d'Hilaire de Poitiers, Martin quitte l'armée romaine, puis entre dans un monastère de la région de Gênes.

361 Il fonde avec ses disciples le monastère de Ligugé, introduisant en Gaule le monachisme érémitique. L'attrait pour la vie monastique ne fait que croître à la fin du IVe siècle, tandis que le christianisme s'institutionnalise.

371-397 Martin est élu évêque de Tours à la demande du peuple. Il fonde le monastère de Marmoutier, un groupement d'ermitages dont il fait la base de sa mission. Il crée à partir de là un réseau de monastères qui émaillent les campagnes gauloises.

375-383 Règne de Gratien en Occident : l'empereur installe sa cour à Trèves. Gratien subit fortement l'influence de saint Ambroise, l'évêque de Milan. Il fait enlever du sénat de Rome la statue de la Victoire, symbole du paganisme.

376 Les Goths tervinges traversent le Danube pour fuir l'avancée des Huns. Accueillis comme réfugiés, ils se révoltent et pillent les Balkans.

9 août 378 Non loin d'Andrinople (aujourd'hui Edirne, en Turquie), l'armée romaine, commandée alors par l'empereur Valens, est défaite par une coalition de Goths, signant l'un des plus grands désastres militaires de l'histoire romaine.

379-395 Règne de Théodose. Entre 391 et 394, une série de lois interdit les cultes païens dans l'Empire.

Mai-juillet 381 Convoqué par l'empereur Théodose, le concile de Constantinople réunit une cinquantaine d'évêques orientaux et condamne une nouvelle fois l'arianisme.

383 Mort d'Ulfila, « l'évêque des Goths », qui avait traduit la Bible en langue gothique, adopté et prêché l'arianisme. L'arianisme des Goths constituera une difficulté pour leur intégration aux peuples d'Occident, revenus à la foi catholique aux Ve et VIe siècles.

395 Mort de Théodose. L'avènement de deux enfants, Honorius en Occident et Arcadius en Orient, entraîne des tensions vives entre les chefs militaires des différentes parties de l'Empire.

Vers 400 Honorat d'Arles fonde le monastère de Lérins, au large de Cannes, qui fournira de grands évêques et théologiens : Salvien de Marseille, Césaire d'Arles… Ceux-ci prêchent la pénitence et la réforme morale.

Hiver 406-407 Vandales, Alains et Suèves traversent le Rhin à Mayence et ravagent la Gaule.

409-417 Grande bagaude : entre Seine et Loire, les campagnes sont en révolte contre les autorités romaines.

24-27 août 410 Rome est mise à sac par les Wisigoths menés par Alaric. En Gaule, les bagaudes sévissent, entraînant le repli des élites dans leurs *villae* rurales. Dans les cités, la figure de l'évêque prend de plus en plus d'importance. L'administration impériale lui a délégué la responsabilité de la justice et parfois même la fonction de *defensor civitatis*, c'est-à-dire la protection des citoyens face aux décisions arbitraires de l'administration impériale. L'Eglise, jusqu'alors localisée en périphérie de la ville, investit les centres, par exemple à Auxerre, à Reims, en Arles.

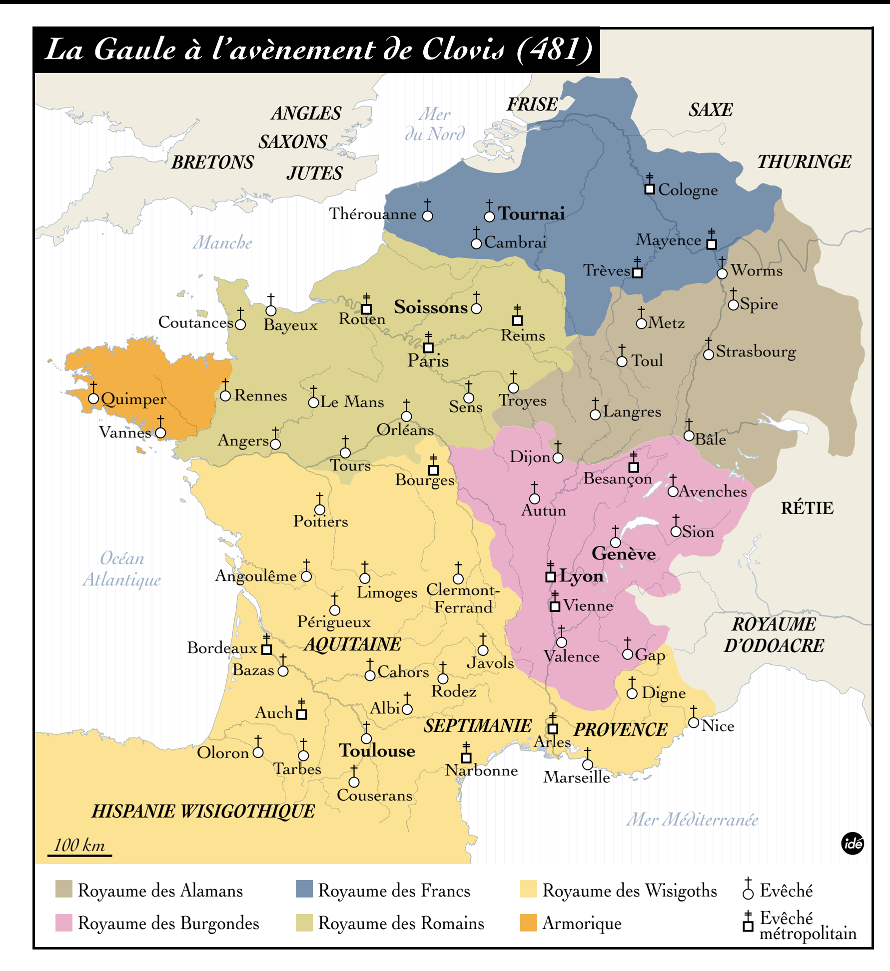
418 Un traité *(foedus)* officialise l'installation des Wisigoths en Aquitaine.

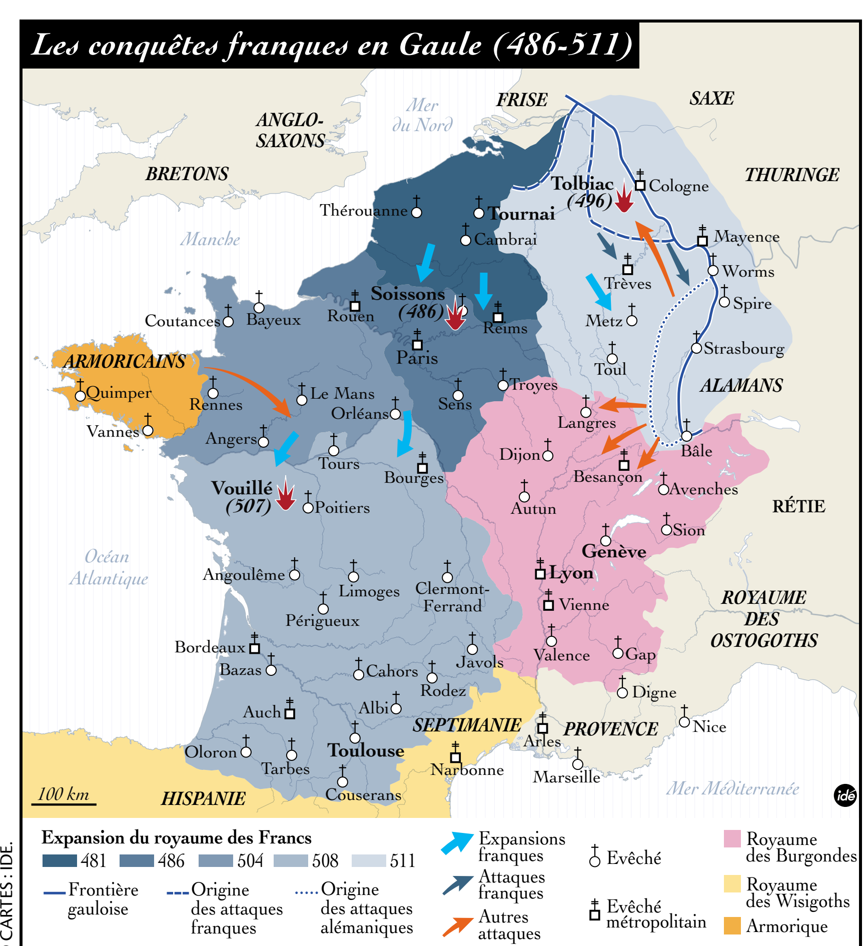
418-451 Règne du Wisigoth Théodoric Ier. Il s'efforce d'étendre son territoire vers la Méditerranée. Il en est empêché par le maître de la milice Aetius. Celui-ci fait face dans le même temps aux raids des Francs rhénans sur Cologne, Mayence et Trèves.

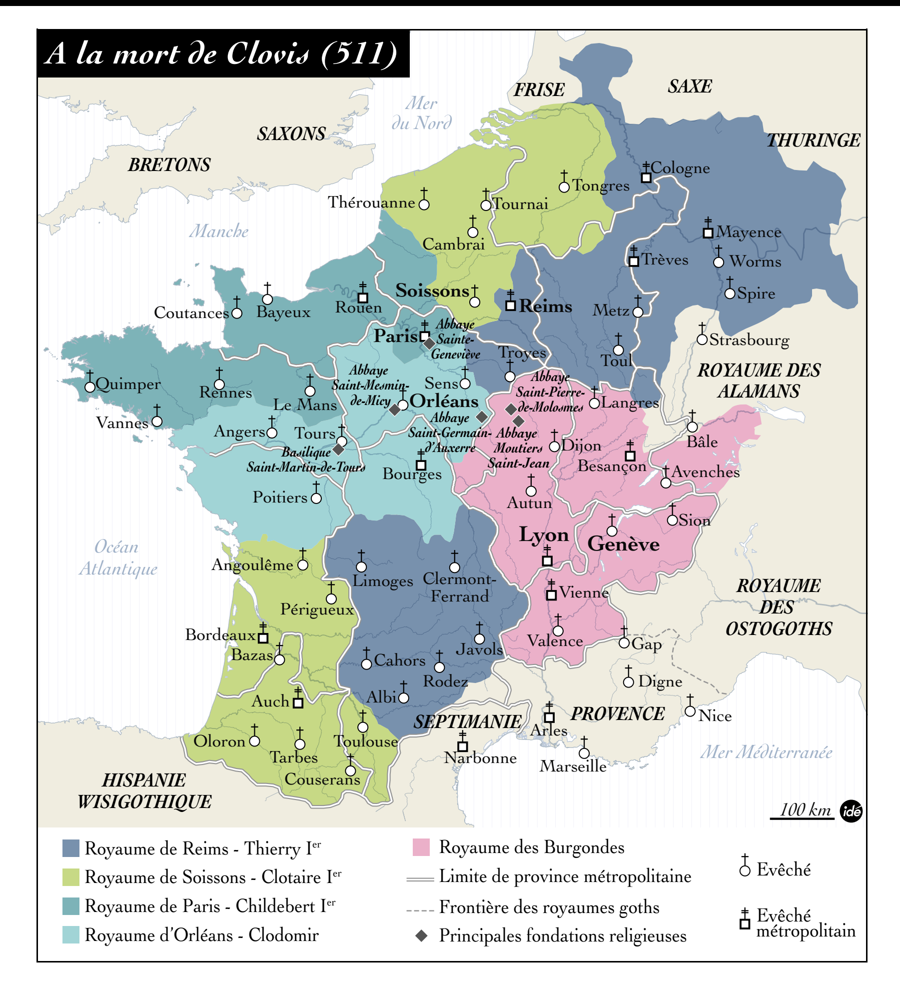
420 Mort de saint Jérôme, Jérôme de Stridon, qui a traduit la Bible en latin. Au même moment, saint Augustin écrit le *De doctrina christiana.* Avec ces traductions et commentaires des textes bibliques, le christianisme, d'oriental, se fait latin.
443 Traité autorisant l'installation des Burgondes en *Sapaudia* (moyenne vallée du Rhône), autour de Lyon et de Genève. Les souverains burgondes, Gondebaud et Sigismond, entendront se comporter en fonctionnaires romains et entretiendront des contacts avec l'évêque catholique Avit de Vienne, qui est invité à la cour burgonde pour des débats théologiques.
VERS 448 Echec militaire du Franc salien Clodion, étrillé par Majorien au *vicus Helena*, aux alentours d'Arras. Les Francs forment un certain nombre de petits groupes indépendants qui ne sont pas encore réunis sous l'autorité d'un seul chef.
451 Invasion des Huns sous la conduite d'Attila. A Paris, une grande dame de l'aristocratie locale, Geneviève, convainc les habitants de ne pas abandonner la ville. Attila est contraint de lever le siège d'Orléans, puis défait aux champs Catalauniques, le 20 juin, par Aetius, allié aux Wisigoths, aux Francs et aux Alains.
463 Maître de la milice des Gaules, Aegidius charge le roi franc Childéric de la défense de la partie nord-est de la Belgique seconde, jusqu'à la Somme.
470-VERS 487 Episcopat de Sidoine Apollinaire, à Clermont. Il défend la ville face au roi wisigoth Euric, qui cherche à étendre son hégémonie à tout le sud-ouest de la Gaule.
475 L'Auvergne est cédée aux Wisigoths par l'empereur Julius Nepos. Sidoine est exilé. Il retrouvera Clermont deux ans plus tard.
476 L'empereur d'Occident, Romulus Augustule, est déposé par Odoacre, le roi des Hérules, le 4 septembre. Les insignes impériaux sont envoyés à Constantinople, désormais seule capitale de l'Empire. L'événement a peu de retentissements en Gaule.
VERS 481 Mort de Childéric Ier, inhumé à Tournai. Lui succède son fils Clovis.
486 Clovis et ses hommes prennent le contrôle de la principauté romaine qu'avait maintenue le fils d'Aegidius, Syagrius, entre Somme et Loire (épisode du vase de Soissons).
489-493 Installation en Italie des Ostrogoths de Théodoric le Grand, qui soigne son image de représentant légitime des empereurs de Constantinople.
492 Théodoric épouse la sœur de Clovis, Audoflède.
VERS 492-494 Clovis épouse Clotilde, nièce de Gondebaud, roi des Burgondes, déjà convertie au catholicisme. Il soumet les Thuringiens installés en Franconie.
496 Victoire de Clovis sur les Alamans à Tolbiac. Il gagne la fidélité des Francs rhénans. Date possible du baptême de Clovis.
498 Premières campagnes de Clovis contre les Wisigoths, dont le rapprochement avec Théodoric est menaçant. Théodoric s'interpose.
507 Clovis bat le Wisigoth Alaric II à Vouillé et prend le contrôle de l'Aquitaine wisigothique. Autre date envisageable du baptême du roi franc. L'adhésion de l'ensemble du peuple franc au christianisme n'est pas immédiate mais se fait dans le courant du VIe siècle. Elle permet la fusion des Francs et des Gallo-Romains.
508 Clovis reçoit à Tours, de l'empereur de Constantinople Anastase, les insignes du consulat, dans la chapelle où est conservé le manteau de saint Martin. Les dernières années du règne de Clovis s'attachent à fixer les cadres institutionnels du royaume qu'il a fondé : un royaume franc, romain et chrétien.
511 Nouveau Constantin, Clovis réunit l'ensemble des évêques de son royaume au concile d'Orléans (10 juillet). Les trente-deux participants, essentiellement venus d'Aquitaine, discutent des conditions d'intégration des clercs ariens au sein de l'Eglise catholique et des rapports à venir entre le souverain et les évêques. Mort de Clovis le 27 novembre, à Paris, où Clovis et Clotilde avaient décidé de faire élever une basilique dédiée à saint Pierre et saint Paul sur la tombe de sainte Geneviève, et où ils avaient choisi l'un et l'autre de se faire inhumer, sur l'actuelle montagne Sainte-Geneviève. Son royaume est partagé entre ses quatre fils : à Thierry la région rhénane, la Champagne et Reims, à Clodomir la vallée de la Loire et Orléans, à Childebert la future Normandie et Paris, et à Clotaire le nord de la Gaule et Soissons.
515 Fondation de l'abbaye Saint-Maurice d'Agaune par Sigismond, fils du roi des Burgondes Gondebaud. Il y institue la « *laus perennis* », louange perpétuelle portée par les moines qui se relaient dans l'abbatiale entre les offices. Au VIe siècle, à la faveur des donations aristocratiques, foncières et immobilières, les monastères acquièrent un rôle économique, social et politique considérable.
516 Mort de Gondebaud et avènement de Sigismond, converti à la foi catholique.
523-524 Echec des expéditions franques contre les Burgondes ; défaite de Vézeronce et mort de Clodomir.
529 Au concile de Vaison, les évêques provençaux réunis autour de leur métropolitain Césaire d'Arles demandent aux prêtres d'ouvrir dans leurs églises des écoles, les premières « écoles paroissiales ».
534 Annexion du royaume burgonde par les Francs qui se le partagent équitablement.
535-552 Après avoir mis la main sur le royaume vandale en Afrique, l'empereur Justinien reconquiert l'Italie ostrogothique. Il soigne son alliance avec les Francs.
537 Conquête de la Provence ostrogothique par les Francs, qui accèdent alors aux rives de la Méditerranée.
541 Apparition de la peste en Orient, qui se répand par vagues successives, en Occident et en Gaule, tout au long de l'époque mérovingienne.
VERS 548 Mort de Clotilde.
552 Fondation du monastère Sainte-Croix de Poitiers par Radegonde, épouse de Clotaire Ier, où elle termine ses jours.
558 Réunification du royaume autour de Clotaire Ier qui profite de la mort de ses frères pour s'approprier leurs domaines.
VERS 560-568 Mariage de Sigebert Ier avec la princesse wisigothique Brunehaut, fille du roi wisigoth Athanagild, suivi de celui de Chilpéric Ier avec la sœur de Brunehaut, Galswinthe. Cette dernière se plaint à son père des maîtresses de son mari, et notamment d'une certaine Frédégonde.
561 Mort de Clotaire Ier. Ses fils se partagent le royaume comme après la mort de Clovis. Charibert reçoit Paris comme son oncle Childebert, Gontran le royaume de Clodomir autour d'Orléans, Chilpéric succède à

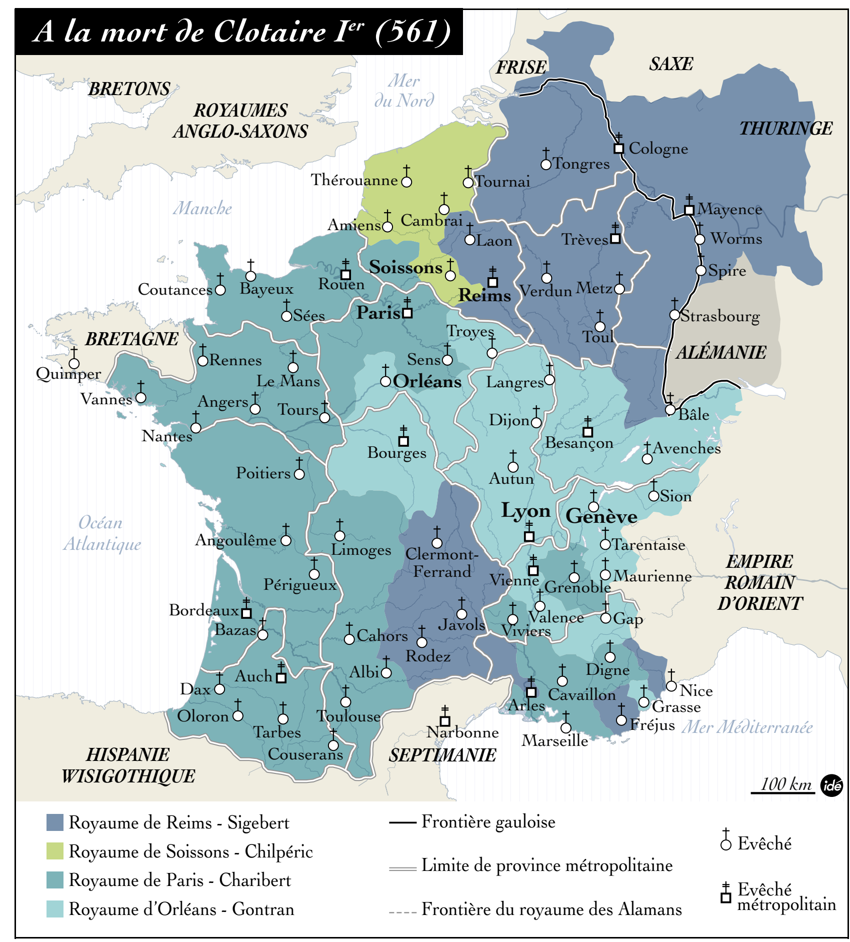
La conquête héroïque
Clovis, qui a succédé à son père Childéric Ier vers 481, prend peu à peu le contrôle de la vallée de la Somme, tenue par le général romain Syagrius. C'est là que se situe l'épisode du vase de Soissons (486). Il soumet ensuite les Thuringiens, installés dans l'actuelle Franconie (v. 492-494), les Alamans (Tolbiac, 496), les Wisigoths d'Alaric II (Vouillé, 507), et prend alors le contrôle de l'Aquitaine wisigothique, écartant la menace de son alliance avec les Ostrogoths de Théodoric.

son père sur le trône de Soissons et Sigebert reçoit l'ancien royaume des Francs rhénans avec Reims comme capitale.
567 Mort de Charibert. Son royaume est partagé entre ses trois frères, à l'exception de Paris qui reste en indivision.
569 Conquête de l'Italie par les Lombards. Constantinople réclame l'intervention des Francs, mais ces derniers ne mettent pas beaucoup de bonne volonté à répondre.
570 Assassinat de Galswinthe. Chilpéric épouse Frédégonde quelques jours plus tard. Brunehaut ne lui pardonnera pas cet affront, et Sigebert y voit l'occasion de lui chercher querelle et de s'emparer éventuellement de son royaume.
573 Grégoire est sacré évêque de Tours. Il sera l'auteur des *Dix livres d'histoires*.
575 Sigebert Ier pénètre dans le royaume de son frère, qui se réfugie à Tournai. Assassinat de Sigebert Ier par deux esclaves envoyés par Frédégonde. Brunehaut est exilée à Rouen. Son fils Childebert II peut regagner le royaume de son père. Gontran, roi de Burgondie, reste prudemment hors du conflit. Grégoire de Tours commence à désigner les fidèles de Sigebert sous le nom d'Austrasiens. Plus tard, au début du VIIe siècle, le terme de Neustriens désignera les Francs établis à l'Ouest, entre l'Escaut et la Loire, autour des vallées de la Seine et de l'Oise.
584 Assassinat de Chilpéric poignardé au retour d'une partie de chasse, sans doute sur ordre de Brunehaut. Avènement du fils que lui a donné Frédégonde, Clotaire II.
587 Gontran a découvert qu'une ambassade de Neustrie avait eu pour mission de l'assassiner. C'est la fin de sa neutralité. Il rencontre, à Andelot, son neveu Childebert II accompagné de sa mère Brunehaut, avec qui il signe un pacte le 28 novembre. Chaque souverain institue l'autre son héritier.
Vers 590 Début de la pérégrination de l'Irlandais Colomban à travers le









continent ; il fonde plusieurs monastères, mais se heurte aux évêques mérovingiens et au pape Grégoire le Grand. Il meurt en Italie, à Bobbio, en 615.

591 Gontran, qui tient à ne pas exclure totalement Frédégonde et son fils du jeu politique, accepte de servir de parrain à Clotaire à l'occasion de son baptême à Nanterre.

592 Mort de Gontran. Son royaume est confié à Childebert II.

Vers 594 Mort de Grégoire de Tours.

596 Mort de Childebert II. Lui succèdent ses deux fils : Thierry II devient roi de Burgondie et Théodebert II, roi d'Austrasie.

597 Mort de Frédégonde. Clotaire II a 13 ans.

600 Théodebert II et Thierry II marchent contre leur cousin Clotaire II, qu'ils défont à Dormelles. Théodebert II prend le contrôle du nord de la Neustrie et Thierry II des régions de Seine et de Loire. Clotaire II doit se contenter d'un réduit entre la Seine, l'Oise et la Somme.

605 Clotaire II exploite les dissensions qui apparaissent entre les deux frères.

612 Thierry II, roi de Burgondie, s'empare de son frère et l'enferme dans un monastère où ce dernier meurt.

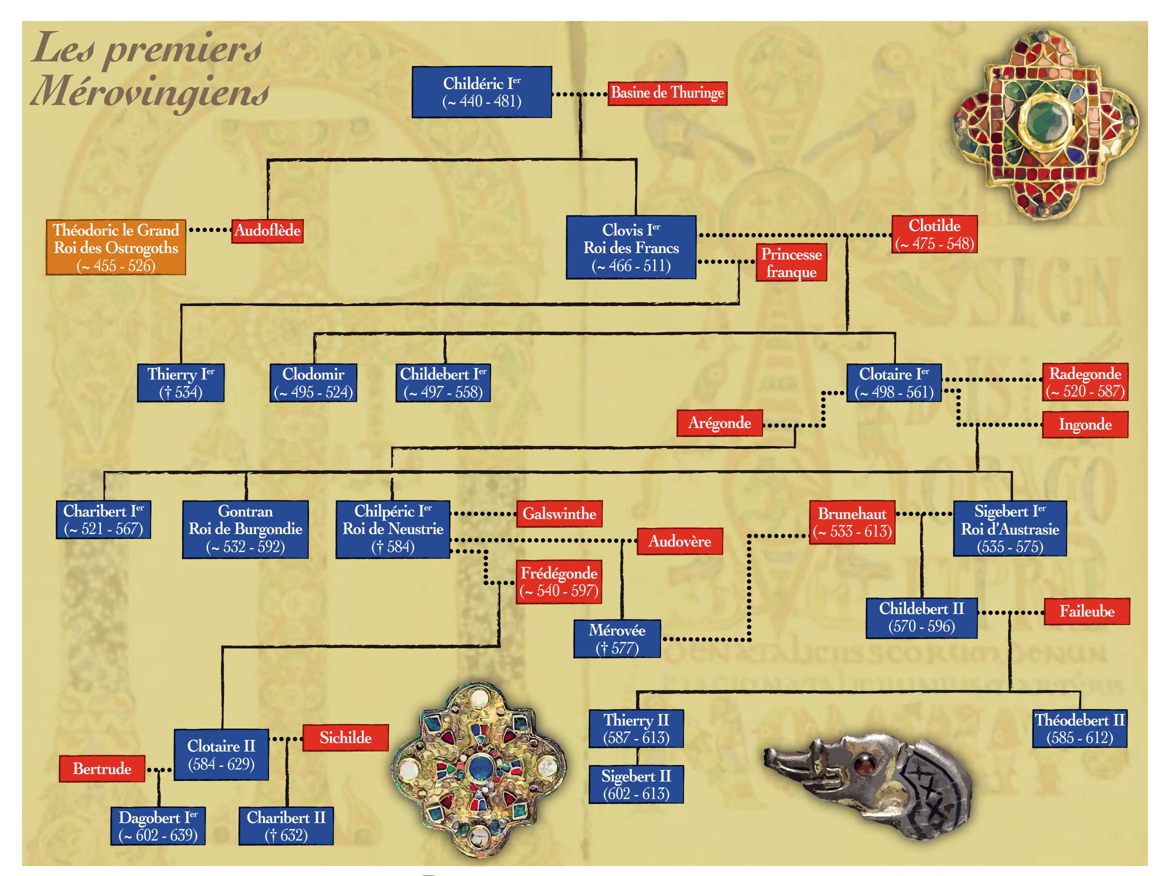
613 Thierry II meurt de la dysenterie. Brunehaut prend l'initiative d'élever à la royauté l'aîné de ses arrière-petits-fils, Sigebert II. Mais les grands d'Austrasie sont las de la vieille reine (dont Pépin de Landen). Brunehaut et Sigebert II sont remis à Clotaire II par les grands de Burgondie, qui monnaient ainsi l'indépendance de leur royaume. Brunehaut est exécutée et Clotaire II demeure seul roi des Francs en Neustrie, Austrasie et Burgondie.

614 Clotaire II réunit à Paris de grandes assemblées d'aristocrates des trois royaumes et un concile. Un édit est promulgué le 18 octobre, destiné à instaurer durablement la paix dans le royaume. Clotaire II se donne un moyen d'intervenir dans les gouvernements locaux en soumettant l'élection des évêques à l'assentiment royal.

616 La Burgondie devient indépendante.

623 Dagobert Ier est installé par son père comme roi d'Austrasie.

626-627 Clotaire II réunit à nouveau l'épiscopat et l'aristocratie du royaume au concile de Clichy, le 27 septembre.



Partages Page de gauche : à la mort de Clovis (511), son royaume est partagé entre ses fils Thierry, Clodomir, Childebert et Clotaire. En 534, le royaume des Burgondes est annexé et partagé par les Francs. En 537, ils conquièrent la Provence ostrogothique. En 558, Clotaire Ier profite de la mort de ses frères pour réunifier le royaume, mais lorsqu'il meurt à son tour en 561, un nouveau partage est opéré entre ses fils Charibert, Gontran, Chilpéric et Sigebert. Le royaume franc ne sera définitivement réuni qu'entre les mains de Charlemagne, en 771. Ci-dessus : généalogie des Mérovingiens jusqu'à Dagobert Ier.

Une place nouvelle est accordée par les évêques au roi, prophète et roi à l'image de David, inspiré par Dieu : première apparition d'une notion de royauté sacrée.

629 Mort de Clotaire II. Dagobert Ier devient seul roi des Francs. Sa mort, en 639, signera le déclin de la royauté mérovingienne, qui entraînera la prise de pouvoir des maires du palais, le coup d'Etat de Pépin III et l'avènement des Carolingiens.

639 Mort de Dagobert Ier, enterré à Saint-Denis. Ses fils Sigebert III et Clovis II lui succèdent, le premier en Austrasie, le second en Neustrie-Burgondie. Face aux maires du palais, premiers dignitaires des royaumes, le pouvoir mérovingien décline.

656 Mort de Sigebert III. Childebert III, dit « l'Adopté », est installé sur le trône d'Austrasie par Grimoald, fils de Pépin Ier et maire du palais d'Austrasie, au détriment de son frère Dagobert II, exilé en Irlande.

657 Mort de Clovis II. Son épouse Bathilde assure la régence en Neustrie-Burgondie au nom de leur fils aîné Clotaire III.

662 Grimoald et Childebert III sont assassinés. Childéric II, fils cadet de Clovis II et de Bathilde, les remplace à la tête du royaume d'Austrasie.

Vers 665 Ecartée du pouvoir par le maire du palais de Neustrie, Ebroïn, Bathilde se retire au monastère de Chelles.

673 La mort de Clotaire III engendre un conflit entre Ebroïn, soutien de Thierry III (troisième fils de Clovis II et Bathilde), et l'évêque Léger d'Autun, soutien de Childéric II. Celui-ci l'emporte.

675 Childéric II est assassiné par des nobles francs. Son frère Thierry III lui succède.

Vers 677 Léger d'Autun est assassiné sur ordre d'Ebroïn.

Vers 680 Pépin II, petit-fils de Pépin de Landen, devient maire du palais d'Austrasie. Les Neustriens écrasent les Austrasiens à la bataille du Bois-du-Fays, près de Laon.

682 Assassinat d'Ebroïn.

687 Pépin II remporte une victoire sur les Neustriens à Tertry-en-Vermandois. Thierry III est le roi officiel, mais Pépin, qui se pare du titre de « prince des Francs », devient le véritable maître du royaume.

Vers 690 Les Austrasiens entament la conquête de la basse vallée du Rhin (Frise).

691-711 Règne de Clovis IV puis de Childebert III.

711-715 Les musulmans s'emparent de l'Espagne wisigothique.

714 Pépin II meurt le 16 décembre. Neustriens, Frisons et Aquitains se soulèvent.

716-719 Fils de Pépin II, Charles Martel remporte une victoire sur les Neustriens. Les royaumes de Neustrie et d'Austrasie sont réunis.

732 Les musulmans mènent des raids dans la région de Tours. A Poitiers, Charles Martel défait les Arabes d'Abd al-Rahman le 17 octobre. Le pouvoir des rois mérovingiens n'est plus que virtuel.

737 Thierry IV meurt sans successeur.

741 Mort de Charles Martel. Son pouvoir est alors partagé entre ses fils Pépin dit le Bref et Carloman qui, après une vacance de six ans, finissent par placer sur le trône Childéric III. Il sera le dernier roi mérovingien.

747 Après l'abdication de Carloman, Pépin le Bref demeure le seul maire du palais.

751 Après avoir déposé Childéric III, avec l'accord du pape Zacharie, Pépin le Bref est élu roi des Francs par une assemblée de grands du royaume réunis à Soissons.

754 Pépin le Bref est sacré à Saint-Denis par le pape Etienne II. A sa mort (768), son royaume est partagé entre ses fils Charles et Carloman. En 771, Charles, devenu Charlemagne régnera comme unique roi des Francs.

L'ESPRIT DES LIEUX

104 Les vestiges du jour

Elles peuplent les romans de Jane Austen et enchantent les esprits romantiques. Mais les demeures aristocratiques anglaises recèlent aussi leur lot de passions, sur fond de tragiques histoires d'héritage.

114 Les visiteurs du soir



C'est dans un paisible château du Lot que *La Joconde* ou *La Vénus de Milo* trouvèrent refuge pendant la Seconde Guerre mondiale. Ressuscité une première fois au début du XXe siècle, Montal vient de bénéficier d'une nouvelle cure de jouvence.



118

Condé, un cavalier français

Son panache blanc flotta à Rocroi, dans le tumulte de la Fronde, puis dans les rangs de ces Espagnols qu'il avait combattus. L'exposition qui s'ouvre au château de Chantilly fait revivre à demeure le Grand Condé, héros éblouissant jusque dans la disgrâce.



Et aussi

Le grand Vizir

Vizir, meilleur ami de l'Empereur ? Conservée jusqu'à aujourd'hui au prix d'une histoire rocambolesque, la dépouille du cheval préféré de Napoléon a fait l'objet de soins inédits avant de retrouver sa place au musée de l'Armée.



Les vestiges du jour

Par Hélène de Lauzun

Austères ou souriantes, gothiques ou palladiennes, les demeures aristocratiques qui servent de cadre aux romans de Jane Austen sont légion en Angleterre. Loin d'un simple décor, elles furent le pivot d'une société fascinante et à jamais disparue.



Un jardin extraordinaire
Au sud de l'Angleterre, dans le Wiltshire, se cache Stourhead, l'un des plus beaux jardins du pays. C'est ici que Darcy déclare pour la première fois sa flamme à Elizabeth Bennet, dans l'adaptation réalisée par Joe Wright, en 2005, de l'un des plus célèbres romans de Jane Austen, *Orgueil et préjugés.* Le jardin fut aménagé au XVIIIe siècle, par l'architecte paysagiste Henry Flitcroft, selon les désirs du propriétaire des lieux d'alors, le banquier Henry Hoare, qui souhaitait recréer l'atmosphère des tableaux de Claude Lorrain.

LA MAISON DU BONHEUR En 1995, le réalisateur Ang Lee choisit Saltram House, dans le comté de Devon *(ci-contre et en bas, à gauche)*, au sud-ouest de l'Angleterre, pour incarner Norland, la propriété de la famille Dashwood dans le premier roman de Jane Austen, *Raison et sentiments* (1811). Erigée au XVIe siècle, sous le règne des Tudors, la demeure fut considérablement remaniée par le grand architecte Robert Adam à l'époque du roi George II, contemporain de Louis XV. Dans le roman de Jane Austen, à la mort de leur père, les trois sœurs Dashwood, ainsi que leur mère *(ci-dessous, de gauche à droite dans le film d'Ang Lee : Marianne [Kate Winslet], Mrs Dashwood [Gemma Jones], Margaret [Emilie François] et Elinor [Emma Thompson])*, sont contraintes de quitter la maison familiale pour laisser la place à leur demi-frère, en vertu du principe de primogéniture qui leur interdit d'en hériter.





Il est question de mariages, de jeunes filles amoureuses et de beaux partis. Mais il est surtout question de maisons. L'âme des maisons, l'âme des familles, sont autant de personnages à part entière des intrigues complexes des romans de Jane Austen, mêlant raison et sentiments, orgueil et préjugés, bien sûr, mais surtout héritages et transmissions, noces et partages.

Longbourn, Hartfield, Norland ou encore Pemberley, sont autant de noms de lieux mythiques, lourdement chargés de passions familiales, qui rythment les œuvres de la plus célèbre des romancières britanniques.

Quelques-uns des fleurons de l'architecture aristocratique anglaise, malheureusement trop méconnue en France, furent abondamment utilisés dans les films et adaptations de ses romans, qui soutiennent l'engouement du public pour leur atmosphère inimitable.

Pour qui a franchi le seuil d'une de ces impressionnantes demeures, incarnation d'un art de vivre hérité des siècles, mais savamment réinventé par des familles qui ont, aujourd'hui plus que jamais, à cœur de perpétuer l'esprit légué par leurs ancêtres, le charme opère immanquablement. Et le drame de devoir quitter des murs si chéris, porteurs des plus beaux souvenirs de l'enfance, et d'une histoire que l'on ne voudrait jamais interrompue, est l'un des principaux ressorts dramatiques dont use la romancière pour camper ses intrigues sentimentales aux multiples rebondissements.

L'intrigue du premier des grands romans de Jane Austen, *Raison et sentiments (Sense and Sensibility,* 1811) trouve son origine dans une maison, Norland, fief de la famille Dashwood. Cette belle bâtisse a fait le bonheur de trois jeunes filles, les demoiselles Dashwood. Mais à la mort de leur père, elles ne peuvent en hériter, pas plus que leur mère, et doivent laisser la place à leur demi-frère, fils d'un premier mariage, qui s'installe en maître des lieux et n'a guère de scrupules à les en expulser, poussé par une femme avide de s'approprier de si beaux murs. Les sœurs Dashwood, pour connaître une destinée cruelle, ne font que l'objet d'un principe traditionnel bien connu, celui de primogéniture. Leur père avait un fils, c'est donc lui qui hérite du domaine, d'autant qu'il a lui-même engendré un fils et que la lignée est assurée.

C'est sur la demeure de Saltram House, dans le Devon, qu'Ang Lee, qui a porté le roman à l'écran en 1995 avec Hugh Grant et Emma Thompson dans les rôles-titres, a jeté son dévolu pour incarner Norland, magnifique construction de l'époque Tudor, remaniée par le grand architecte Robert Adam, et emblématique du règne de George II, le contemporain de Louis XV. Au pied de ses longs murs blancs d'harmonieuses proportions, d'inspiration palladienne, se déploient les douces pérégrinations champêtres d'Elinor, l'aînée des filles Dashwood, qui y apprivoise celui en qui elle va placer son amour, Edward Ferrars, le frère de la femme honnie qui l'a chassée de chez elle. Aujourd'hui aux mains du National Trust, la maison familiale des comtes de Morley se visite avec beaucoup de plaisir : on imagine Elinor Dashwood descendant le grand escalier de bois sombre, on voit le piano où Marianne épanche sa douleur d'avoir perdu son père, et on tombe sous le charme de la bibliothèque où la timide Margaret va trouver refuge. Les salons néoclassiques d'époque géorgienne et leurs stucs sont parmi les mieux conservés de cette période.

La déchéance des Dashwood s'incarne dans leur installation à Barton Cottage, maison modeste battue par les vents et les embruns. Dès lors, elles n'ont de cesse d'échapper à l'étroitesse des murs que la destinée leur impose, et le roman est émaillé des invitations qui sont offertes à ces jeunes filles bien nées, mais pauvres, afin de leur permettre de retrouver dans d'autres maisons un peu du faste et de la douceur de vivre de leurs jeunes années.

Si ces pratiques britanniques ont généralement pour effet de faire bondir aujourd'hui les féministes de tout poil, elles entretiennent de délicieux tourments pour des générations de lecteurs qui se ravissent des dilemmes cornéliens, si l'on peut oser un terme si français, que doivent affronter les jeunes femmes qui auront à sacrifier leur famille, leur maison ou leurs amours.

A l'instar des filles Dashwood, les héroïnes d'*Orgueil et préjugés (Pride and Prejudice,* 1813), l'autre roman phare de Jane Austen, auront à connaître également l'arrachement à la maison familiale. Le drame des sœurs Bennet s'enracine dans la coutume britannique de l'*entail,* connue en France sous l'Ancien Régime sous le nom de substitution héréditaire, et abolie sous Napoléon. Cette pratique, qui remonte en Angleterre au XIIIe siècle, était destinée à garder intact les patrimoines immobiliers dans une même lignée. Une propriété sous le régime de l'*entail* n'est, stricto sensu, pas possédée par celui qui l'habite ; il en a plutôt une sorte d'usufruit. Il ne la vend pas et ne peut la transmettre qu'à un héritier défini selon certaines conditions. La plus fréquente est qu'elle ne peut être transmise à une fille, pour une raison bien simple : en se mariant, la fille héritière aliénerait le domaine, qui changerait alors de famille.

Le père de famille, Mr Bennet, est donc maudit avec ses cinq filles : pas une n'héritera du domaine de Longbourn et, en l'absence d'un mariage profitable, elles ne pourront pas davantage espérer vivre des revenus d'une terre qui ne leur appartiendra pas à la mort de leur père. Dès lors, c'est la hantise et l'obsession de leur mère, Mrs Bennet, de leur

Des noms de lieux mythiques, lourdement chargés de passions familiales.



Le temps des soupirs Le manoir de Groombridge Place *(ci-dessus)*, dans le Kent, au sud-est de l'Angleterre, est le site retenu par Joe Wright, en 2005, pour camper Longbourn, la demeure rustique de la famille Bennet dans *Orgueil et préjugés (page de droite, en bas, à gauche, la comédienne Keira Knightley dans le rôle d'Elizabeth Bennet)*. La mini-série adaptée du même roman par la BBC, en 1995 *(page de droite, en haut, à gauche)*, avait quant à elle préféré Luckington Court (Wiltshire) pour incarner Longbourn. Page de droite, en haut, à droite : *Vita Sackville-West*, par Philip Alexius de László, 1910 (Sissinghurst Castle, Kent). Ne pouvant hériter de la propriété familiale où elle avait grandi, Knole House *(en dessous)*, dans le Kent, Vita Sackville-West connut le même drame que les héroïnes de Jane Austen.

trouver un parti avantageux et, pourquoi pas, de faire d'une pierre deux coups en mariant l'une d'elles à l'héritier désigné par l'*entail*, l'insipide Mr Collins.

Dans l'adaptation faite du roman par la BBC, par Andrew Davies en 1995, et souvent reconnue comme l'une des meilleures du genre, les scènes se déroulant à Longbourn ont été tournées à Luckington Court, dans le Wiltshire et la région des Cotswolds, au sud-ouest de l'Angleterre. Cette *country house* est la parfaite expression du domaine rural d'une famille de la *gentry*, environnée de jardins et de vergers. La maison, une demeure privée qui ne se visite pas, mais prête aujourd'hui son cadre à des mariages et à des réceptions, remonte au XVIIe siècle ; elle a connu de nombreux remaniements. Simple et élégante, elle reflète l'équilibre paisible d'une famille modeste qui se tient à l'écart du temps, avec un père plongé dans ses livres et une mère fantasque. Les filles passent de longues heures au jardin. Les murs enduits d'ocre contribuent à une lumière chaude mettant en valeur l'union insouciante de ces cinq filles qui ne sont pas pressées de quitter le giron familial et refusent ainsi la dure réalité du mariage nécessaire qui les sauverait d'un avenir sûrement bien terne.

Joe Wright, le réalisateur de l'adaptation de 2005, la plus récente, mettant en vedette l'actrice Keira Knightley dans le rôle d'Elizabeth, a de son côté choisi de placer Longbourn à Groombridge Place, dans le Kent. Le manoir est une attraction touristique, qui aurait en son temps inspiré Conan Doyle pour le cadre de *La Vallée de la peur*. Le bâtiment actuel remonte pour l'essentiel à l'époque de Charles II (1662) ; il est dû à un disciple de Christopher Wren, l'architecte de la cathédrale Saint-Paul à Londres. C'est une austère bâtisse de brique, environnée de douves, bien évidemment célèbre pour une ou deux histoires de fantômes… Le contraste avec les autres demeures dans le film, à commencer par Pemberley, la maison de l'amoureux d'Elizabeth, Darcy, est de ce fait saisissant, presque excessif : les poules et les oies courent devant la maison, symbolisant le désordre d'une famille trop pauvre qui ne sait pas mener ses affaires.

Si Jane Austen a su exploiter sans limites les dispositions du droit patrimonial britannique pour nouer ses intrigues, c'est que le problème était loin d'être anecdotique. Quelques décennies plus tard, un personnage historique et littéraire célèbre, l'écrivain Vita Sackville-West, vivrait un tel arrachement. Elle avait grandi à Knole House, dans le Kent, fief de la famille Sackville, qu'elle a dépeint magnifiquement dans son ouvrage *Knole and the Sackvilles*, paru en 1922, véritable hymne aux maisons anglaises et à leur esprit de famille. Quand le baron de Sackville, troisième du nom, meurt, Vita ne peut en hériter, car Knole est soumis au principe de primogéniture masculine. Vita doit quitter les murs. Elle ne s'en remit









jamais et dut se contenter de restaurer un « cottage » voisin, Long Barn, avec son mari, avant de s'atteler à la remise en valeur du vieux château de Sissinghurst, aujourd'hui l'un des plus beaux jardins d'Angleterre. De nos jours, la demeure de Knole, toujours entre les mains de la famille des Sackville-West, est elle aussi administrée par le National Trust. Plus qu'un château, presque un palais : la maison impose par son caractère et sa force, notamment en raison de sa décoration intérieure restée très XVIIe siècle.

Ironie à rebours de l'histoire, Jane Austen s'était inspirée de Knole pour camper le décor de Sotherton Court, dans son roman *Mansfield Park,* sans savoir que, quelques décennies plus tard, l'une des hôtes de Knole connaîtrait un chemin parallèle à celui de ses héroïnes.

Il serait toutefois erroné de croire que toute femme en Angleterre est vouée à un destin malheureux en termes d'héritage. L'intrigue d'*Emma* (1815) ne repose d'ailleurs pas sur un tel problème. L'héroïne, la demoiselle Woodhouse, sait qu'elle héritera de la maison de son père, Hartfield, et n'aura à manquer de rien. Elle n'est donc aucunement pressée de se marier ce qui lui laisse tout le loisir de s'occuper du mariage des autres. Hartfield incarne ainsi pour la jeune femme un refuge chaleureux et rassurant, presque un cocon, dont elle a bien du mal à s'extraire. Elle y reçoit amis et famille, comme une maîtresse de maison à part entière, sous l'œil bienveillant de son père. Belle, intelligente et riche, elle assoit sa domination sociale grâce à la sérénité matérielle qui lui offre le domaine.

En effet, l'architecture des maisons de campagne britanniques, qui se décline sous un ensemble de vocables inconnus du profane, *Court, Lodge, Hall, House* et *Palace,* est le lieu par excellence d'incarnation de la stratification sociale. Pour asseoir sa position, il importe d'avoir la maison qui y corresponde. Les Bennet coulent des jours paisibles dans une maison élégante, mais simple et campagnarde. Les Dashwood, ruinées, viennent se terrer à Barton Cottage. Mr Bingley, prétendant de Jane Bennet, s'installe à Netherfield pour ses grands salons, afin d'y recevoir à son aise. Quant à Lady Catherine de Bourgh, tante maternelle et protectrice de Darcy, le héros d'*Orgueil et préjugés,* elle exerce son emprise du haut des fiers remparts Restauration de Rosings.

Tout l'enjeu du mariage de Darcy, prend véritablement corps dans Pemberley, le bastion familial des Darcy, qui résume parfaitement ce mélange inégalé de rang, de prestance, d'élégance, mais aussi de tradition et de souvenirs familiaux, qui donnent de l'âme au « château » anglais. Pour Darcy, la question de son mariage peut se résumer ainsi : qui est digne de devenir la maîtresse de maison de Pemberley, la demeure aristocratique par excellence ?

Selon une tradition d'Ancien Régime, qu'a connu aussi la France autrefois,

Rêveries romantiques
Le château de Chatsworth *(en bas, à droite)*, dans le Derbyshire, au sud de Sheffield, aurait inspiré Jane Austen pour Pemberley, la résidence de Darcy, prétendant d'Elizabeth Bennet dans *Orgueil et préjugés*. C'est dans cette propriété de la famille Cavendish, l'une des plus influentes de l'Angleterre, que fut en partie tournée, en 2005, l'adaptation cinématographique de Joe Wright *(en bas à gauche, Keira Knightley et Matthew Macfadyen dans les rôles d'Elizabeth Bennet et de Darcy)*, notamment dans la somptueuse galerie des sculptures *(ci-contre)*.









on peut visiter à l'impromptu une demeure aristocratique, sans en importuner les propriétaires, pour peu que l'on soit de bonnes manières.

Un château anglais s'approche d'abord par son jardin. Les courbes harmonieuses d'un parc façonné par les siècles, planté de ces arbres majestueux, qui, épargnés par la vindicte des élagueurs, se déploient avec toute leur ramure, laissent le regard vagabonder au loin.

A son arrivée à Pemberley, à la faveur d'une promenade avec son oncle et sa tante durant ses vacances, Elizabeth tombe amoureuse des lieux avant même de prendre conscience de son amour pour l'homme qu'elle voit soudain apparaître au détour d'un bosquet. jardin anglais, le paysagiste Capability Brown, mettent en valeur l'apparition miraculeuse de l'homme dont elle va se découvrir amoureuse. Cette scène de rencontre offre ainsi un contrepoint parfait à la première déclaration de Darcy à Elizabeth, tournée dans les jardins de Stourhead, avec ses courbes et ses vallons, ses étangs et ses ponts, sans oublier son temple d'Apollon, joyau du plus achevé des parcs anglais.

Le château de Chatsworth offre une promenade inoubliable quand on prend le temps de séjourner dans la très belle région naturelle du Peak District. La personnalité de la dernière duchesse douairière de Devonshire, Deborah Cavendish, l'une des célébrissimes sœurs Mitford, morte il y a deux ans, imprègne encore la maison. Personnalité hors du commun, volontiers excentrique, elle a écrit ses Mémoires de châtelaine de Chatsworth avec beaucoup d'esprit. Dans le parc, on croise les stèles funéraires de ses animaux favoris et la boutique du château déploie avec un génie rare les mille et un petits produits qui vont donner au visiteur le sentiment d'entrer dans la vie de la duchesse. Au-delà des chefs-d'œuvre artistiques, nombreux, que l'on trouve entre ces murs, ce sentiment de vie est assurément l'un des grands charmes de la visite.

> Un mélange inégalé de rang, de prestance, mais aussi de traditions familiales.



Quel est le véritable Pemberley ? Certains commentateurs s'accordent à dire que c'est le magnifique château de Chatsworth, propriété de la famille Cavendish et fief des ducs de Devonshire, qui a servi d'inspiration à Jane Austen. Elle aurait d'ailleurs nommé la sœur de Darcy Georgiana, en référence à Lady Georgiana Cavendish, une célèbre beauté et femme de caractère immortalisée par Gainsborough.

Ce fut donc le choix fait par Joe Wright en 2005 pour son tournage. Il n'était pourtant pas si évident : il s'agit de l'une des plus grosses propriétés d'Angleterre, la famille de Devonshire est l'une des plus influentes du royaume, et l'entretien d'une telle propriété paraît largement dépasser les moyens prêtés à Darcy dans le roman.

A l'écran, le rendu n'en est pas moins éblouissant. Elizabeth arpente le majestueux grand escalier, contemple les plafonds richement ornés, les galeries de sculptures, avec de très beaux Canova, presque écrasée par tant de beauté et de richesses. Et les perspectives savamment négligées, dues au magicien du

Andrew Davies a choisi quant à lui de placer les scènes tournées à Pemberley à Lyme Park, demeure de style palladien située dans le Peak District également, et à Sudbury Hall pour les intérieurs. A l'élégance d'une architecture classique répond un contact permanent avec une nature romantique et chaleureuse à la fois, propre à l'éclosion du sentiment amoureux.

L'art de vivre se déploie à travers le salon de musique, des lieux confortables où il fait bon badiner, et une

extraordinaire galerie, pièce indispensable de toute grande demeure anglaise, qui est bien le lieu privilégié des rêveries amoureuses du maître de céans : c'est l'atout principal de Sudbury Hall, imposante maison d'époque Restauration (1660-1680), qui, pour être classée « Grade I » comme monument historique de première importance, apparaîtra un peu lourde au visiteur français allergique à la brique et aux fenêtres d'inspiration gothique !

Elizabeth Bennet se sent instinctivement chez elle à Pemberley, ce qu'a bien compris sa tante, qui lui demande s'il ne ferait pas bon en être l'heureuse propriétaire. Mais le statut social de la famille Bennet est complexe à saisir : les Bennet sont emblématiques de la *landed gentry,* ou noblesse rurale non titrée. Ce sont l'équivalent des hobereaux, modestes gentilshommes de nos campagnes. De la noblesse, ils ont l'éducation et les valeurs. Mais le terme de *gentry* peut prêter à confusion, car il désigne aussi, parfois, une bonne bourgeoisie vivant sur ses terres. De fait, un fossé les sépare des gens comme Darcy, ou comme Lady Catherine de Bourgh, tante maternelle de Darcy, fossé que l'héroïne, Elizabeth Bennet, refuse de voir. *« Mon père est un gentilhomme tout comme le vôtre, faisant de nous des égales »,* affirme-t-elle avec aplomb à la noble vieille dame qui nie toute possibilité de commerce entre leurs deux familles en découvrant l'attrait de Darcy pour Elizabeth. C'est bien cette noblesse d'âme et cette fierté qui finiront par avoir raison des préjugés sociaux de Darcy.

On ne change pas les bonnes recettes qui ont fait leurs preuves : tout récemment, la série télévisée britannique *Downton Abbey* a renoué avec les procédés dramatiques déployés par Jane Austen et construit son intrigue autour d'un domaine, le château de Downton Abbey, et d'une famille, les Crawley, qui, en vertu d'un *entail,* doivent affronter la perspective de transmettre leur bien familial à un homme dont tout les sépare : histoire, valeurs et éducation.

Le succès a été au rendez-vous, en Angleterre pour commencer, mais bien au-delà de l'île. Pourquoi cette fascination pour des questions juridiques alambiquées de transmission de demeures poussiéreuses, à l'architecture souvent pompeuse ? Pourquoi le public suit-il avec constance les adaptations des romans de Jane Austen, dont la dernière remonte à quelques semaines à peine *(Love and Friendship)* et pourquoi la série *Downton Abbey* suscite-t-elle un pareil enthousiasme, alors même que les intrigues développent des thèmes choisis, que le monde moderne devrait avoir en horreur : des femmes sacrifiant leur bonheur personnel à celui de la famille, des logiques collectives s'opposant aux aspirations individuelles, l'honneur (et souvent la morgue) aristocratique l'emportant sur la simplicité démocratique ?

Noblesse d'âme et fierté finiront par avoir raison des préjugés sociaux.

La mise en scène de ces familles et de leurs luttes pour la transmission renseigne aujourd'hui sur un besoin profond de nos sociétés éclatées et déracinées : on aime à retrouver chez les Crawley leur souci de maintenir une tradition familiale héritée du fond des âges ; l'atmosphère qui se dégage de ces salons anglais, parfois lourdement chargés, rassure par leur côté immuable et inaccessible aux vicissitudes du siècle ; un homme comme Darcy, une fois gratté le vernis de son mépris hautain, séduit par son irrésistible élégance, ses valeurs bien trempées et sa capacité à rester fidèle à un modèle d'éducation auquel il doit tout. Et si, dans ces histoires, par surcroît, l'amour finit par triompher, que demander de plus ?

À VOIR

Raison et sentiments,
Ang Lee, 1995.
Orgueil et préjugés,
Andrew Davies, 1995 (mini-série de la BBC).
Emma l'entremetteuse,
Douglas McGrath, 1996.
Orgueil et préjugés,
Joe Wright, 2005.
Raison et sentiments,
John Alexander, 2008 (mini-série de la BBC).
Emma, **Jim O'Hanlon, 2009 (mini-série de la BBC).**
Love and Friendship,
Whit Stillman, 2016.

CARNET DE VOYAGE

Un site indispensable :
le National Trust, organisme public gérant de très nombreux châteaux et jardins : www.nationaltrust.org.uk
Musée de la maison natale de Jane Austen, Chawton, Hampshire :
www.jane-austens-house-museum.org.uk
Norland : **Saltram House, Devon.**
Longbourn : **Groombridge Place, Kent, et Luckington Court, Wiltshire.**
Pemberley : **Chatsworth House, le château des ducs de Devonshire, Derbyshire ; Lyme Park, Cheshire, (Peak District) ; Sudbury Hall, Derbyshire.**
Netherfield : **Basildon Park, Berkshire.**
Rosings Park : **Belton House, Lincolnshire.**

ET AUSSI

Stourhead, Wiltshire :
le joyau des jardins anglais.
Wilton House, Wiltshire :
salons utilisés pour les tournages de *Raison et sentiments* et d'*Orgueil et préjugés*.



De l'amour et du hasard
Situé, tout comme Chatsworth House, dans le parc national de Peak District, au centre-nord de l'Angleterre, la demeure de Lyme Park *(ci-contre)* incarne Pemberley, le château de Darcy, pour les scènes en extérieur de la série *Orgueil et préjugés,* réalisée en 1995 par la BBC. Les scènes en intérieur ont en revanche été tournées à Sudbury Hall *(en bas, la galerie du premier étage),* dans la même région. Après avoir refusé une première demande en mariage de Darcy, Elizabeth Bennet *(en haut, Keira Knightley dans le temple d'Apollon du jardin de Stourhead choisi pour le tournage de la scène par Joe Wright, en 2005)* va peu à peu prendre conscience de son amour pour lui au hasard de sa découverte de Pemberley, notamment lorsqu'elle s'abandonnera à la contemplation du portrait du maître des lieux, dans la longue galerie de peintures de la demeure *(en bas, dans la mini-série de la BBC, 1995).*







LIEUX DE MÉMOIRE

Par Marie-Laure Castelnau

Les visiteurs du soir

Refuge des chefs-d'œuvre du Louvre pendant la Seconde Guerre mondiale, le château de Montal ouvre au public après une importante restauration.

UN TRÉSOR DE CHÂTEAU Edifié par Jeanne de Balsac au début du XVIe siècle, le château de Montal *(page de gauche)*, dans le Lot, servit d'abri, entre 1943 et 1945, aux chefs-d'œuvre du Louvre, notamment à *La Joconde* de Léonard de Vinci *(ci-dessus, lors de son retour au Louvre en 1945)*, et à la *Vénus de Milo (en bas, à gauche).*

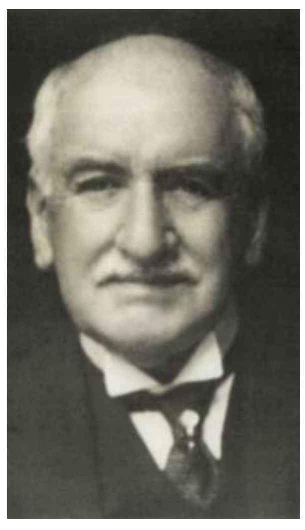
Ce sont des hôtes peu ordinaires qui ont trouvé refuge à Montal : Titien, le Tintoret, Delacroix. On raconte même que le plus célèbre tableau de Léonard de Vinci fut caché sous un des lits du premier étage… En 1940, alors que les Allemands avancent sur Paris, l'administration française – encouragée par Jacques Jaujard, alors directeur des Musées nationaux, et le conservateur André Chamson – décide de faire évacuer de nombreux chefs-d'œuvre des musées nationaux pour leur épargner le pillage organisé par les Allemands dans les musées et les collections privées. C'est ainsi que, dans le tumulte de la Seconde Guerre mondiale, plus de trois mille peintures sont dirigées vers l'ouest et le sud-ouest de la France, pour y être cachées. René Huyghe, alors conservateur du Louvre, prend la direction de ce gigantesque déménagement. *La Joconde* de Vinci, *La Dentellière* de Vermeer, *Les Noces de Cana* de Véronèse, *La Vénus de Milo* et bien d'autres trésors quittent la capitale dans des ambulances et des camions de la Comédie-Française ayant plutôt vocation à en transporter les décors.

Après avoir été dissimulées dans les souterrains de Chambord ou à l'abbaye de Loc-Dieu, dans l'Aveyron, les caisses sont déplacées vers le musée Ingres de Montauban. Pendant le transport, on a tout de même à déplorer un accident : *Les Noces de Cana* tombent dans un fossé du côté de Caylus (Tarn-et-Garonne) ! Une fois arrivées à bon port, les œuvres y restent quelques mois. Mais après l'invasion de la zone libre, en novembre 1942, le musée, situé près d'un pont et d'une voie ferrée, risque cette fois d'être bombardé par les Alliés. Les toiles ne sont plus en sécurité. Au printemps 1943, elles sont de nouveau transportées vers de nouveaux lieux jugés plus sûrs, notamment en Dordogne et dans le Lot, où plusieurs châteaux réunissent les conditions de sécurité adéquates et la superficie suffisante pour recevoir en un lieu unique des centaines de caisses.

Celui de Montal-en-Quercy, à Saint-Jean-Lespinasse, dans le nord du Lot, au pied des falaises des Césarines, possède à lui seul de nombreux atouts : risques d'incendies limités, vastes salles voûtées. René Huyghe organise une nouvelle fois le transfert des œuvres. *La Joconde* est emballée à part, dans une petite caisse immatriculée MNLP n° 0. Le 13 mars, le chargement arrive à Montal, avec l'accord du *Kunstschutz*, le service de protection des œuvres d'art placé sous le haut commandement de la Wehrmacht.

Durant deux années, il faut composer avec les difficultés de la vie quotidienne, protéger les œuvres, effectuer des exercices de sécurité, se défendre de la curiosité de la presse qui, en novembre, révèle le lieu du dépôt et tente de créer la polémique : « *Leur garde (…) est confiée à des invalides, sans policiers à leurs côtés* », prétend-elle. En réalité, une équipe de jeunes gens, certes peu armés mais





UN MÉCÈNE PROVIDENTIEL L'industriel Maurice Fenaille *(ci-contre)* acheta Montal en 1908 et entreprit une spectaculaire restauration du château qui avait été dépecé et vendu par morceau au cours du XIXe siècle. Maurice Fenaille réussit à récupérer de nombreux éléments du décor original, notamment le buste de Jeanne de Balsac *(en bas)*, qui avait été acheté par le musée de Berlin et qu'il échangea contre une toile de Cranach.

ayant bénéficié d'engagements officiels comme gardiens des musées nationaux, veille à leur sécurité. « *On avait l'ordre d'évacuer* La Joconde *en premier lieu*, raconte, dans le documentaire *La Guerre du Louvre*, Jean Bardaud, qui fut pendant un mois gardien au château en août 1943. *Il fallait assurer le gardiennage jour et nuit. On craignait les incendies, il y avait quantité d'extincteurs et de motopompes. On entretenait aussi les bâtiments et on s'assurait du chauffage, pour empêcher l'humidité d'abîmer les toiles.* »

Sous l'autorité de René Huyghe, un groupe de résistants se forme bientôt à Montal et rejoint dans la lutte armée d'autres sections lotoises. Malgré les exactions de la division « *Das Reich* » qui frappent le secteur de Montal, les toiles du Louvre restent finalement au calme. En juillet 1944, René Huyghe, craignant les bombardements accidentels des Américains, prend la précaution de faire peindre en grandes lettres blanches devant le pré du château de Montal : « MUSÉE DU LOUVRE ». Le 15 juin 1945, les caisses reprennent la route en direction de la capitale, escortées par des gendarmes à moto. A l'initiative du peintre Jean Lurçat, treize tableaux du Louvre sont exposés à la préfecture du Lot en guise de remerciement au département. Plus tard, un portrait d'Henri II de l'atelier de François Clouet, présenté aujourd'hui dans la grande salle au rez-de-chaussée, sera spécialement laissé en dépôt par le Louvre à Montal en signe de reconnaissance.

Ce somptueux château à la destinée si singulière avait été édifié par Jeanne de Balsac, dame de Montal, à partir de 1519. « *Il représente la dimension symbolique d'un pouvoir et d'une puissance* », résume Pascale Thibault, conservateur du patrimoine et administrateur des lieux. Bien qu'il n'ait aucune vocation défensive, il arbore un aspect extérieur sévère, avec ses tours percées de bouches à feu, même si des consoles décoratives ont remplacé les mâchicoulis. Après la mort de son époux, Amaury de Montal, en 1510, Jeanne avait été encore profondément marquée par la disparition de son fils aîné, Robert, tué en 1523 dans une campagne militaire en Italie. Elle traduisit sa douleur dans la pierre selon une iconographie complexe, sur l'élégante façade côté cour. Le style Renaissance y persiste, avec ses travées de fenêtres, ses frises, ses lucarnes sculptées et sa galerie de sept bustes représentant Jeanne de Balsac et ses proches disparus, surmontés de frontons. Au-delà de la douleur et du deuil, la dame du lieu y a exprimé les valeurs morales célébrées par les penseurs de son temps, à travers des sculptures représentant la mort, la force, la prudence et le phœnix.

Si l'on sait peu de chose sur la commanditaire de Montal, on en apprend davantage en visitant ce lieu où elle a transcrit une partie de ses émotions et de ses pensées. Sa devise, « Plus d'espoir », s'y lit, gravée dans la pierre. Si la richesse des décors et leurs références à l'Antiquité témoignent de sa vaste culture, la seule direction d'un tel chantier suffit à montrer qu'il s'agissait aussi d'une femme de tête, courageuse et déterminée. Pourtant, les ailes sud-est et sud-ouest ne furent jamais construites et le château demeura inachevé après 1534, sans que l'on en connaisse la raison.

Resté dans la famille Montal jusqu'à la fin du XVIIe siècle, il devint la propriété de la famille des Plas de Tanes aux XVIIIe et XIXe siècles, et traversa, non sans heurts, la Révolution. En très mauvais état, il sera finalement sauvagement dépecé par son dernier propriétaire, Macaire du Verdier. Ce marchand de biens accomplit la sinistre besogne de vendre, morceau par morceau, les éléments sculptés de son décor, les portes, lucarnes et cheminées intérieures, au cours de deux ventes parisiennes, en 1881 et en 1903, qui font scandale.

En 1908, un homme providentiel apparaît : Maurice Fenaille, un industriel qui a fait fortune dans le pétrole, achète Montal et s'investit avec passion dans sa restauration, avec l'objectif de faire revenir sur place toutes les sculptures vendues et dispersées. Pendant plus de cinq ans, ce mécène exceptionnel engage un travail gigantesque grâce à sa richesse, sa vaste culture historique et ses relations. Il connaît notamment Auguste Rodin et lui demande régulièrement conseil pour la reproduction de certains décors sculptés qu'il ne parvient pas à retrouver.

Depuis longtemps passionné d'art, Maurice Fenaille avait déjà acquis, avant même le château, plusieurs éléments sculptés provenant de Montal. Il poursuit sa recherche, aussi bien dans des collections privées que dans les musées, et parvient notamment à récupérer, en échange d'un tableau de Cranach, le buste de Jeanne de Balsac qui avait été acheté par le musée de Berlin. Il négocie aussi avec talent avec le musée de Lyon ou celui des Arts décoratifs de Paris, qui possédaient, l'un, le buste de Robert de Montal, et l'autre, une sublime frise en bas-reliefs composée d'arabesques, de rinceaux, blasons, feuilles d'acanthes,



Reconnaissance Page de gauche, en haut, à gauche : le *Portrait d'Henri II,* par l'atelier de François Clouet (XVIe siècle), laissé en dépôt par le Louvre à Montal, en remerciement de son rôle durant la Seconde Guerre mondiale. Ci-dessus : le salon d'honneur de Montal.

dauphins, sirènes, animaux fantastiques. Pour obtenir le retour de plusieurs bustes des familles Montal ou Balsac acquis par le musée du Louvre, Maurice Fenaille dut enfin accepter en 1913 de donner à l'Etat le château avec tout son mobilier. Il conserva toutefois l'usufruit pour lui et ses enfants.

En septembre de cette année-là, le président de la République, Raymond Poincaré, vient à Montal recevoir des mains de Maurice Fenaille la donation acceptée par l'Etat. Un déjeuner de cent trente couverts est servi dans la grande salle du premier étage, en présence de nombreux hommes politiques et d'artistes, dont Rodin. La presse salue « *l'histoire merveilleuse d'une autre Belle au bois dormant (…) que la baguette d'or d'un intellectuel (…) vient de transcrire en style lapidaire* ». La nation tout entière rend hommage à l'œuvre de ce mécène.

Le 22 mai 1940, sa fille, Yvonne de Billy, met la demeure à disposition des trois princes belges en exil, après l'invasion de leur royaume par les troupes allemandes. En 1943, elle y accueille les trésors du Louvre. Il est évident que le château n'aurait jamais été choisi pour servir de refuge au sourire de Mona Lisa s'il n'avait pas été aussi bien entretenu. La demeure reste ensuite dans la famille Fenaille jusqu'en 2006, date à laquelle la dernière héritière cède son usufruit. Le château de Montal est alors placé sous la responsabilité du Centre des monuments nationaux (CMN) et ouvert à la visite. Plusieurs campagnes de restauration ont été réalisées entre 2007 et 2013.

La dernière, entamée en 2015, a entraîné la fermeture du château pendant dix-huit mois. L'objet principal de cette restauration était la remise aux normes des installations électriques et la consolidation des brocatelles, ces magnifiques étoffes de soie et de lin, dotées de motifs satinés en relief sur fond plat et mat, dont Maurice Fenaille avait recouvert les murs des pièces d'habitation. D'origines et d'époques diverses (XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles), ces tissus de toute beauté représentent une surface de 500 m², sur laquelle un groupe de dix restauratrices a effectué un travail minutieux pendant plusieurs mois. Parallèlement, les collections ont été partiellement retirées pour être restaurées, soit à Paris, soit in situ pour les meubles les plus importants. « *Ce chantier considérable s'est chiffré à 1,7 million d'euros* », précise Pascale Thibault.

Le château a ouvert ses portes début juillet pour la plus grande joie du public. Mais aussi à sa surprise : venu voir un château de la première Renaissance, il découvre un monument présenté dans son état du début du XXe siècle, tel que l'avait voulu Maurice Fenaille. Hétéroclite, le mobilier brasse époques, écoles et styles différents. Car à Montal, c'est l'esprit d'une collection qui a été préservé : celle d'un château habité, où il fait bon vivre. « *Notre volonté a été de mettre en valeur Maurice Fenaille, son engagement et celui de l'Etat pour sauvegarder et transmettre ce magnifique château aux générations futures* », souligne Pascale Thibault. La visite n'oublie pas pour autant le château de la Renaissance et le personnage exceptionnel que fut elle aussi Jeanne de Balsac, à travers le décor sculpté qui conserve son souvenir.

Aujourd'hui, quelques châteaux, tel celui de Bournazel, près de Rodez, ont la chance d'avoir été adoptés et sauvés par des mécènes. D'autres attendent encore leur homme providentiel et sa baguette d'or.

Château de Montal, 46400 Saint-Jean-Lespinasse. Rens. : 05 65 38 13 72 ou www.chateau-montal.fr A voir : *La Guerre du Louvre,* documentaire réalisé par Jean-Claude Bringuier, en 2000. A lire : *Le Château de Montal,* de Sophie Cueille et Pascale Thibault, Editions du Patrimoine, 64 pages, 7 €.





Grand capitaine
Buste de Louis II de Bourbon, prince de Condé (1621-1686), bronze, par Antoine Coysevox, 1688 (Paris, musée du Louvre). Exécuté deux ans après la mort du modèle, il le vêt d'une cuirasse à l'antique, héroïque. Page de droite : drapeau dit « de Rocroi », soie peinte, 1643 (Chantilly, musée Condé) ; demi-armure, fer, laiton et cuir, 1630-1640, (Paris, musée de l'Armée).

Par Albane Piot



Condé Un cavalier français

Au château de Chantilly, une jolie exposition rend les honneurs à celui qui fut le seigneur des lieux, Louis II de Bourbon, le Grand Condé.

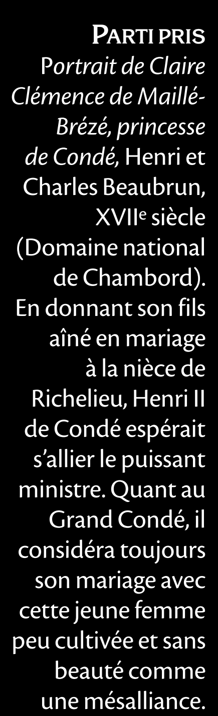


Admirez-le, regardez-le caracoler, avec son profil d'oiseau de proie, front fuyant, nez en bec d'aigle, regard de feu, le plus magnétique peut-être du XVIIe siècle. Sur son chapeau, il arbore crânement un panache blanc. Il charge, au galop de son cheval, en tête des siens. Le duc d'Enghien, Louis de Bourbon, fils du prince de Condé, a 21 ans. Il est arrivé la veille avec son armée, la première qu'il ait jamais commandée. Elle est formée des armées jointes de Flandre et de Picardie, que Louis XIII moribond lui a confiées à l'issue d'un dîner privé dans son pavillon de chasse de Versailles. Un ramassis de troupes dépenaillées, démoralisées par les défaites de l'année précédente, épuisées par cette guerre de Trente Ans qui ne veut pas finir, hâtivement rassemblées par leur nouveau chef au su de la menace espagnole. Le gouverneur des Pays-Bas, don Francisco Melo de Braganza, a mis en branle des forces considérables. Il a longé la frontière de Picardie ; il assiège désormais Rocroi. Si la place est prise, c'est toute la vallée de l'Oise qui tombera aux mains des Espagnols : la route vers Paris. Paris, sans roi et sans ministre ! Richelieu est mort cinq mois plus tôt, Louis XIII, il y a quatre jours seulement ; le trône est échu à un petit Louis XIV âgé de 5 ans, et Anne d'Autriche et Mazarin n'ont pas encore fait leurs preuves.

Mais ce lundi 18 mai, refusant d'écouter ceux qui l'incitaient à la prudence en pointant la supériorité numérique de l'ennemi, Enghien a poussé sa drôle d'armée sur le plateau pelé bordant la place forte, surprenant les Espagnols qui ne l'attendaient pas si tôt. Malgré une chaude alerte provoquée par l'imprudence d'un de ses chefs, La Ferté, la bataille a été remise au lendemain : le soleil était trop bas sur l'horizon ; ses hommes, fatigués par la marche d'approche. Auprès des feux rougeoyants dans la nuit claire, roulé dans son manteau, à même le sol, le chef s'est couché, le dernier. Il a dormi du sommeil profond des héros que rien n'inquiète. On l'a éveillé à trois heures du matin pour l'avertir que Melo attendait une armée de renfort et qu'il avait caché des mousquetaires dans le bois bordant le champ de bataille à l'est. En ce mardi 19 mai 1643, le futur Grand Condé attaque à l'aube, dispersant les mousquetaires, surprenant la cavalerie ennemie dans son sommeil. Il est sur tous les fronts, rattrapant les erreurs de ses seconds, osant des manœuvres d'une hardiesse inouïe, rapide, mobile, préférant l'habileté de corps d'armée légers au rouleau compresseur de bataillons







Parti pris
Portrait de Claire Clémence de Maillé-Brézé, princesse de Condé, Henri et Charles Beaubrun, XVIIe siècle (Domaine national de Chambord). En donnant son fils aîné en mariage à la nièce de Richelieu, Henri II de Condé espérait s'allier le puissant ministre. Quant au Grand Condé, il considéra toujours son mariage avec cette jeune femme peu cultivée et sans beauté comme une mésalliance.

serrés, harcelant l'ennemi à la manière d'un essaim de guêpes, pulvérisant les règles traditionnelles du combat, réinventant la guerre. A huit heures du matin, il ne reste plus à défaire que le bloc compact des *tercios viejos* espagnols : l'infanterie ennemie, redoutable, dissimulant des canons, et au milieu, leur chef, le vénérable Fontaines, perclus de goutte, sur sa chaise à porteur. L'artillerie fait des ravages dans les rangs français. Enghien mène l'assaut à trois reprises, face aux boulets et aux balles, défiant la mort avec superbe. A l'issue du troisième assaut, Fontaines s'effondre, blessé à mort. Enghien a toutes les peines du monde à arrêter les Français furieux. On a frôlé plus d'une fois le désastre, mais la bataille est gagnée. Qu'on se le dise : il est désormais possible de battre les Espagnols ! La nouvelle arrive à Paris alors qu'on s'apprête à déposer le corps de Louis XIII dans la crypte de Saint-Denis. La ville est en liesse.

C'est par cette entrée fulgurante sur le devant de la scène militaire et politique de celui que l'on va bientôt appeler le Grand Condé que s'ouvre l'exposition que lui consacre aujourd'hui le château de Chantilly. Dans ce domaine qui fut le sien (il en hérita de sa mère, Charlotte-Marguerite de Montmorency) et celui de son premier biographe, le duc d'Aumale, Condé est ainsi célébré, pour la première fois et par la toute première exposition du nouveau conservateur des lieux, Mathieu Deldicque. Il l'a voulu flamboyante et à deux versants. La pourpre du héros de guerre s'adosse à la blancheur des élégances palatiales. Pile : les hauts faits d'arme, la légende ! Face : les fastes du mécène que le frondeur repenti devint après sa rentrée en grâce, le velours méconnu d'un tempérament célèbre surtout pour sa violence, mais qui avait fini par se vaincre lui-même.

Les œuvres du musée Condé, du musée de l'Armée, de Versailles ou d'autres institutions, campent le Condé de Rocroi, portraituré en héros, en costume à l'antique, déploient les cartes des champs de bataille, dressent le fauteuil usé par le temps du comte de Fontaines, arborent l'un des drapeaux ennemis sans doute pris à Rocroi et rapporté en triomphe à Notre-Dame de Paris. Des gravures de Cochin et Coquart évoquent les cascades de victoire qui ont suivi Rocroi et mérité au jeune duc les vocables les plus flatteurs. Alors Paris tout énamouré acclame le nouvel Alexandre. Louis n'a plus à imiter les romans, ce sont les romans qui le prennent pour modèle : derrière *Artamène ou Le Grand Cyrus* de Mademoiselle de Scudéry, derrière *Nicomède* de Corneille se dessine son profil d'aigle. Couronné de lauriers à 21 ans, il a sauvé l'honneur de sa famille, mis à mal par les



Nouvel Alexandre
Page de droite : *Louis II de Bourbon, prince de Condé, dit « le Grand Condé »*, par David Teniers le Jeune, 1653 (Chantilly, musée Condé). Exilé à Bruxelles après la Fronde, il vient d'être nommé généralissime des armées espagnoles. A sa mort, Bossuet vantera les regrets prétendus de Louis, héros malgré tout. A gauche : *Médaillon de Louis II de Bourbon, prince de Condé, avec une couronne de laurier*, par Antoine Coysevox, bronze doré, 1687 (Chantilly, musée Condé).





déboires militaires de son père, le prince Henri de Condé, fin politique mais déplorable chef d'armée : son échec lamentable au siège de Fontarabie avait sérieusement terni sa réputation.

Oubliés, désormais, les prétendus « malheurs à la guerre » de la famille de Condé ! Le jeune prince, que son père avait pourtant tenu le plus longtemps possible écarté du monde militaire et politique, reclus au fin fond du Berry, surprotégé, gavé de formation intellectuelle – religion, histoire, droit, controverse… – par des précepteurs triés sur le volet, révèle, à peine lâché dans le monde, l'ampleur de sa valeur. Il a la fortune, il a la naissance, il a l'orgueil de son rang et de son mérite. Il a l'ivresse d'une liberté nouvelle, et l'inexpérience des embûches de la vie de cour. Il se grise du plaisir de braver les interdits, bafouant les règles, les lois, et les principes moraux avec grandiloquence, entraînant dans son sillage un tourbillon de têtes brûlées. Dans cet ouragan, une idylle émouvante et pure : son amour pour la belle Marthe du Vigean, à la vertu inébranlable. Amour impossible, hélas : Enghien est marié. Un mariage politique, arrangé par le prince, son père, et Richelieu, avec une nièce du cardinal : Claire Clémence de Maillé-Brézé. Lorsque en 1640 il avait rencontré pour la première fois sa fiancée, le choc avait été rude : c'était une enfant de 12 ans, aux airs de paysanne endimanchée. Jamais il ne l'aimera, jamais il ne digérera le sacrifice de sa vie privée sur l'autel des ambitions paternelles. Escomptant un temps l'annulation de ce mariage, il a vu rapidement ses espérances déçues. Marthe du Vigean a pris le voile des carmélites et Enghien s'étourdit de plaisirs.

Violent, orgueilleux, arrogant, haïssable, il est aussi dur avec lui-même, s'imposant des efforts inouïs, à la recherche d'un héroïsme érigé en absolu et dont il veut repousser les limites. L'armée cependant lui apprend la vanité de l'héroïsme gratuit et l'intelligence de poursuivre des objectifs limités et tangibles. Ses succès, il les monnaie. Rien de plus normal au XVII[e] siècle : les nobles acceptent de se faire tuer sur les champs de bataille à condition d'en retirer quelques contreparties s'ils en réchappent. Le duc d'Enghien réclame donc des ressources pour lui-même, et pour les autres. C'est ainsi que se mesure le pouvoir d'un homme : aux avantages qu'il est capable d'obtenir à ses amis… Mais trop exigeant, faisant des promesses inconsidérées à ses auxiliaires que des refus de la Cour ne lui permettent pas d'honorer, furieux de ces refus et se croyant persécuté, il finira par s'attirer l'hostilité de Mazarin et d'Anne d'Autriche. Lors de

Légendaire Ci-dessus : *Réception du Grand Condé par Louis XIV à Versailles en 1674*, par Jean Léon Gérôme, 1878 (Paris, musée d'Orsay). Après sa victoire à la bataille de Seneffe, Condé, souffrant de la goutte et peinant à marcher, aurait été accueilli par ces mots du roi : « *Mon cousin, ne vous hâtez pas, lorsqu'on est chargé comme vous l'êtes de tant de lauriers, on ne peut marcher vite.* » A gauche : *La Bataille de Seneffe*, atelier d'Adam Frans Van der Meulen, 1674-1700 (Paris, musée de l'Armée). Pour mettre en déroute l'armée de Guillaume d'Orange, Condé, « *chaussé comme pour le bal* », car il n'avait pu mettre ses bottes à cause de la goutte, a retrouvé sa fougue d'antan. Il eut trois chevaux tués sous lui. En bas : *Bacchus et un satyre*, par Charles Le Brun, XVIIe siècle (Paris, musée du Louvre).



la révolte des magistrats, il choisit de servir la régente et son ministre, suivant les conseils de son père sur son lit de mort, et vient à bout de la fronde parlementaire. Mais les excès perpétrés par ses hommes durant la guerre civile l'ont rendu odieux au peuple de Paris. Et ses exigences perdurent. La reine est lasse des blessures d'amour-propre que lui inflige le prince. Mazarin voit en lui un rival dangereux et veut mettre à bas le modèle qu'il donne à la jeune noblesse, rebelle à toute règle. Il veut mettre au pas les grands seigneurs indociles, prêts à passer à l'ennemi à la moindre contrariété. Il fait de Condé un exemple : Monsieur le Prince est arrêté le 18 janvier 1650, enfermé à Vincennes, puis transféré à Marcoussis, et enfin au Havre.

Libéré un an plus tard, Condé n'a pas pardonné. Il prend les armes contre Mazarin et ses sbires, soulève la Guyenne, constitue une armée, se heurte à Turenne devenu commandant de l'armée royale. Au faubourg Saint-Antoine, la Grande Mademoiselle sauve Condé en faisant tirer le canon de la Bastille sur les soldats du roi. Mais rejeté par les Parisiens, Monsieur le Prince doit gagner les Pays-Bas espagnols tandis que Louis XIV, sorti de sa minorité, fait son entrée triomphale dans la capitale le 21 octobre 1652.

Fugitif, déchu de son titre de prince du sang, Condé passe à l'ennemi et devient généralissime des armées d'Espagne. Cela n'empêche pas la France de défaire sa rivale à la bataille des Dunes : défaite sans appel qui entraîne la fin de la guerre de Trente Ans. L'Espagne signe la paix des Pyrénées, le 7 novembre 1659. Condé, vaincu dans la guerre civile comme dans la guerre étrangère, rentre en France. Il a 38 ans. On lui rend





les honneurs dus à son rang : ses biens, ses titres, ses privilèges, mais pas l'accès au pouvoir. Le prince, retiré dans son château de Chantilly, vit un purgatoire de onze ans pendant lequel il se tient loin du devant de la scène, apparaissant peu à la Cour. Le rival devient serviteur, le général apparaît en second sur les champs de bataille, derrière le roi, qui se réserve le commandement des armées royales autrefois abandonné aux grands capitaines tels Condé et Turenne.

Ayant tiré un trait sur toute ambition politique, il a fait de Chantilly la vitrine du prestige de sa famille. L'exposition détaille les fastes de ce palais, de ces jardins qu'il fait aménager par Le Nôtre, avec un grand canal plus long que celui de Versailles, des *« allées superbes au bruit de tant de jets d'eau qui ne se taisaient ni jour ni nuit »* (Bossuet) où le prince aime conduire ses amis. Elle raconte ses curiosités de naturaliste, son goût des fêtes, du théâtre, des arts. Condé se fait le mécène de Molière, dont il apprécie le talent de satiriste, et qu'il soutient durant la querelle du Tartuffe. Il accueille Mme de La Fayette, La Fontaine, Boileau, Racine, Bossuet. Il fait de La Bruyère le précepteur de son petit-fils. La fête qu'il donne du 23 au 25 avril 1671 en l'honneur de Louis XIV signe sa rentrée en grâce : le roi lui avait fait la faveur de l'autoriser à l'inviter… Somptueuse et symbolique, elle est aussi tragique, marquée par le suicide du grand Vatel, maître d'hôtel et organisateur des fêtes, qui, n'ayant pas dormi de douze nuits pour préparer la réception, ne supporta pas que la marée fût en retard, crut qu'elle ne viendrait pas et qu'il ne pourrait remplir son office… La fête n'en est pas troublée pour autant et le roi en repart content.

Louis XIV a besoin de héros et de grands capitaines ! Le 11 août 1674, Condé triomphe brillamment des impériaux à Seneffe : le héros militaire est revenu. Lorsque, au retour de ces combats, il se présente devant le roi, et que, perclus de goutte, il peine à gravir les marches de l'escalier, Louis XIV le salue : *« Mon cousin, ne vous hâtez pas, lorsqu'on est chargé comme vous l'êtes de tant de lauriers, on ne peut marcher vite. »* Sur cet exploit, il prend sa retraite, au comble de la gloire.

La vie à Chantilly est douce et gaie. Et les contemporains s'étonnent d'une telle métamorphose. Plus d'arrogance, d'égoïsme forcené, de mépris et de colère. Monsieur le Prince s'applique à vaincre sa violence. Son adversaire désormais, c'est lui, c'est son tempérament de feu qui somatise toute contrariété et qui l'a conduit à de telles extrémités. Contre toute attente, les épreuves, la défaite, la vieillesse l'ont servi. Et au soir de sa vie, La Fontaine salue *« l'homme le plus extraordinaire qui ait jamais mérité d'être mis au nombre des dieux »*. Il meurt le 11 décembre 1686. Ses funérailles sont *« la plus belle, la plus magnifique et la plus triomphante pompe funèbre qui ait jamais été faite depuis qu'il y a des mortels »* (Mme de Sévigné). Et Bossuet en chaire célèbre le héros un temps fourvoyé, qui sut accepter sa défaite, se relever en grand seigneur, et ainsi préserver sa dignité. Autant que Rocroi, Chantilly avait été son champ de bataille, et le décor de son triomphe. ∫

« Le Grand Condé. Le rival du Roi-Soleil ? », jusqu'au 2 janvier 2017. Domaine de Chantilly, 7 rue du Connétable, 60500 Chantilly. Jusqu'au 1er novembre : tous les jours, de 10 heures à 18 heures. A partir de 2 novembre : tous les jours, sauf le mardi, de 10 h 30 à 17 heures. Tarifs : 17 €/10 €. Rens. : 03 44 27 31 80 ; www.domainedechantilly.com

À LIRE

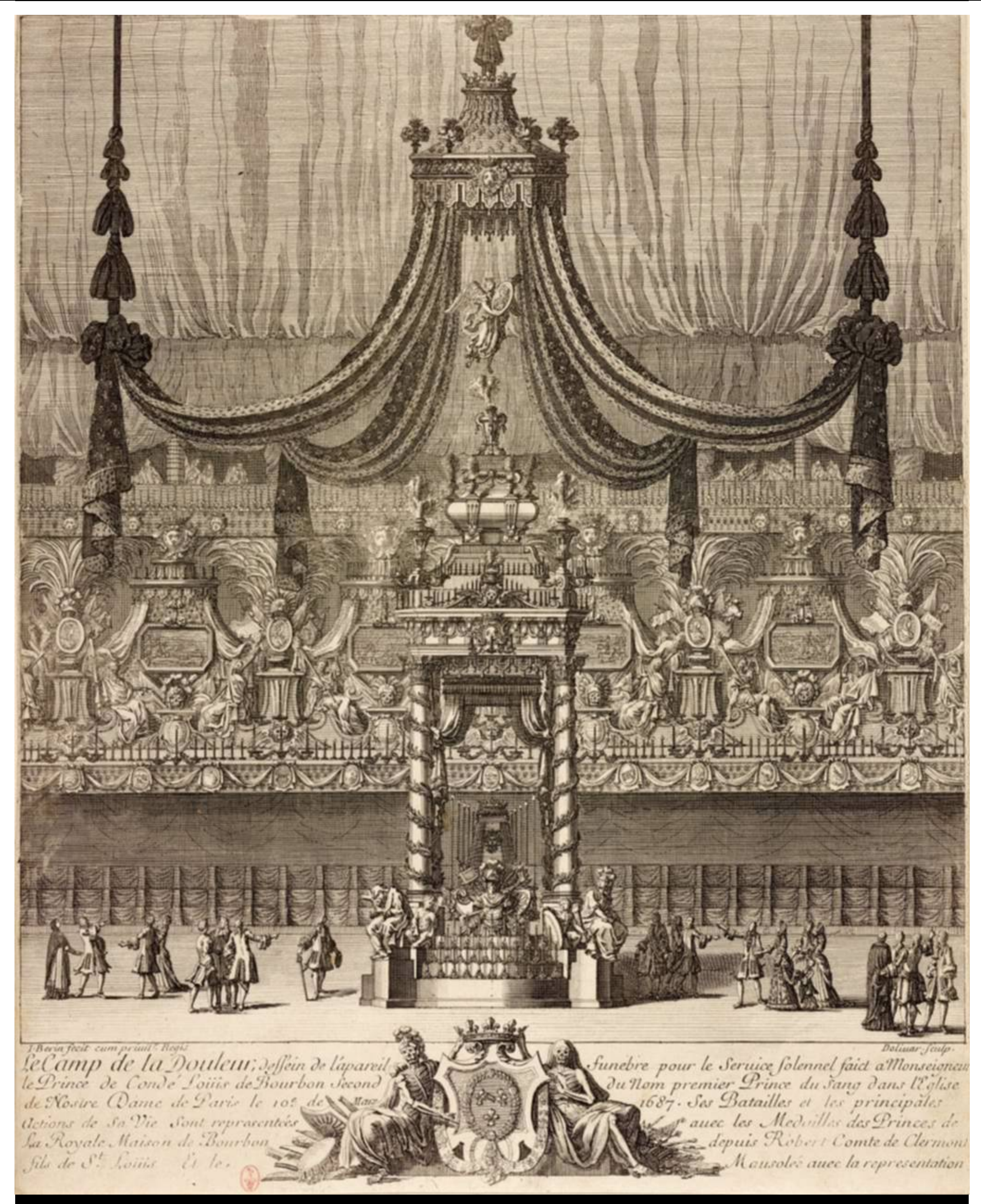


Le Grand Condé. Le rival du Roi-Soleil ?
Catalogue de l'exposition
Sous la direction de Mathieu Deldicque
Domaine de Chantilly/Snoeck
232 pages, 29 €





Condé. Le héros fourvoyé
Simone Bertière
Editions de Fallois
542 pages
24 €



Dernière demeure Page de gauche : *Vue du château de Chantilly*, par Adam Frans Van der Meulen, 1663-1664 (Chantilly, musée Condé) ; *Le Prince de Condé, Empereur des Turcs dans Charles Perrault, Courses de testes et de bague faites par le Roy et par les princes et seigneurs de sa cour en l'année M.DC.LXII*, par François Chauveau d'après Henri Gissey, 1670 (Chantilly, bibliothèque et archives du musée Condé). Ci-dessus : *Le Camp de la Douleur, dessein de l'apareil funèbre pour le service solennel faict à Monseigneur le Prince de Condé, Louis de Bourbon second du nom, premier prince du sang dans l'Eglise de Nostre Dame de Paris, le 10e de mars 1687*, gravure à l'eau-forte et au burin, par Jean Dolivar d'après Jean Berain, 1687 (Chantilly, musée Condé).

Par Sophie Humann

Le Grand Vizir

Grâce aux soins des restaurateurs, on pourrait presque entendre hennir à nouveau Vizir, le fidèle cheval de Napoléon, dans les salles du musée de l'Armée, à Paris.





Galop impérial Yveline Huguet *(page de gauche)*, au chevet de Vizir, l'un des chevaux préférés de Napoléon, que les peintres, comme Horace Vernet en 1805 *(ci-contre, collection particulière)*, aimaient représenter avec son illustre cavalier. Naturalisé au XIXe siècle, Vizir avait besoin de soins pour refermer les déchirures qui s'étaient formées lorsque sa peau avait rétréci *(en bas)*.

Sa croupe est à jamais marquée au fer du « N » de Napoléon et de la couronne impériale, comme les quelques autres chevaux « du rang de Sa Majesté ». Ses yeux en cristal de Bohême brillent d'un éclat étrange. On songe à cette longue vision de champs de bataille dans *Les Misérables* : « *Toute cette cavalerie, sabres levés, étendards et trompettes au vent, formée en colonne par division, descendit, d'un même mouvement et comme un seul homme, avec la précision d'un bélier de bronze…* »

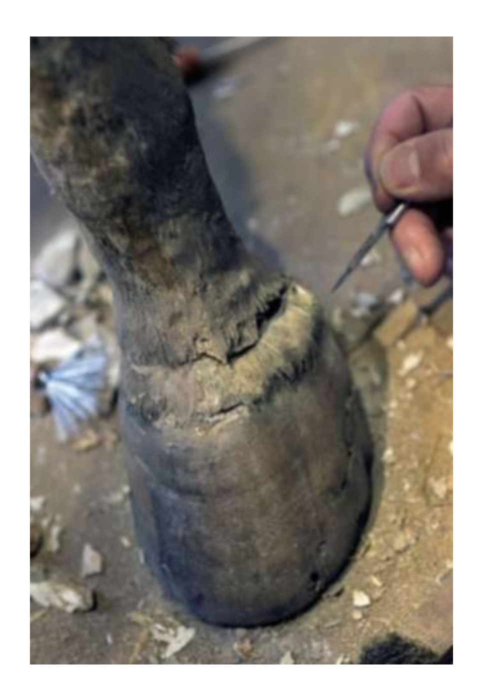
Vizir, que l'Empereur monta à Iéna et à Eylau, et qui suivit son maître dans son premier exil à l'île d'Elbe, est la seule dépouille équestre impériale que nous possédions. Naturalisé dans de mauvaises conditions au XIXe siècle, il avait fini par avoir piteuse allure. Mais, après quelques semaines de soins dans un atelier organisé au beau milieu des salles du musée de l'Armée pour que les visiteurs puissent assister à sa restauration, le voilà à nouveau fringant. Deux personnes se sont relayées à son chevet : Yveline Huguet, restauratrice spécialisée dans les matériaux organiques, et Jack Thiney, un taxidermiste qui a longtemps travaillé pour le Muséum national d'histoire naturelle et a notamment naturalisé l'éléphant Siam en 2001. « *Désormais, Vizir sera à l'abri dans une nouvelle vitrine,* précise-t-il. *Un appareil de régulation du climat y maintiendra un taux d'hygrométrie de 50 %.* »

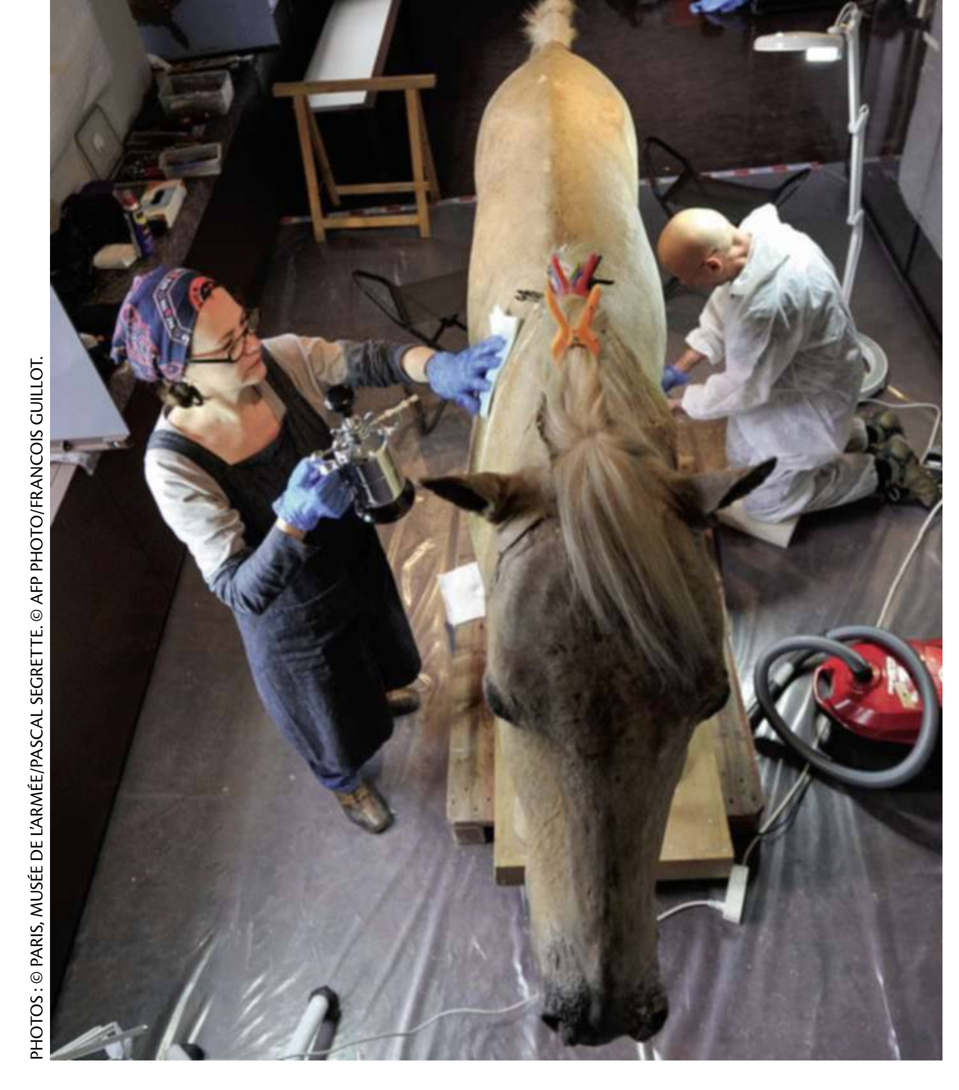
Un vétérinaire est venu prendre des radios de Vizir. Elles ont parlé : la structure qui le soutient est en bois massif, probablement un bois fruitier ou un tilleul. Le corps de sa silhouette est formé de planches et de planchettes recouvertes de foin pour rendre le volume. Les pattes sont fixées par des étriers métalliques. « *Le pauvre, il n'a pas été très bien naturalisé,* regrette Jack Thiney. *Ses pattes sont trop écartées.* » Aujourd'hui, un taxidermiste ferait mieux, bien sûr. Il n'était pourtant pas question de renaturaliser Vizir, mais seulement de réhydrater sa peau, de le dépoussiérer et de combler les fissures et les déchirures qui lui donnaient un air misérable, presque dérangeant. « *Le regard sur les animaux naturalisés a beaucoup changé ces dernières années,* reconnaît le spécialiste. *On s'est rendu compte qu'ils faisaient partie du patrimoine. Avant la création de la Grande Galerie du Muséum, pour laquelle j'ai restauré beaucoup de grands mammifères, les animaux étaient mal conservés ; on ne se rendait pas compte qu'ils constituaient de véritables trésors patrimoniaux.* »

Sur le museau, l'enduit ancien en barbotine, en bon état, a été conservé. Ailleurs, les anciennes restaurations altérées ont été supprimées, remplacées par des matériaux modernes, réversibles et, par endroits, renforcées avec un tissu dont l'acidité neutre n'agresse pas le support. Le problème principal, c'était de refermer les plaies qui s'ouvrent là où la peau rétrécit avec le temps. Jack Thiney vient de rehausser la robe du cheval d'un voile de peinture acrylique au pistolet, pour lui redonner sa couleur gris étourneau – une sorte de blanc sale, semé de mouchetures. Caressant lentement sa croupe, il avoue, songeur : « *C'est toujours difficile pour moi de parler d'un animal naturalisé. C'est un objet d'art, mais c'est aussi un ancien être vivant : cela lui donne un statut à part.* »

Vivant, Vizir était un étalon gris, un pur-sang arabe offert au Premier consul en 1802 par le sultan ottoman Selim III. Offrir des chevaux en cadeau diplomatique était un usage courant, et les rois du Maroc et d'Espagne en donnèrent chacun quatorze à l'Empereur. Le tsar de toutes les Russies, huit. Quant à Napoléon, il fit parvenir Commode au roi de Bavière, et Sélim au tsar. Vizir devint vite un des favoris de l'Empereur, qui appréciait particulièrement les chevaux arabes, ayant gardé un souvenir admiratif des cavaliers mamelouks affrontés pendant la campagne d'Egypte. Il déclara ainsi lors d'une visite du haras des Pyrénées : « *L'arabe est le meilleur cheval du monde. L'Anglais se vante de l'avoir surpassé (…). Ce n'est point l'extrême vitesse qui fait le bon cheval de guerre, c'est la souplesse, l'adresse, l'intelligence, la docilité.* »

Officier d'artillerie et non de cavalerie, Napoléon montait mal à cheval, ce qui ne l'empêchait pas de passer douze heures en selle par jour. Ne ménageant pas ses montures, il en épuisait un grand nombre.





PHOTOS : © PARIS, MUSÉE DE L'ARMÉE/PASCAL SEGRETTE. © AFP PHOTO/FRANCOIS GUILLOT.



En 1803, il avait réorganisé la cavalerie selon sa vision de stratège. Quatre-vingts régiments rassemblaient alors environ cinquante mille hommes. La cavalerie lourde se chargeait de rompre les lignes adverses, la cavalerie légère menait les opérations de reconnaissance, harcelait et poursuivait l'ennemi, la cavalerie de ligne appuyait l'infanterie. A la Garde impériale revenaient les missions honorifiques et la protection de l'Empereur.

Vizir connut la gloire et la fureur de la bataille. Le 14 octobre 1806, à Iéna, Napoléon montait le pur-sang harnaché d'une selle en velours cramoisi, bordé et galonné d'or, d'une bride et d'un filet ornés de boucles d'argent ciselé. Le 8 février 1807, pendant la meurtrière bataille d'Eylau, voyant les troupes russes menacer les lignes françaises, l'Empereur, toujours monté sur Vizir, lança au commandant en chef de sa cavalerie :

« Murat ! Nous laisseras-tu dévorer par ces gens-là ? Prends tout ce que tu trouves à cheval et écrase-moi cette colonne ! »

Si Vizir fut épargné, un grand nombre de chevaux périrent au combat. *« On comptait à peu près trois chevaux tués pour un cavalier,* précise Grégory Spourdos, chargé d'études documentaires au musée de l'Armée. *Il y eut environ trois cent mille pertes entre 1805 et 1815. Napoléon lui-même eut dix-huit ou dix-neuf chevaux tombés sous lui. Très vite, la Grande Armée eut des difficultés pour maintenir les effectifs. Les chevaux de la cavalerie devaient passer du temps au dressage dans les écuries impériales que dirigeait Armand de Caulaincourt, à Fontainebleau, Saint-Cloud, Compiègne, Meudon et aux Tuileries, avant de pouvoir être aptes au combat. A la fin, l'Empire manquait de chevaux. Ce fut l'une des raisons de l'échec de la campagne de Saxe en 1813. »*

Lorsque Vizir n'était pas monté par son illustre maître, il vivait dans les écuries impériales avec les autres chevaux « du rang de Sa Majesté ». Les peintres le prirent pour modèle, n'hésitant pas à le représenter en blanc pour accroître la majesté du tableau. Pierre Martinet fit son portrait à la demande de la manufacture de Sèvres, Hippolyte Bellangé le représenta dans son *Napoléon et son état-major,* conservé dans la Wallace Collection de Londres, Charles Thévenin le mit dans sa *Bataille d'Iéna.* Horace Vernet lui-même peignit le célèbre cheval.

En 1812, Vizir avait 20 ans. Il fut déclaré trop vieux pour participer à la campagne de Russie, ainsi qu'aux dernières batailles de l'Empire. Heureusement pour lui. Mais Napoléon emmena son fidèle compagnon dans son premier exil à l'île d'Elbe, entre mai 1814 et mars 1815, puis l'installa



EN PREMIÈRE LIGNE Les restaurateurs Jack Thiney et Yveline Huguet *(en haut)* ont redonné à Vizir sa couleur gris étourneau *(à gauche).* Frappé du « N » de Napoléon sur sa croupe *(page de droite),* le cheval a participé aux batailles d'Iéna et d'Eylau et il a suivi l'Empereur dans son exil à l'île d'Elbe.



près de lui pendant les Cent-Jours, à l'hôtel de Longueville. A la chute définitive de l'Empire, le cheval fut recueilli par la famille Chanlaire, dont l'un des membres était fonctionnaire des écuries impériales, tandis qu'un autre, Léon, était écrivain. Celui-ci se mit à rédiger les Mémoires de Vizir, mais il n'en publia que le premier tome : dans les débuts du règne de Charles X, tout souvenir impérial était suspect !

Lorsque Vizir mourut en 1826, à 33 ans, âge canonique pour un cheval, le quotidien *La Pandore* signala sa disparition : « *Le cheval de Napoléon n'est plus. La mort l'a fauché le 30 juillet dernier. Ce brave animal n'avait jamais trahi son maître…* » La famille Chanlaire le fit naturaliser. Hélas, la traque des vestiges napoléoniens était loin d'avoir cessé. Effrayée, elle céda la dépouille à un Anglais nommé William Clark, établi près de Calais. Les aventures de Vizir auraient pu s'arrêter là. Il n'en fut rien.

Après le coup d'Etat manqué de Louis Napoléon Bonaparte à Strasbourg, le 30 octobre 1836, la chasse contre les nostalgiques de l'Empire reprit de plus belle : toute personne soupçonnée de fidélité à l'Empereur pouvait être interrogée à tout moment. Aussi, le nouveau propriétaire de Vizir se décida-t-il à son tour à se débarrasser de son encombrante relique et à la faire passer en Angleterre. Il confia le cheval naturalisé à l'un de ses concitoyens, John Greaves. Celui-ci devait l'emporter jusqu'à Manchester et l'offrir à la Société d'histoire naturelle locale. Mais comment transporter un paquet aussi volumineux sans se faire repérer ? L'Anglais n'hésita pas : il incisa le cheval, jeta le mannequin qui était à l'intérieur, glissa dans ses bagages la peau soigneusement pliée, et Vizir, une fois à l'abri à Manchester, fut naturalisé une seconde fois !

Il demeura outre-Manche pendant presque tout le Second Empire. En 1868, la Société d'histoire naturelle de Manchester, en faillite, l'offrit à la France, avec la bénédiction de la reine Victoria. Pendant trente ans, Vizir demeura oublié au fond d'une caisse, dans le grenier du musée des Souverains, au Louvre, avant de rejoindre les collections du musée de l'Armée, en 1904. Le seul autre cheval rescapé de la Grande Armée se nomme Marengo. Capturé pendant la campagne d'Egypte, témoin, lui aussi, de toute l'épopée napoléonienne, il fut blessé à Waterloo puis « fait prisonnier » par les Anglais. Contrairement à Vizir, lui n'a pas repassé la Manche et son squelette repose au National Army Museum de Londres.

Par Vincent Trémolet de Villers



Pour seul cortège

Il y a des pharaons puissants comme des dieux, des batailles homériques, des héros et des traîtres, des palais qui se dressent et des mondes qui tombent en poussière ; des navires glorieux, des peuplades aux noms insensés. On voit au loin le bleu de la Méditerranée, l'or des princes et la boue des combattants. Le soleil brille sur Alexandre, il tombe en cendres sur Pompéi. La nuit s'étend sur Massada, le jour se lève sur Tivoli. Il y a Jeanne dans les flammes et Louis XVI sur l'échafaud. Des croix de bois et des orages d'acier. Il y a du sang, de la noblesse et de la mort. Un infini cortège remonte du fond des âges, un peuple d'ombres.

Depuis *Les Derniers Jours, la fin de l'Empire romain d'Occident* (Les Belles Lettres, 2014), on savait Michel De Jaeghere capable de peindre à fresque le grand ébranlement du monde. *La Compagnie des ombres* révèle son talent dans l'esquisse et le clair-obscur. « *Le passé*, écrit Roger Scruton, *n'est pas un livre à consulter, mais un livre dans lequel écrire.* » C'est dans ce grand livre que Michel De Jaeghere a fait courir sa plume. Une pointe fine, ferme et sensible, qui domine sa mélancolie par la grâce de quelques notes de musique, la force de l'admiration : comme si José Cabanis avait entrepris d'écrire sa légende des siècles. Certes, l'histoire dont il s'empare (de l'Egypte des pharaons aux tours du World Trade Center !) a tous les ingrédients de l'épopée. Le directeur du *Figaro Histoire* en retrace chacun des épisodes à grands traits, mais c'est pour mieux poursuivre la méditation entamée dans son maître ouvrage : celle du temps qui passe, des pierres qui s'érodent, des hommes qui meurent et des enfants qui naissent.

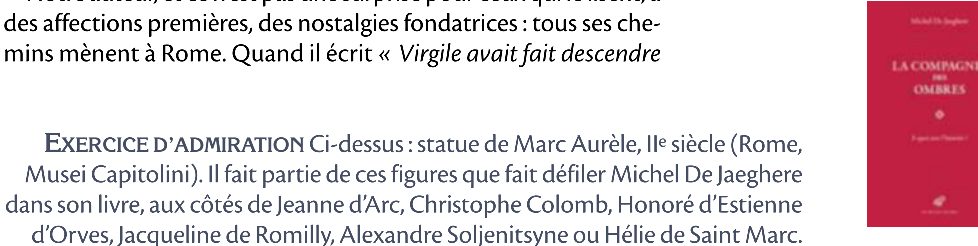
La civilisation, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, ne réside pas seulement dans la beauté des forums, la force des armées, l'ingéniosité des politiques. Elle prend racine dans l'âme humaine, là où la délicatesse lutte contre l'avidité, le sacrifice contre la jouissance, le courage contre la veulerie, la poésie contre les grossiers appétits.

Notre auteur, et ce n'est pas une surprise pour ceux qui le lisent, a des affections premières, des nostalgies fondatrices : tous ses chemins mènent à Rome. Quand il écrit « *Virgile avait fait descendre Enée aux Enfers pour y retrouver son père et recevoir de lui sa dernière leçon* », c'est tout un peuple de princes, d'architectes, de poètes, de soldats qu'il convoque : la voix de Cicéron, Auguste, « *prince de la réconciliation et de la paix* », l'âme sereine de Marc Aurèle, le raffinement d'Hadrien, Synésios de Cyrène devant l'abîme. Un monde aux richesses inépuisables que les temps d'après tenteront, cahin-caha, de restaurer.

L'aube carolingienne après la nuit donne lieu à de magnifiques chapitres sur la France qui prend forme. La découverte de l'Amérique offre une savoureuse réponse aux contempteurs de la nostalgie (« *Ce littéraire étranger à toute idée de progrès*, écrit Michel De Jaeghere de Christophe Colomb, *avait tissé la trame de son aventure dans l'étoffe des songes. L'homme de l'avenir était un homme du passé.* »). La Rome des papes permet d'entendre, une fois encore, la boutade d'Orson Welles : « *L'Italie, pendant les trente années de règne des Borgia, connut la guerre, la terreur, les meurtres et les flots de sang. Mais elle produisit Michel-Ange, Léonard de Vinci et la Renaissance. La Suisse connut pendant cinq siècles la démocratie, la fraternité et la paix, et elle a produit le coucou.* »

L'Histoire cependant ne s'arrête pas avec nos heures glorieuses. Michel De Jaeghere pénètre dans la nuit du monde, au cœur d'un siècle barbare où s'affrontent le rouge et le noir, l'enfer communiste et Hitler, « *l'Antéchrist des classes moyennes* ». Plus tard, le consumérisme et l'islam conquérant montreront leur force dissolvante. Des lucioles, cependant, éclairent les ténèbres : un prophète russe à longue barbe, un pape allemand à la voix douce. Regard bleu et sourire de bonze, le commandant Denoix de Saint Marc ferme la marche de la compagnie des ombres.





EXERCICE D'ADMIRATION Ci-dessus : statue de Marc Aurèle, IIe siècle (Rome, Musei Capitolini). Il fait partie de ces figures que fait défiler Michel De Jaeghere dans son livre, aux côtés de Jeanne d'Arc, Christophe Colomb, Honoré d'Estienne d'Orves, Jacqueline de Romilly, Alexandre Soljenitsyne ou Hélie de Saint Marc.

À LIRE

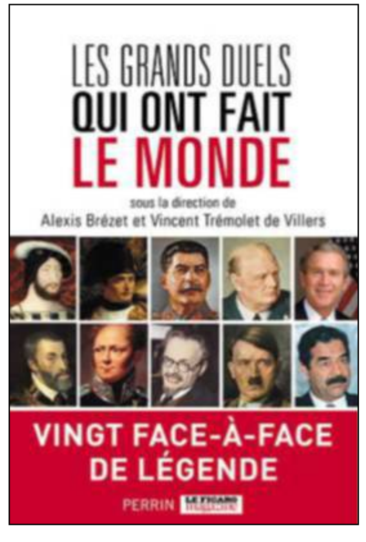


La Compagnie des ombres. A quoi sert l'histoire ?
Michel De Jaeghere
Les Belles Lettres
400 pages
14,90 €

PERRIN, LE MEILLEUR DE L'HISTOIRE



21 €



21 € (parution le 6 octobre)



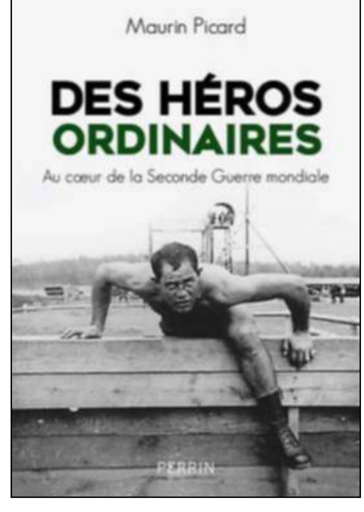
21,90 €



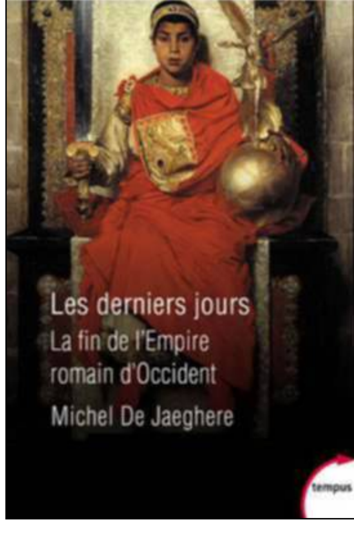
23 €



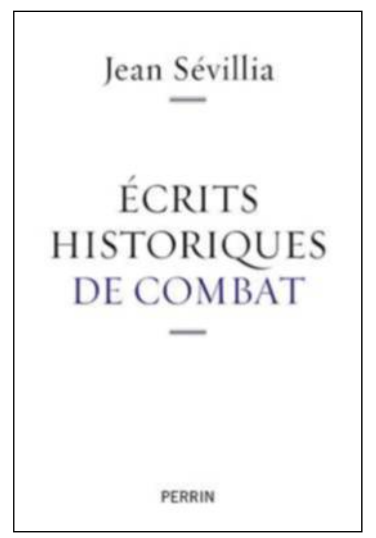
26 € (parution le 13 octobre)



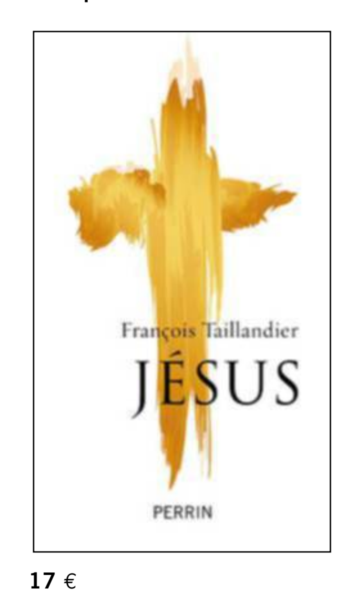
21,90 €



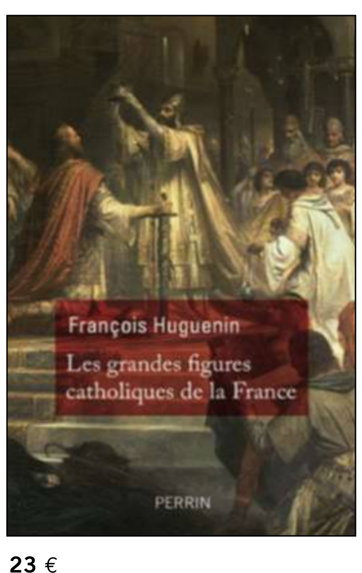
16 €



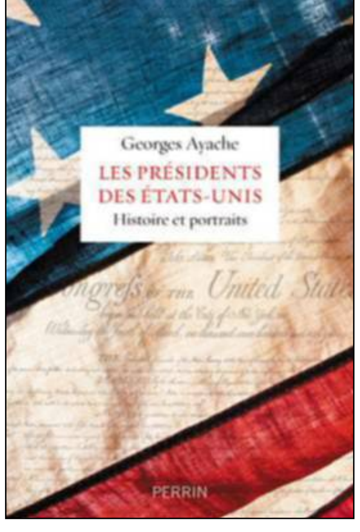
25 €



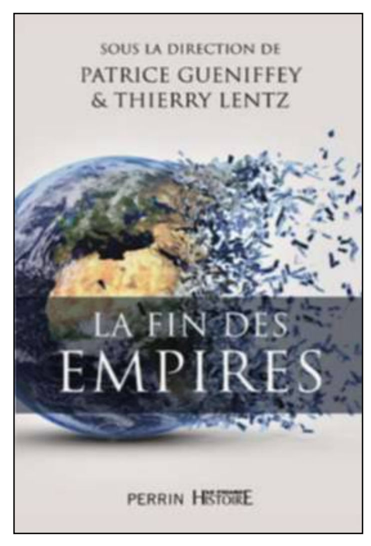
17 €



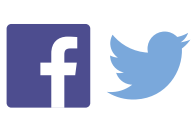
23 €



24 €



22 €

Retrouvez-nous sur  et sur www.editions-perrin.fr